



« Au lieu de », pour une émancipation spatiale.

L'esthétique de l'environnement chez les géographes
anarchistes.

PRÉSENTÉ PAR
Virgilia DE WINDT – 5^{ème} année, Majeure Philosophie Politique Économie

SOUS LA DIRECTION DE
Anne-Christine HABBARD – Professeure en Philosophie

Avertissement

Sciences Po Lille n'entend donner aucune approbation ni improbation aux thèses et opinions émises dans ce mémoire de recherche. Celles-ci doivent être considérées comme propres à leur auteur.

J'atteste que ce mémoire de recherche est le résultat de mon travail personnel, qu'il cite et référence toutes les sources utilisées et qu'il ne contient pas de passage ayant déjà été utilisé intégralement dans un travail similaire.

Couverture : CYAN Yume, KARO Yuki, *The Last Dance Of The Fairies*, photographie à logue exposition, Nagoya, Japon. 2013.

Remerciements

Je souhaite tout d'abord remercier Mme Anne-Christine Habbard, professeure en philosophie, pour ses conseils et son accompagnement, et pour m'avoir orientée sur ce sujet passionnant.

J'adresse tout particulièrement de chaleureux remerciements à M. Philippe Pelletier, géographe et professeur à l'université de Lyon II, pour ses échanges, sa générosité et sa sensibilité à travers le partage de ses recherches, qui ont profondément nourri cette étude.

Nombreux et nombreuses sont ceux qui, par leurs soutiens et leurs réflexions, ont accompagné l'écriture de ce mémoire. À cet égard, je remercie Aude Sathoud, compagnon de chemin et de pensées, Chiara et Mélizia Finocchio pour le temps précieux alloué aux nombreuses relectures intempestives et leur support existentiel, sans oublier mes camarades de classes, mes amis et mes proches pour leur curiosité, leur soutien et leur chaleureuse présence.

.

Abstract : Parce qu'elle s'oppose à toute doctrine gouvernementale, et particulièrement à sa forme généralisée par l'entité « État », la théorie critique anarchiste dénonce une organisation sociale fondée sur l'autorité, la domination, la centralisation du pouvoir et la légitimation de la violence au profit de quelques-uns. L'étude porte sur la capacité effective que possède la géographie anarchiste en tant qu'outil d'analyse critique des métaphysiques politiques modernes (hobbesienne et malthusienne, mais aussi du darwinisme social et du néolibéralisme) et du discours écologique, qui établissent une bipartition entre l'homme et la nature sous couvert de laquelle s'exerce une domination et une aliénation (à travers le déterminisme, l'autoritarisme, le catastrophisme et toutes autres idéologies d'un futur inéluctable).

Depuis la révolution moderniste, l'espace n'est plus que matière fixe ou vide. Il est un principe négatif : une matérialité pure, une nécessité absolue, une altérité totale de la pensée. Face à ce néant, l'individu n'a d'autre choix que de s'affirmer en le niant à son tour pour construire un sens. Se faisant « maître et possesseur de la nature », l'individu est aussi saisi d'angoisse (étymologiquement « *angura* » se rapporte à une sensation physique d'étroitesse topographique). La science du milieu – « la mésologie » – développée par les géographes libertaires du XIX^{ème} (Reclus, Kropotkine, Metchnikoff et complétée par Simon Springer, Murray Bookchin et d'autres penseurs contemporains), permet de repenser la condition de l'homme au monde sur fond d'ontologie anarchiste. L'étude de l'espace à travers la géographie permet de considérer son caractère dynamique et processuel, inhérent à la vie et à la liberté. L'espace compris dans sa dimension dynamique, comme condition de possibilité de toute potentialité, fait prendre conscience de la simultanéité, de la multitude, de la différence inhérente à toute politique. Il structure le sens interne (du temps) et externe (de l'espace) de l'individu et de la société. L'art du politique est en ce sens, l'art du « partage du sensible » (selon Rancière), liant la question de l'espace à celle du politique et la question du milieu à celle de la question sociale, qui façonne la liberté et la condition de l'homme. Cette conception spatiale nourrit en retour une éthique anarchiste qui rend l'individu enclin à l'engagement, à l'émancipation, à l'entraide et à la liberté. À travers la théorie-pratique de l'action directe, la plasticité de l'anarchisme permet d'actualiser les multiples potentialités présentes en chaque lieu et en chaque individu. Si l'espace de potentialité est neutre, il s'agit de construire une éthique processuelle et de conduire (*con-ducere*, 'mener ensemble') une lutte pour la justice sociale en vue du bon usage du monde ; une question politique indéfiniment redéfinie puisqu'elle est intrinsèque aux milieux et aux vivants qui le peuplent. La géographie anarchiste cherche à faire émerger les possibles de l'espace et par l'espace, à partir d'une pensée de l'espace résolument émancipatrice.

Le mouvement, [...] est cette aptitude immédiate, cette disposition foncière à la rupture : rupture d'état, de stratégie, rupture du geste, décalage. Elle est indissociable d'une mobilité intime extrême, de variations incessantes dans la conscience du combattant, du troubadour, du penseur. [...] Sur le plan vital enfin, le mouvement, ce serait la capacité, toujours renouvelée, de devenir autre – cet autre nom de la liberté en acte, sans doute aussi du courage.

- A. Damasio¹.

La vie a toujours été géographie au sens propre écriture de la terre à travers le fourmillement, le tressage, l'enchâssement, l'empilement, la sédimentation des lignes de vie.

- D. T. Bona².

¹ A. DAMASIO, *La Horde du Contrevent*, Paris, Folio Science Fiction, 2021, p. 546-545.

² D. T. BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, Paris, Post-éditions, 2021, p. 108.

Sommaire.

INTRODUCTION.....	9
L'anarchisme, un monde de rêve ou un rêve de monde ?	15
Lire Reclus aujourd'hui.....	21
PARTIE I – L'espace émancipateur, de l'organisation sociale organique.....	25
Chapitre 1. L'Anarchisme : science, conscience et éthique du milieu.....	29
1.1. Liberté et forces telluriques.....	33
1.2. Holisme reclusien ?	38
1.3. De la mésologie, mais de quelle nature parlons-nous ?.....	47
1.4. La géographie comme fondement de l'anarchisme.....	55
Chapitre 2. L'espace en mouvement.....	60
2.1. La géographie, un voyage au cœur de la pluralité du mouvement.....	62
2.2. L'espace anarchique, espace anarchiste ? Pour une ontologie du mouvement.....	67
Chapitre 3. Un état « hors-sol ».....	73
3.1. Le Géographe et l'État, géographie et pouvoir.....	76
3.2. Représentation de l'espace ou espace de représentation ? Le pouvoir géographique.....	80
3.3. Du vide produit au mouvement plein, du <i>pouvoir sur</i> au <i>pouvoir de</i>	88
PARTIE II – L'espace plastique, préfiguration du politique.....	98
Chapitre 1. Une méthode expérimentale et intuitive, l'approche empiriste des géographes anarchistes.....	103
1.1. Méthode préfigurative, redéfinir les imaginaires pour ouvrir les horizons.....	105
1.2. L'éthique esthétique de la géographie libertaire.....	110
1.3. Pas de programme pour une société future tracée d'avance.....	113
Chapitre 2. Les voie(-x) du dissensus.....	117
2.1. L'espace polémique ou l'occupation du sensible.....	118
2.2. Le socialisme libertaire et le devenir émancipateur de l'individu par le collectif.....	124
2.3. De l'importance de l'entraide et de l'éducation.....	128
PARTIE III – « Jardiner les possibles » et repenser le mythe du progrès, pour une approche écologique de la diversité.....	140
Chapitre 1. Une approche écologique de la diversité.....	148

1.1. Contre le monde ingénieré et la technobureaucratie, « reprendre la Terre aux Machines ».	151
1.2. Le mysticisme écologiste et la sacralisation de la technique.	159
1.3. Une éco-sophie an-archiste, relationnelle et émotionnelle.	164
Chapitre 2. Pour une écologie sociale à travers le communalisme libertaire.	171
2.1. Le communalisme libertaire.	174
2.2. Des formes d'organisations politiques réglées : de la politique institutionnelle à l'auto-institution du politique.	179
2.3. L'engagement géographique dans la mondialisation et le réchauffement climatique.	185
CONCLUSION – États des lieux et lieux de l'État : Fin de partie ?	198
D'un flux à l'autre, libertariens et libertaires.	198
Changer de plateau, des plateformes aux platebandes.	201
« Au lieu de », l'espace processuel de la géographie anarchiste.	204
BIBLIOGRAPHIE.	210

Note bibliographique.

Les textes et citations d'Élisée Reclus sont extraits des ouvrages d'anthologie et des recueils de textes suivants. Nous avons délibérément choisi de laisser la référence au nom d'Élisée Reclus tout en y joignant l'année et l'édition dudit recueil mobilisé.

- RECLUS Élisée, *L'Homme et la Terre*, Giblin Béatrice (éd.), Paris, la Découverte, coll. « La Découverte poche Série Sciences humaines et sociales », 1998.
- RECLUS Élisée, *Elisée Reclus, Du Sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault*, Joël Cornuault (éd.), Ed. Premières Pierres, 2002.
- RECLUS Élisée, *Elisée Reclus, Les grands textes*, Christophe Brun (éd.), Flammarion, coll. « Champs classique », 2014.
- RECLUS Élisée, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ? (1889)*, Paris, L'Herne, coll. « Carnets », 2016.
- RECLUS Élisée, *Ecrits cartographiques*, F. Féderreti (éd.), Editions-Héros Limite, coll. « Feuilles d'Herbe », 2016.

INTRODUCTION.

Je puis dire avec le sentiment du devoir accompli : pour garder la netteté de ma vue et la probité de ma pensée, j'ai parcouru le monde en homme libre, j'ai contemplé la nature d'un regard à la fois candide et fier, me souvenant que l'antique Freya était en même temps la déesse de la Terre et celle de la Liberté.

- É. Reclus³.

Élisée Reclus est l'un de ces personnages étonnants qu'il nous faut rencontrer une fois dans sa vie pour s'entendre dire, contre le pessimisme vainqueur, que le monde est beau. Croiser sa plume ne laisse pas de marbre. Amoureux du monde et de sa complexité, conscient des difficultés et fort d'un optimisme éloigné d'utopies candides, il arpente l'espace et les milieux, de sa Dordogne originaire à la Russie en passant par les Amériques et le Moyen-Orient, rencontre les hommes et les cultures, étudie avec précision, laissant courir sa plume sur les chemins. Il lègue dans son sillage une œuvre colossale de plus de vingt-trois mille pages et quelques cinq mille cartes. Il y développe une étude passionnée et incarnée, précise et toujours argumentée, fournie en analyses fines de chaque phénomène terrestre, mêlant descriptions des paysages, études géographiques, analyses géopolitiques, études sociologiques, historiques, psychologiques, auxquelles s'ajoutent des articles scientifiques et des pamphlets politiques parmi tant d'autres guides touristiques. Sa géographie sociale se déploie le long des sentiers du « fantôme insaisissable de la liberté humaine⁴ ». Elle entame un tournant majeur dans l'histoire de la Société de Géographie qu'il intègre en 1862. Si ses expéditions le mèneront à bien des aventures, passant des colonies occidentales aux cantons suisses, de l'exil à l'emprisonnement, une certitude ne ferait jamais dévier sa route : celle d'avoir « parcouru le monde en homme libre⁵ ». Son attachement à la liberté humaine se noue dans l'amour

³ É. RECLUS, *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, Hachette, Paris, 1905, vol. II, préface, p. III.

⁴ É. RECLUS, *Correspondance*, Schleicher Frères, Paris, s. d., vol. I., p. 97.

⁵ É. RECLUS, *La terre*, *op. cit.*

qu'il porte à la Terre, à la compréhension de ses phénomènes et aux hommes qui l'habitent : « C'est d'un même élan amoureux que Reclus est géographe et anarchiste. Cartographier une forêt, c'est acter son existence pour l'honorer ; déclarer les capacités de l'individu, c'est l'invité à honorer la vie en lui, incoercible et qui lui survivra⁶ », souligne avec justesse François Bégaudeau. L'homme est « la Nature prenant conscience d'elle-même⁷ » ; force parmi les forces, il est soumis comme tout animalcule de cet univers à des lois physiques qu'il faut étudier pour pouvoir s'émanciper. « C'est dans la personne humaine, élément primaire de la société, qu'il faut chercher le choc impulsif du milieu [et] que naît la volonté créatrice qui construit et reconstruit le monde⁸ ». L'équilibre et l'harmonie du monde sont consubstantielles à l'autonomie de l'individu, libre de se mouvoir, d'apprendre, de penser et de s'associer comme bon lui semble en fonction de ses besoins, communs à son milieu biophysique et social. L'holisme reclusien porte en son étude sociogéographique le pessimisme de l'intelligence et sème dans son sillage l'optimisme de la volonté. Et d'affirmer, souriant à Gramsci⁹, que « c'est l'absence de gouvernement, c'est l'anarchie, la plus haute expression de l'ordre¹⁰ ».

La naissance de la géographie comme branche indépendante de l'étude scientifique coïncide avec l'émergence des États-nations. La deuxième moitié du XIX^{ème} siècle est le théâtre d'une véritable révolution de la dynamique. Depuis la seconde industrialisation, la révolution énergétique associée à l'expansion des territoires

⁶ F. BEGAUDEAU (éd.), « *L'Anarchie* », *Elisée Reclus*, Fayard, s. l., 2022.

⁷ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, Hachettes, Paris, 1905, p. 3-4.

⁸ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, Giblin Béatrice (éd.), Paris, la Découverte, 1998, p. 105.

⁹ La paraphrase ici utilisée fait référence à une citation de Romain Rolland mentionnée par Gramsci dans son « Discours aux anarchistes », publié dans *L'Ordine Nuovo* du 3-10 avril 1920, I, n°43. Gramsci y affirme que la réussite dont se glorifient les anarchistes réside dans l'idéologie de la volonté souveraine, celle de se donner ses propres lois. En ce sens, il remarque qu'elle est le propre de toute classe exploitée et dominée et que la liberté « comme développement historique réel de la classe ouvrière [...] a toujours pris le Parti socialiste ». En théorisant la dialectique révolutionnaire qui repose sur la négation de la classe dominée par l'État pour soi (force politique organisée par une classe dirigeante), qui en retour nie l'État. Celle-ci aboutit à une révolution anarchiste jusqu'à son épuisement dans sa cristallisation en un nouvel État pour soi. Une classe n'étant jamais ennemi de l'État en soi (l'Idée d'État), l'anarchisme intellectuel est condamné à agiter « une phraséologie pseudo-révolutionnaire extérieure et vide, tissée des plus vieux thèmes d'un optimisme bon pour la foule et la populace » manquant des moyens concrets d'organisation pour préparer les masses exploitées à conquérir solidement la liberté. Si ce n'est pas directement notre sujet d'étude, la pensée socialiste libertaire développée par Reclus repose sur une liberté intimement liée aux lois de la nature. Être libre, c'est être anarchiste, non en dépit d'une idéologie romantique et hors sol, mais argumentée et nourrie par l'études des lois du milieu. Ce n'est donc pas se donner ses propres lois, mais suivre la dialectique du milieu (cf. l'approfondissement de la « Mésologie » en partie D), qui établit un certain équilibre des forces situé historiquement et géographiquement.

¹⁰ É. RECLUS, *L'Anarchie*, s. l., 1896.

occidentaux intensifie des flux et la circulation des capitaux, des marchandises, des hommes et des idées. Le sort de la modernité est scellé à l'idée du mouvement. L'État fort et centralisé s'impose comme l'entité géopolitique de référence, se donnant pour mission la représentation de l'intérêt général de la communauté tout en forgeant cette « nation » sur le territoire qu'il contrôle. Pour résister au mouvement et fixer les populations aux espaces qu'elles habitent, il se fonde sur un territoire délimité géographiquement par des frontières linéaires précisément cartographiées. La géographie est pour l'Etat un important outil de légitimation de son existence : elle certifie la nécessité de son rôle dans l'organisation sociale, se portant garant du lien qui unit les hommes à un sol, et s'investit du rôle de gardien de l'ordre, de la paix, de la sécurité et de la justice entre les hommes¹¹.

La politique repose sur une certaine organisation spatiale ; la géographie a ainsi affaire à la justice sociale. Il n'est pas étonnant que les premiers anarchistes, qui s'opposent à l'autorité centralisée représentée par l'État, soient également des géographes, dénonçant une organisation sociale fondée sur l'autorité et la domination. La territorialisation établit le contrôle de l'espace par un gouvernement des masses qui condense aux mains de quelques-uns le droit, la police et la justice. Il s'agit de prendre en considération « la question sociale dans toute son ampleur¹² », recoupant aussi bien une profondeur spatiale que temporelle puisque selon les mots de Reclus : « Vu d'en haut, dans ses rapports avec l'Homme, la Géographie n'est autre chose que l'Histoire dans l'espace, de même que l'Histoire est la Géographie dans le temps¹³ ».

C'est toujours au nom de cette même dialectique qui articule nature et culture, et par extension géographie et histoire humaine, que les libertaires conçoivent la nature comme un équilibre harmonieux. Si cette notion d'équilibre porte, certes, un certain héritage de l'idéalisme des Lumières et de la philosophie grecque associant le Bon et le Beau, elle ne doit pas être confondue avec un déterminisme naturel agencé par un holisme providentiel, dans lequel l'homme, impuissant, serait ballotté dans le jeu des forces d'un Tout intentionnel. Cependant, l'esthétisme dont font preuve les écrits de Reclus révèle

¹¹ M. BRUNEAU, « État-nation en géographie », sur *HyperGeo*, 2 décembre 2016 (en ligne : <https://hypergeo.eu/etat-nation-en-geographie/> ; consulté le 23 janvier 2023).

¹² É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 386.

¹³ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, p. 386.

une sensibilité particulière aux paysages et aux cultures, et nourrit un lien profond avec la pratique des lieux. Il questionne l'éthique et le rapport qu'ont les sociétés et les individus du sens existentiel de l'occupation. Au-delà d'une vision binaire opposant la destruction de l'environnement à la sanctuarisation de la biodiversité, qui repose sur la traditionnelle bipartition « nature-culture », les géographes anarchistes donnent à penser un nouveau partage du monde : la nature est inhérente à l'homme dont l'action est poussée par la nature, « ce choc impulsif du milieu » qui se rapproche de la force de la vie elle-même. Agissant en retour sur elle, il améliore ses conditions d'existence ; l'homme ne peut se comprendre qu'étudié dans son milieu. Le mouvement est un axiome très présent dans la pensée anarchiste, inhérent à la vie et à la multiplicité des formes de vie, et donc à leur agencement et leur organisation dans l'espace. La politique anarchiste est, comme la nature du milieu, sans cesse en mouvement, remaniée, réagencée par ses occupants, par ceux et ce qui la composent. Le point nodal entre la politique et l'espace se recoupe dans la nécessité du dissensus, témoin de l'attention particulière aux vivants de ce monde dont les intérêts et les vies s'entremêlent et ne peuvent être simplifiés ou généralisés sans s'inscrire dans un rapport de domination et être le fruit d'une injustice. La dialectique positive et créatrice entre l'humain et la nature se traduit aussi en politique, renouant avec la politique en son sens radical et portant sur les questions de la justice et du bon usage du monde, de comment habiter ce monde et de « faire monde avec ». La théorie anarchiste s'ancre dans une politique radicalement démocratique qui se fonde dans ces « espace-temps » remaniés, contingents mais réels, historiques, multiples et vivants, qui s'opposent à une forme définie d'organisation sociale dont l'imaginaire repose sur un espace et un temps *an-historique*, déterminé téléologiquement, et dominé par une gestion étatique et centralisée d'un territoire et de « ses » populations. Prônant une organisation sociale « *an-arkhe* », c'est-à-dire « sans commandement premier », elle prône l'abolition de tout gouvernement et de toute domination, au-delà de la partition binaire qui veut que certains soient admis à gouverner et d'autres à être gouvernés¹⁴.

¹⁴ Cette distinction est très profondément ancrée dans la philosophie occidentale puisqu'elle puise ses racines dans *La Politique* d'Aristote. La naissance de la politique y est associée avec le commandement premier, « l'arkhe ». L'anarchie est de ce fait affiliée au désordre existentiel en ce qu'elle fait échouer l'homme à réaliser son essence « d'animal politique ». Elle renvoie à l'État de nature violent de la guerre de tous contre tous (repris plus tard par Hegel pour sa théorie de l'État), et se situe plus bas que l'animalité, puisque même l'abeille possède une structure politique hiérarchisée. Cependant, la notion de démocratie reposant sur l'égalité radicale pose une difficulté à la cohérence de sa définition. L'absence de hiérarchie

Le principe anarchiste repose sur sa propre plasticité. Sa méthode s'appuie sur une vision de l'espace comme organisme vivant, fluide et mouvant. Le vivant s'oppose alors au parfait, à la cité idéale, à la fixité de la police qui est par essence conservatrice. Le caractère dynamique, intrinsèque à la méthode de l'action directe, implique qu'aucune projection ne soit jamais imposée comme un point de vue premier et autoritaire. La politique « préfigurative » de l'action directe permet de faire advenir, ou plutôt, de faire émerger le futur souhaitable qui est déjà contenu dans le présent ; en actualisant les potentialités issues de la multiplicité des espaces et des formes de vie. L'éthique anarchiste est ancrée et nourrie *dans* et *par* l'espace. Elle questionne en chaque individu les manières d'être au monde pour mieux l'habiter en commun. La géographie ou l'étude des milieux, c'est-à-dire des hommes et de la nature, des vivants et des non-vivants, dans l'espace et dans le temps, permet de rendre compte de cette infinité de possibles et de manières d'être au monde. Penser la géographie humaine sans hiérarchie (*an-arkhe*) n'implique pas de l'ignorer ou de la nier, mais d'ouvrir une nouvelle ontologie qui engage une conception horizontale du politique. La géographie est « nourrie de » et « nourrit » en retour l'idéal anarchique ; tout comme l'espace « est construit par » et « construit en retour » le politique. L'espace n'est pas politique parce qu'il est plein de pouvoir et d'intérêts contradictoires mais parce qu'il est le lieu où l'on peut remédier à un problème politique et démontrer l'égalité. Or, selon la formule de Philippe Descola : « La généralisation de la forme « État » conduit à penser en termes simplifiés la manière de concevoir un espace politique¹⁵ ».

La géographie anarchiste permet en ce sens de questionner l'ancrage spatial de la domination et du pouvoir d'État. Et comme le souligne Béatrice Giblin : « La géographie est pour Reclus, l'outil qui lui permet de faire une critique des pratiques de pouvoir qui diffèrent selon les territoires où elles sont appliquées¹⁶ ».

impose l'anarchie. Pour se sortir de cette impasse, Aristote argumente sur la nécessité d'un garant de l'ordre en opposant les hommes de biens pour qui la liberté (entendue comme « absence de commandement ») se transforme en vertu, à la foule, chez qui l'absence d'arkhe mène à la guerre. Cette distinction aristocratique fondée sur l'homme raisonnable distinct d'une foule mue par des passions incontrôlables continue de prospérer de nos jours.

¹⁵ SIC in B. LATOUR, « Inventer une géopolitique de la nature : “les questions écologiques font éclater la notion d'espace”, Grand entretien avec Bruno Latour », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021 (consulté le 23 janvier 2023).

¹⁶ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 74.

L'étude cherche ainsi à explorer les liens qui existent entre la *praxis* (l'art de l'agir), la *poesis* (l'esthétisme) et la *politique* (la question sociale). En d'autres termes, il s'agit de considérer la capacité que possède la pensée de l'espace dans la structuration des imaginaires communs, de l'organisation sociale et des idéologies politiques qui légitiment et nourrissent des systèmes de domination et des rapports de pouvoir. Il s'agit de voir comment les analyses géographiques donnent assise à la pensée anarchique, qui, en retour, nourrit la pensée de l'espace et de l'organisation spatiale pour mettre en perspective le paradigme moderniste et libéral. Ceci en vue de reposer la question du bon usage du monde, miroir de la justice sociale.

Dans quelle mesure les critiques de l'État, de l'autorité d'un gouvernement et de son contrôle sur les territoires et les populations découlent-elles d'une certaine appréhension de l'espace qui conduit à une organisation sociale progressiste ? Nous essayerons dans une première partie d'étudier le rapport que l'anarchisme entretient avec la notion de milieu et en quoi la perception de l'espace comme mouvement porte en son sein une critique de l'autorité « hors-sol » et le germe d'une révolution anarchique processuelle, intrinsèquement émancipatrice.

De cet espace en mouvement naît la théorie anarchiste comme processus protéiforme qui émancipe les imaginaires communs au-delà de tout « projet de l'histoire » et redessine les cadres de l'action. Cette deuxième partie permet d'approfondir le lien qui unit la méthode anarchiste et la méthode géographique dans la création de relations qui trament le tissu organique de l'organisation sociale libre. Les outils d'analyse géographique apportent à la théorie anarchiste des clés de structuration de nouveaux « partages du sensible¹⁷ » socialement justes, et de créations de nouveaux imaginaires qu'ils portent en eux. En quoi la conception d'un espace processuel influe-t-elle sur une politique émancipatrice portée par la méthode de l'action directe ? Est-ce l'observation de l'espace qui nourrit une démarche anarchiste vers plus de justice sociale ou le rêve de justice sociale qui les conduit à réensemencer les conceptions spatiales ? Il s'agit de redéfinir la territorialisation fondée désormais sur le dissensus et la multiplicité des formes d'habiter pour jeter les bases d'une démocratie radicale.

¹⁷ Un concept clé de la Philosophie de Jacques Rancière, notamment développé dans l'ouvrage suivant. Cf. J. RANCIERE, *Le Partage du sensible: Esthétique et politique*, Paris, Cairn, 2000

L'espace dynamique – compris comme condition de potentialité – laisse place à la liberté humaine, ancrée dans la satisfaction des besoins dictés par la relation au milieu. Conformément à Élisée Reclus qui tâcha toute sa vie durant de « défendre [sa] dignité de géographe bien qu'anarchiste et d'anarchiste bien que géographe¹⁸ », cette dernière partie tentera de réconcilier les deux visages de Janus, en rendant à la pensée des géographes anarchistes ses lettres de noblesse. Semeuse de possible, elle est un appel d'air face à l'asphyxie progressive du mythe du progrès néolibéral et à la croissance infinie et destructrice de lien, de l'environnement, et de l'humain. Dans quelle mesure la géographie libertaire permet d'ensemencer les imaginaires communs de la place de l'homme dans le monde, son rapport à l'espace et à la nature, redéfinissant la *praxis* – les cadres de l'action – afin de susciter l'espoir et de semer une utopie nouvelle mais concrète parce qu'ancrée dans le présent, face à la crise environnementale ? En proposant la refonte radicale du système politique portée sur la décentralisation et la politique préfigurative, la géographie anarchiste redéfinit l'action de la politique écologique en creusant le lien entre l'éthique spatiale et la politique dans l'écologie sociale. Cette culture de la géographie, au sens de prendre soin et d'habiter¹⁹, permet de renouer avec l'engagement individuel et collectif ; puisque pour reprendre une formule de Williams Raymond, « être vraiment radical, c'est rendre l'espoir possible, plutôt que le désespoir convainquant²⁰ ».

L'anarchisme, un monde de rêve ou un rêve de monde ?

L'image, point levé, drapeau noir, de l'anarchiste destructeur prêt à semer la terreur, parmi les ruines, le feu et le sang, continue de faire planer son ombre menaçante dès que le mot « anarchisme » est prononcé. Un brin caricatural, ce portrait du militant violent étend ses racines tout au long de l'histoire des idées de la philosophie politique occidentale, partant de *La Politique* d'Aristote puis consolidé par l'émergence du libéralisme et du mythe de l'état de nature, utilisé notamment pour légitimer l'État hobbesien, au fondement de notre modernité politique. L'ordre préexiste à l'être, et il

¹⁸ *Ibid.*, p. 65.

¹⁹ Le mot *culture* provient du latin '*colo, is, ere*' dont l'étymologie traduit l'action de « travailler la terre » mais aussi de « veiller sur », de « prendre soin », autant que le fait « d'habiter » un lieu.

²⁰ R. WILLIAMS, *Keywords: A Vocabulary of Culture and Society*, s. l., Oxford University Press, USA, 1985.

s'agit de le respecter sous peine de punition souveraine, divine, monarchique ou étatique. Cette terreur médiatique et intellectuelle continue encore aujourd'hui son œuvre de police dans le champ politique et universitaire. Si Élisée Reclus s'est vu perdre la chaire de géographie à l'Université Libre de Bruxelles pour ses positions claires, et que de nos jours, « on assiste à un total 'black out' de son œuvre²¹ » dans l'enseignement géographique, de nombreux auteurs et chercheurs rebutent à creuser le filon de la théorie anarchiste²² et de s'engager dans une géographie critique face au risque qu'une telle appellation représente, à tel point qu'au sein des anarchistes eux-mêmes, l'adjectif « libertaire » est plus souvent usité.

S'étant toujours présenté comme organe nécessaire de la vie sociale, le gouvernement profite de la connotation populaire négative de l'anarchie, et tire profit de plusieurs confusions pour appuyer la nécessité du gouvernement des hommes et d'un gouvernement de soi, sous menace de voir déferler les passions les plus sombres et réduire l'homme à l'isolement.

Premièrement, l'*An-arkhe*, l'absence de principe ou de commandement, n'est pas l'absence d'ordre mais l'absence de commandement et de gouvernement. Il peut très bien exister une organisation sociale reposant sur l'horizontalité et l'égalité, la liberté individuelle, l'autonomie et la libre association.

Deuxièmement, l'organisation sociale ne repose pas essentiellement sur un gouvernement. Le gouvernement est l'un des outils parmi d'autres pour organiser socialement l'espace et les relations entre individus. Si les anarchistes sont caricaturalement définis par leur opposition bornée à l'État, ce n'est pas tant l'État en soi qui est visé que l'idée de gouvernement en général que la forme État recouvre. Le gouvernement repose intrinsèquement sur la bipartition entre gouvernants et gouvernés, le plus souvent légitimée par une idéologie politique qui cache des privilèges et des

²¹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 97.

²² Dans *Au voleur ! Anarchisme et philosophie*, Catherine Malabou fait état d'un refus de l'anarchisme dans les philosophies critique de la déconstruction, notamment celles de Foucault, Rancière, et Derrida. A la suite de la théorie de la chute de la métaphysique de Heidegger, la théorie de la Déconstruction atteste de l'importance de la plasticité de l'être dont le fondement puise son principe dans l'anarchie ontologique. Pour Catherine Malabou, si ces auteurs reconnaissent l'anarchie, il y a un refus de l'anarchisme qui s'ancre dans la distinction entre pratique et théorie, entre anarchisme politique et philosophie critique. C'est pour l'autrice, une affaire de dénégation, un refoulement voir un impensé ou un « impensable » (diplomatiquement parlant) dont la mauvaise foi se rapporte à un vol épistémologique du courant anarchiste sans vouloir l'admettre. (Cf. C. MALABOU, *Au Voleur !: Anarchisme et philosophie*, s. l., Humensis, 2022.)

rapports de domination. Malatesta souligne ainsi que « le gouvernement finit toujours, fatalement, par être le gendarme au service des propriétaires²³ », ces derniers ayant acquis le principe d'autorité et de commandement, légitimés par leur pouvoir politique – l'usage légitime de la violence – et le pouvoir économique – accaparement des moyens fonciers de subsistance. C'est davantage contre l'oligarchie qui perpétue une professionnalisation de la politique dans un système clos et hiérarchisé que s'élève l'anarchisme. L'ordre et le contrôle persistent dans l'anarchisme sous la forme d'une organisation libre, de l'auto-administration des individus et des communautés en fonction des besoins et selon le principe de solidarité. En effet, Michel Bakounine soulignait que « aucun homme ne peut s'émanciper s'il n'émancipe avec lui tous les hommes qui l'entourent. Ma liberté est la liberté de tous, puisque je ne suis réellement libre, libre non seulement en idée, mais en fait, que quand ma liberté et mon droit trouvent leur confirmation et leur sanction dans la liberté et le droit de tous les hommes, mes égaux²⁴ ». D'une définition négative « absence de », la liberté individuelle prend une coloration positive : elle n'est effective que par la présence de la liberté d'autrui. La liberté se recoupe dans la notion de coopération, et d'entraide que Kropotkine associe à l'évolution naturelle, reprenant à son compte la théorie du darwinisme social non dans le but de légitimer la loi du plus fort mais, au contraire, pour souligner l'interdépendance des individus et la nécessité du principe d'entraide pour lutter contre la nature extérieure. Murray Bookchin tente en ce sens un procès virulent contre l'anarchisme « *lifestyle* » affilié selon lui à une bourgeoisie libérale et nihiliste, qui fait valoir la promotion d'un moi centré sur lui-même distant de toute réalité sociale et qui aboutit à l'opposition de l'égo sur le collectif. Il y distingue ainsi deux types de liberté : celle qui s'affilie à une définition négative (« *liberty* ») qui prône le droit souverain de l'individu sur la société, à une définition positive (« *freedom* »)²⁵ qui « entremêle de manière dialectique l'individuel et le collectif²⁶ ». C'est cette dernière qui est au cœur de la doctrine anarchiste, replaçant l'individu dans son existence essentiellement sociale.

²³ E. MALATESTA, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste*, Montréal, QC, Lux éditeur, 2018, p. 22.

²⁴ M. BAKOUNINE, SIC in *Ibid.*, p. 34.

²⁵ La distinction entre « Liberty » et « Freedom » est rendue possible par la langue anglaise, qui permet de nuancer l'unique terme « liberté » que recouvre la langue française.

²⁶ M. BOOKCHIN, *Changer sa vie sans changer le monde: l'anarchisme contemporain entre émancipation individuelle et révolution sociale*, Marseille, Agone, 2019, p. 28.

En ce sens, l'anarchisme revendiqué par les géographes anarchistes s'oppose radicalement à l'anarchisme nihiliste sous sa forme violente ou mystique, qui éloigne l'individu de la société. L'anarchisme est une théorie sociale qui possède un programme cohérent fondé sur l'ordre existant. Il s'élève contre tout idéalisme, en vue de construire une organisation sociale juste dans laquelle l'individu trouve sa liberté au sein d'une collectivité. Ce pourquoi il est affilié au fédéralisme, au syndicalisme, au principe de communauté d'entraide, et plus tard, sera repris dans le communalisme libertaire théorisé par Bookchin. Il continue aujourd'hui de se profiler sous des formes variées comme l'atteste le cas concret du développement politique du Rojava au Kurdistan, mais aussi à travers le développement des pratiques de solidarités horizontales dans les mouvements sociaux, l'occupation des places publiques et la réappropriation de lieux comme les ZAD, Zones À Défendre. À l'origine, l'anarchisme jalonnait le communisme, mais le courant finit par se détacher de la vision historique et dogmatique du marxisme en lui reprochant le caractère a-spatial de sa théorie politique. Les géographes libertaires refusent toute idée autoritaire, même temporaire – dans le cas de la dictature du prolétariat – de laquelle découlerait une organisation spatiale centralisée et qui concentrerait les pouvoirs de distribution et de production. L'ancrage topographique possède son importance d'où la nécessité d'une décentralisation complète en vue de la fédération libre entre les communes. Cette dernière se définit en relation avec un milieu, et s'adapte à chaque situation historique et temporelle des sociétés qui la composent.

Troisièmement, l'anarchisme ne s'oppose pas au pouvoir, mais à l'autorité. Le pouvoir est l'expression de l'énergie vitale que chaque individu possède dans le monde. Priver un homme de pouvoir revient à le dominer. Ce contre quoi s'élève l'anarchisme, c'est la transformation du « pouvoir de » en « pouvoir sur ». Ce que souligne Reclus dans *Pourquoi sommes-nous anarchistes*²⁷, en affirmant la primauté de l'autonomie individuelle, inséparable de la capacité d'agir :

*Commencerons-nous par abdiquer pour devenir libre ? Non, car nous sommes des anarchistes, c'est-à-dire des hommes qui veulent garder la pleine responsabilité de leurs actes, qui agissent en vertu de leurs droits et de leurs devoirs personnels, qui donnent à un être son développement naturel, qui n'ont personne pour maître et sont le maître de personne*²⁸.

²⁷ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ? (1889)*, Paris, L'Herne, 2016.

²⁸ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ? (1889)*, Paris, L'Herne, 2016.

Compte tenu de la diversité des mouvements anarchistes, issus de la dynamique propre de cette théorie politique, nous avons délibérément choisi de circonscrire cette étude à l'anarchie telle qu'elle est définie par ses précurseurs du XIX^{ème} siècle que sont Bakounine, Kropotkine, Malatesta, Reclus, Metchnikoff. Issu de la rencontre d'idéaux républicains et du socialisme, l'anarchisme s'est d'abord considéré communiste. Cependant puisqu'il se fonde sur la liberté de l'individu, les déterminismes étatique, historiques ou biologiques ont poussé ces penseurs à s'écarter des différents projets politiques socialistes du siècle. En effet, Reclus prendra ses distances avec la théorie politique de Bakounine (tout en restant proche ami de ce dernier, continuant de signer ses lettres « ton frère indépendant »), puis avec « La ligue de la paix et de la liberté » qu'il avait intégré avec son frère Élie Reclus. S'étant rapprochés de l'Association Internationale des Travailleurs, ils restent en désaccord avec la méthode du consensus toujours revendiquée dans le cadre de l'action politique légale. Ils finissent par s'en éloigner également après quelques accrochages avec les figures de proue du Marxisme-socialisme qui ne furent pas doux sur les positions anarchistes représentées par « la triste figure des frères Reclus » d'après Engels et qui restent des « cafouilleurs et impuissants » pour Marx²⁹.

Cependant, on ne saute jamais au-dessus de son temps. Pour Elisée Reclus, « la lutte des classes, la recherche de l'équilibre et la décision souveraine de l'individu, tels sont les trois ordres de faits que nous révèle l'étude de la géographie sociale et qui, dans le chaos des choses, se montrent assez constants pour qu'on puisse leur donner le nom de 'lois'³⁰ ». Sa pensée reste colorée d'un optimisme républicain empreint de la philosophie morale classique des Lumières, et ancrée dans les philosophies marxistes de la dialectique de la lutte des classes. Nous avons trouvé pertinent de l'actualiser à l'aune des écrits de géographes anarchistes contemporains comme Simon Springer et Philippe Pelletier, et de la faire dialoguer avec la philosophie de la déconstruction politique portée par Jacques Rancière afin de dépasser le schéma de la lutte des classes et révéler d'autres dominations et hiérarchies, portant sur l'intersectionnalité des luttes, le féminisme, le spécisme, le colonialisme vert, la globalisation ou encore l'écologisme — qui ne furent pas tout à fait étrangères à la pensée de Reclus. En outre, le choix d'auteur comme Murray Bookchin et

²⁹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 32.

³⁰ *Ibid.*, p. 105.

Simon Springer permet d'apporter un éclairage moderne aux théories classiques anarchistes, tout en écartant les clichés nihilistes, qui flirtent malgré elles avec l'individualisme lattant de l'anarcho-capitalisme. L'apport de Bookchin permet de tempérer le trop grand optimisme de Reclus en la technique, tout en reprenant son idée phare selon laquelle vivre sans technique est illusoire, sans pour autant tomber dans le mysticisme contraire d'une anti-technologie, car c'est en la volonté de l'homme que réside le bon usage des choses, non dans l'objet ou la technique en question. Enfin, sa théorie de l'écologie sociale portée par le communalisme libertaire l'a conduit à faire polémique au sein de certains groupes anarchistes. Par exemple, il n'est pas certain que faire dialoguer Simon Springer avec Murray Bookchin sur la méthode à suivre pour l'organisation spatiale de la société, aboutirait à un accord de principe autour de la question des institutions et de l'administration démocratique. Cependant, mettre en perspective Murray Bookchin avec les théories anarchistes traditionnelles, permet aussi de révéler le problème qui persiste autour de la question du consensus démocratique, et celui de l'articulation de l'organisation sociale et de la liberté totale. L'autogestion d'un territoire ou de communs par une communauté implique qu'une décision soit prise démocratiquement et que le choix de la majorité l'emporte sur l'individu. L'une des faiblesses de l'anarchisme vient aussi de ce qui fait sa force. Son fonctionnement processuel, sans programme politique défini, aboutit sur le développement de la multiplicité des « doctrines ». Cependant le point commun reste le dissensus comme créateur d'espace de démocratie radicale. Et Malatesta de conclure :

Son phare est la solidarité et sa méthode la liberté. Elle n'est pas la perfection, elle n'est pas l'idéal absolu qui s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'en approche, comme l'horizon. Elle est la voie ouverte à tous les progrès, à tous les perfectionnements réalisés dans l'intérêt de tous³¹.

³¹ E. MALATESTA, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste*, op. cit., p. 61.

Lire Reclus aujourd'hui.

Si Joël Cornuault souligne avec justesse à propos de Reclus que « du cœur lui vient une saine excentricité³² », c'est au sens du terme *ex-centrer*, prenant pour centre tout ce qui est « autre », animé d'une curiosité passionnée pour l'ailleurs. En présentant ses romans de biographie naturelle *Histoire d'un ruisseau* et *Histoire d'une montagne*, Cornuault remarque que « de cette rêverie philosophico-poétique se dégage un grand charme » et que « la question à se poser est moins : comment Reclus peut-il nourrir une telle fraîcheur en lui, mais plutôt : pourquoi cela ne nous est-il pas permis ? »³³. Si l'on place traditionnellement la naissance de l'écologie politique autour de 1970³⁴, la géographie anarchiste rebat les cartes cent ans plus tôt. D'une actualité saisissante, les écrits d'Élisée Reclus sont à nos oreilles une musique familière. La finesse de ses analyses géopolitiques et historiques fait voir dans le panslavisme russe un désordre tenant à la force de l'armée permettant de dénoncer le « colosse russe » fondé sur « un peuple hétérogènes enfermés dans le cercle immense de ses frontières³⁵ ». Souffrant de cette désorganisation ethnique, l'URSS ne pouvait que devenir « le plus grand obstacle à la pacification du monde³⁶ » et faire prospérer son unité qu'à travers une politique d'annexion et d'oppression. Après l'URSS, la Première et la Seconde Guerre Mondiale et la Guerre Froide, ses analyses géosociale et géopolitique prospèrent tristement dans l'actualité contemporaine qui voit encore, de nos jours, le colosse faire trembler le sol pour mieux détourner le regard de ses pieds d'argile. Sa clairvoyance s'étend également sur les catastrophes écologiques qu'il perçoit dans le déboisement excessif des États-Unis, l'appauvrissement du sol et la domestication intensive des animaux d'élevages et par

³² É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 48.

³³ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault*, J. Cornuault (éd.), Ed. Premières Pierres, s. l., 2002, p. 129.

³⁴ Traditionnellement, la naissance de l'écologie politique est associée à l'après-68 avec la sortie du livre de Rachel Carson, *A silent Spring*, en 1970 qui alerte sur les pesticides et la disparition des espèces. S'en suit l'année tournant 1972, qui voit publier la rédaction du rapport Meadows, « Les Limites à la croissance (dans un monde fini) », par des chercheurs américains en 1972 la Déclaration de Stockholm du sommet de Rio par la Conférence des Nations Unies. Ces deux événements projeteront sur la scène internationale les questions relatives au réchauffement climatique et aboutiront à la création de nombreux partis politiques écologiques dans le monde.

³⁵ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault*, *op. cit.*, p. 173.

³⁶ *Id.*

extension, la détérioration de l'homme lui-même. Elles s'appliquent également à des domaines plus sociologiques, portant sur la sclérose de la bureaucratie, l'appauvrissement intellectuel lié à l'académisme et au carriérisme, fondant le système scolaire sur la concurrence et étouffant la recherche spontanée et la collaboration ; sur la question de l'émancipation des femmes ; sur l'impérialisme et le colonialisme ; sur l'accumulation infinie de nos économies modernes et libérales, fondant le développement sur la croissance et la valorisation de la valeur ; ou encore sur la démographie et les modèles de souveraineté alimentaire, plaidant le végétarisme.

Selon les socialistes libertaires – Reclus et Kropotkine principalement – la cause matérielle du manque de pain est la cause de toutes les révolutions. Nos sociétés modernes occidentales reposent sur l'accumulation comme source de jouissances futures et ont toujours lié croissance et abondance³⁷. Les temps de crises que nous vivons actuellement, bien que relatifs et d'autant plus paradoxales, eu égard à la richesse des populations occidentales, sont profondément liés à cette question de la peur et du manque. Dans nos pays riches, le spectre de la déchéance est ce qui meut les passions des foules : apeurés par le déclassement, les individus courent montre en main dans la concurrence indéfinie, poursuivis par l'armée de réserve des chômeurs – autant de forces de production individuelles jetables à portée de main du capitalisme néolibéral. La théorie politique des géographes anarchistes du XIX^{ème} siècle émerge dans le contexte socio-spatial de l'industrialisation capitaliste et de la révolution des moyens de transport qui modifient profondément le rapport à l'espace, aux espaces et à la production, à la consommation et à la répartition, et donc à l'organisation sociale. Nous nous situons aujourd'hui dans une ambiance similaire. La crise climatique asphyxie le mythe de la croissance infinie à tel point que certains, désorientés par la perte de repères classiques, ne voient dorénavant que la vie extra-terrestre comme seul espace futur viable – antinomie totale de notre possibilité d'existence. Contre le manteau poussiéreux des incendies ravageurs et celui de l'effondrement des biodiversités, la pensée d'Élisée Reclus permet de réensemencer nos imaginaires collectifs. Particulièrement visionnaire, l'optimisme de la volonté s'incarne entièrement dans l'anarchiste qu'il est, parcourant le monde en homme libre comme il l'aime à le rappeler. Son discours s'oppose à une certaine jeunesse désabusée

³⁷ Cf. P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*, La Découverte, 2020.

et à la médiocrité d'une « foules de satisfaits³⁸ » qui attendent de voir le monde se réaliser de lui-même en s'extirpant de l'histoire comme si l'humain ne faisait pas partie intégrante du milieu et n'avait pas à répondre de ses actes ; « Phénomène bizarre : on en voit qui mette leur orgueil à se sentir blazer, comme si l'impuissance d'admirer, de jouir et d'être heureux constituaient un grand mérite³⁹ ». À l'opposé de tout pessimisme déterministe, sa pensée ravive un idéal des Lumières, qui place l'émancipation dans la liberté collective, consubstantielle à l'autonomie et à la responsabilité individuelle. Le bonheur ne s'atteint qu'à travers la question sociale : le pain mais aussi le libre développement de l'individu et l'égalité entre tous, sans commandement ni servitude.

Et Élisée de conclure : « Donnez-vous ! Mais pour se donner il faut s'appartenir⁴⁰ ».

³⁸ É. RECLUS, « L'Idéal et la Jeunesse », *La Société Nouvelle*, année 10, tome 1, 1894, p. 732.

³⁹ *Id.*

⁴⁰ E. RECLUS, « L'Idéal et la Jeunesse La Société nouvelle, année 10, tome 1, 1894 (p. 729-739) », *op. cit.*, p. 739.

PARTIE I – L’espace émancipateur, de l’organisation sociale organique.

Ainsi que le répètent diversement toutes les philosophies, l’homme lui-même est pour l’homme le principal objet d’étude ; mais il ne se connaîtra jamais, s’il ne connaît aussi la terre qui le porte.

- É. Reclus⁴¹.

La géographie anarchiste repose sur une pensée socio-écologique. L’organisation sociale est intrinsèquement liée à l’environnement dans lequel la société se développe. La théorie anarchiste de la fin du XIX^{ème} siècle possède déjà en son sein une vision systémique de la justice sociale et de la domination. Bien avant Foucault, Élisée Reclus, Pierre Kropotkine, Léon Metchnikoff, Errico Malatesta et d’autres figures de proue de la théorie anarchiste remettent en question le pouvoir d’État et portent une réflexion sur le pouvoir systémique véhiculé par des rapports de forces, des techniques de gouvernementalité, la création et l’usage d’un langage constituant un pouvoir légitime – autant d’analyses qui font état de l’importance de la spatialité dans la constitution des rapports de pouvoir. Dans un interview donné à *Hérodote*⁴², Foucault dira lui-même qu’il pense avoir découvert la clé des rapports entre pouvoir et savoir à travers les métaphores spatiales et le vocabulaire géographique utilisés dans un « discours vrai stratégiquement efficace » pour légitimer le pouvoir en place et transformer la contingence historique en un récit unifié et unificateur. Parce que la géographie s’est développée en partie à l’ombre de l’armée, elle est toujours la création d’un discours stratégique qui participe à l’instauration d’un « savoir-pouvoir »⁴³. Analyser le savoir à travers ses métaphores

⁴¹ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.*, p. 81.

⁴² Y. LACOSTE, « Questions à Michel Foucault », *Hérodote : stratégies, géographies, idéologies*, vol. 1, n° 1, 1^{er} janvier 1976, p. 71.

⁴³ Le “pouvoir-savoir” est un concept foucauldien que l’auteur théorise dans *Surveiller et punir* (1975) comme suit : « pouvoir et savoir s’impliquent directement l’un l’autre ; qu’il n’y a pas de relation de pouvoir sans constitution corrélatrice d’un champ de savoir, ni de savoir qui ne suppose et ne constitue en même temps des relations de pouvoir. » Cette analyse permet d’apporter un éclairage sur l’illusion de la volonté individuelle pour penser la liberté d’un individu par rapport à un système de pouvoir. Etant compris dans

géographiques telles que la région, le domaine, l'implantation, le déplacement, le transfert, le territoire, permet de comprendre que l'organisation sociale est intrinsèquement liée à des notions juridico-politiques ; en d'autres termes, que la géographie est contrôlée par le pouvoir et participe en retour à créer un certain type de pouvoir politique, stratégique, militaire et administratif qui inscrit sur un sol une certaine forme de domination. Cependant, Foucault souligne que le champ des métaphores spatiales est toujours réducteur car la pensée occidentale se fonde sur une « disqualification de l'espace » par rapport au temps, en ce que « l'espace, c'est ce qui était mort, figé, non dialectique, immobile. En revanche le temps, c'était riche, fécond, vivant, dialectique »⁴⁴. L'espace se poserait comme une anti-histoire eu égard aux vieux a priori de l'évolution, au projet idéal de l'existence, à l'émancipation de l'individu et de la société, à la théorie du progrès. C'est donc par l'analyse des processus dialectiques de l'espace qu'il est possible de déchiffrer les effets et les rapports de pouvoir à travers une description spatialisant les faits de discours.

Si Foucault se concentre davantage sur les logiques de discours et de langage, les géographes anarchistes du XIX^{ème} siècle relient la question sociale dans son ensemble à la géographie. La géographie n'est pas intrinsèquement une logique de pouvoir, et en inversant le rôle qu'il s'agit de lui faire jouer, ces penseurs participent à lui rendre ses lettres de noblesse en la libérant du pouvoir dominateur et coercitif d'un gouvernement. Pour Élisée Reclus et Pierre Kropotkine, ce sont d'abord les études du milieu, de l'espace et de l'environnement dans lesquels se développent les sociétés, animées par un amour profond et un émerveillement pour ce qui est, qui permet de comprendre l'histoire humaine et l'organisation socio-spatiale qui en découlent. L'optimisme de Reclus est ancré dans l'héritage des Lumières et celle de la théorie du progrès social qui portent un regard confiant et heureux sur la transformation de l'humanité et la prospérité de la planète. Il développe une perspective holistique et unificatrice de l'émancipation et du développement des sociétés en harmonie avec « la terre bienfaitrice ». Plus encore, sa pensée repose sur une théorie de l'espace relationnel qui déroule des analyses croisées entre le local et le global, entre les individus dont part le « choc impulsif du milieu »⁴⁵ et

ce système de gouvernement, le sujet tout comme les modalités et les objets de la connaissance sont des effets de ce discours de pouvoir, situés dans un système au contexte historique et sujet à ses transformations.

⁴⁴ Y. LACOSTE, « Hérodote », *op. cit.*

⁴⁵ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 105.

les sociétés qui s'organisent à partir d'un milieu. Sa vision de la nature dépasse les bipartitions Nature-Culture et Homme-Nature, et elle procède selon une dialectique du « milieu dynamique » qui est toujours redéfini, coconstruit, déconstruit en fonction de ce et ceux qui le composent. En ce sens, c'est d'avantage une articulation synthétique qu'une dialectique puisqu'elle n'aboutit pas à une résolution absolue mais est toujours ouverte et cocréée par les évolutions présentes. Il faut comprendre le milieu pour comprendre l'organisation sociale, en inscrivant cette démarche dans un amour pour la Terre, les hommes et le vivant, qui découlent d'un idéal de Justice et de Beauté teintés de romantisme et de philosophie grecque. Cependant, contrairement au Cosmos grec, l'holisme reclusien établit une harmonie à partir d'un équilibre dynamique composant avec des mouvements de progrès et de regrès. Pour les scientifiques anarchistes, la géographie n'est pas un discours de pouvoir, mais un discours critique d'un contre-pouvoir, en tant que véhicule d'une étude scientifique de la Terre, indissociable d'une compréhension des implications pratiques et des logiques de rapport de pouvoir qui en découlent. John P. Clark dira de Reclus que « sa géographie sociale est donc intégralement une géographie politique⁴⁶ ».

C'est pourquoi, il reste très méconnu aujourd'hui. Volontairement écarté ou oublié, le black-out de l'œuvre de Reclus est pour Yves Lacoste, le témoin de « l'exclusion du politique⁴⁷ » dans la géographie universitaire. Cette tendance résonne aujourd'hui avec la dépréciation ou la dévalorisation de l'écologie politique face aux théories libérales et néolibérales du capitalisme d'État qui prônent le *statu quo* à l'aune d'une politique conservatrice. En effet, si l'écologie politique est souvent louée pour sa démonstration scientifique et son imaginaire véhiculant une idée de nature unifiée et structurée ; qu'elle est acceptée pour démontrer le lien entre les problèmes écologiques et les problèmes sociaux ; elle reste acculée et décrédibilisée quand elle porte un regard critique sur l'origine de ce lien qui s'ancre dans un État centralisé et reposant sur une économie capitaliste systémique et mondialisée⁴⁸.

⁴⁶ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste*, S. Tomolillo et R. Creagh (trad.), Lyon, Atelier de création libertaire, 1996, p. 29.

⁴⁷ M. RONAI, « Paysages », *Hérodote : stratégies, géographies, idéologies*, vol. 1, n° 1, 1^{er} janvier 1976, p. 125.

⁴⁸ PELLETIER PHILIPPE, *Noir & vert : anarchie et écologie, une histoire croisée*, Paris, Le Cavalier Bleu éditions, 2020.

Chapitre 1. L'Anarchisme : science, conscience et éthique du milieu.

D'ailleurs voir la Terre, c'est pour moi l'étudier ; la seule étude véritablement sérieuse que je fasse est celle de la géographie et je crois qu'il vaut beaucoup mieux d'observer la nature chez elle que de se l'imaginer du fond de son cabinet. Aucune description aussi belle qu'elle soit, ne peut être vraie, car elle ne peut reproduire la vie du paysage, le frémissement des feuilles, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, les formes changeantes des nuages ; pour connaître, il faut voir.

- É. Reclus⁴⁹.

« Cela résonne loin en nous⁵⁰ » pour emprunter une formule d'André Leroi-Gourhan. Bien que ce dernier l'emploie à propos du sentiment esthétique émergeant de la contemplation de l'art pariétal, un même sentiment de sensibilité touchant à notre humaine condition se dégage de la lecture d'Élisée Reclus. Si son œuvre se présente comme une étude scientifique des phénomènes de la vie terrestre, il a toujours eu le souci d'écrire des vulgarisations géographiques à destination de tout public soucieux de s'instruire consciencieusement. Convaincu que l'émancipation individuelle passe par l'éducation, sa démarche s'inscrit dans l'éthique anarchiste qui place la connaissance comme fondement de la liberté sociale. Sa plume infatigable déroulera des pages et des pages de descriptions scientifiques des phénomènes terrestres et sociaux entrecoupés de scènes littéraires de paysages et de discours sur la justice sociale qui laissent transparaître la sensibilité littéraire et artistique de son auteur. L'engouement du public aussi bien scientifique que populaire pour son odyssee lui vaudra la précieuse distinction du cercle de la Société des Géographes en 1862, qui l'embarrasse plus qu'il ne l'embrasse. En parallèle de ses études de terrain, il est employé par les *Guides Joanne* pour décrire les

⁴⁹ É. RECLUS, *Correspondance, op. cit.*, p. 109.

⁵⁰ LEROI-GOURHAN ANDRE, *Les religions de la préhistoire : paléolithique*, [3e édition], Paris, Presses universitaires de France, 1990.

spécificités des régions, à l'aube du développement touristique. Au fil de ses pérégrinations pédestres, il y conte et exalte les multiples merveilles de la France.

C'est avant tout l'amour pour la beauté des paysages, la contemplation de l'infinie variété des formes de vie sur terre, la fragilité et la force de cette nature dans laquelle l'homme est partie intégrante, qui donnent à Reclus l'intuition d'une harmonie dans les lois de la nature. Cette pensée esthétique provient de l'héritage républicain de l'idéal des Lumières qui puise à son tour sa réflexion dans la philosophie grecque du Cosmos. Cette dernière repose sur un monde qui fait sens, dans lequel l'ordre se dessine à travers la perception d'une beauté complexe et d'un juste souci des choses. Bien qu'il flirte avec cet essentialisme teinté du déterminisme géographique ambiant de l'époque⁵¹, l'holisme reclusien s'en détache *in extremis* par son optimisme en la force de la volonté issue de son attachement à la liberté humaine – empreint d'un spinozisme émancipateur⁵². C'est

⁵¹ Le déterminisme géographique présuppose que l'action de l'homme est tout entière déterminée par des causes géographiques et l'ancrage biophysique dans un environnement donné, dont le développement subit le poids de la nécessité. Cette théorie géographique fleurit au XIX^{ème} siècle avec Carl Ritter ou Friedrich Ratzel et les concepts de « Lebensraum » et de « Umwelt », puisant dans la tradition de Naturphilosophie germanique (Goethe, Humboldt, etc.). Elle découle de la tradition de l'écologie, théorisée en 1866 par Haeckel comme la « science des relations des organismes avec le monde environnant, c'est-à-dire, dans un sens large, la science des conditions d'existence », elle-même issue d'une certaine interprétation de la théorie de l'évolution de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin. Le déterminisme géographique postule que les facteurs topographiques et climatiques déterminent sans concession l'activité physique et psychologique des êtres humains jusque dans l'organisation des sociétés. Un tel essentialisme fut critiqué au XXI^{ème} siècle pour son réductionnisme faisant fi des facteurs culturels et socio-politiques. De plus, il véhicule des discours de pouvoir légitimés par une explication scientifique masquant une aristocratie d'experts au profit de logiques expansionnistes et dominatrices. Sans pour autant jeter le bébé avec l'eau du bain, il s'agit d'avoir un discours critique sur l'usage politique du déterminisme géographique tout en considérant que cette théorie a permis le développement de la pensée géographique en France lui conférant des lettres de noblesse scientifique.

⁵² La liberté selon Spinoza repose sur une complexe relation entre déterminisme et libre arbitre. La liberté est toujours partielle et relative, puisque nos actions sont déterminées par une nécessité naturelle. L'homme n'étant pas « un empire dans un empire », son existence est soumise au même titre que tous les autres phénomènes de la vie terrestre aux lois de la nature. Le libre arbitre, considéré comme la faculté de se commander soi-même et de commencer une action qui ne soit pas issue d'une relation de cause à effet, est, pour Spinoza, une croyance irrationnelle issue de l'ignorance des causes antécédentes qui les déterminent. En ce sens, la liberté se mesure à l'aune de la connaissance des causes déterminant son action. Dans un fameux passage de la Lettre à Schuller de 1674, Spinoza affirme qu'il ne situe pas « la liberté dans un libre décret mais dans une libre nécessité ». Ainsi, la liberté est l'accomplissement de la nécessité propre à l'individu qui repose sur sa compréhension pour ne plus la subir et persévérer dans le dogmatisme d'une liberté absolue. Il s'agit de sortir de l'illusion selon laquelle « les hommes se croient libres parce qu'ils sont conscients de leurs désirs mais ignorants des causes qui les déterminent » complète l'auteur dans l'*Ethique*. L'homme étant toujours situé, il est sujet aux mouvements des corps environnants, eux-mêmes sujets aux lois nécessaires de la nature. En ce sens, la liberté ne s'oppose pas à la nécessité mais à la contrainte, définie comme une sujétion à des lois non nécessaires issues d'une domination contingente. Contraint d'agir selon une nécessité extérieure à la sienne, l'homme est impuissant à agir selon sa nécessité propre et à affirmer sa volonté propre. La servitude est liée à une contrainte morale, passionnelle, culturelle ou politique qui

sur ce point que Reclus se détache d'une conception idéologique de la géographie. La fécondité de sa réflexion puise sa force dans la liberté de penser propre à ses convictions anarchistes. La volonté est la force primordiale de l'individu. L'homme et la nature ne font qu'un mais ne sont pas fixes : rien n'est immuable, et l'action de l'homme sur la Terre entre dans une dialectique complexe de co-production du milieu dans lequel il évolue et s'influence ;

*Ainsi que le répètent diversement toutes les philosophies, l'homme lui-même est pour l'homme le principal objet d'étude ; mais il ne se connaîtra jamais, s'il ne connaît aussi la Terre qui le porte*⁵³.

En un sens, la géographie sociale de Reclus est une philosophie existentielle puisqu'elle creuse la question de la condition humaine dans le monde. L'émancipation de la volonté fonctionne de concert avec l'étude de la nature, qui est aussi celle de l'homme. Pour les géographes anarchistes, le métier de géographe permet de « faire œuvre utile »⁵⁴. En vulgarisant et démocratisant les connaissances scientifiques climatiques et sociales, il dégage les différents processus d'adaptation de l'homme et des sociétés à leur milieu, qui rendent compte des interactions et de l'interdépendance de l'homme et de la nature. Cette connaissance scientifique aussi bien dans le champ de la bio-physique que celui de la psychologie sociale et de la politique, est la condition nécessaire à toute installation de nouvelles communes selon un idéal de justice et de liberté. « La société civile apprend à se gérer elle-même, elle doit se déterminer par une adaptation de plus en plus intime aux conditions du milieu⁵⁵ » conclut Élisée en développant la conviction selon laquelle l'autonomie ne peut venir que d'une connaissance empirique de l'adaptation au milieu. Les connaissances géographiques que développe son œuvre comme autant d'inventaires

assujettit l'individu à la fatalité lorsque celui-ci est impuissant à contenir et gouverner le pouvoir de ses affects. Mais le déterminisme spinoziste se comprend dans sa relation avec la réflexion rationnelle. Dans cette mesure, la nécessité se part de l'optimisme de la volonté : « Chacun a le pouvoir de se comprendre lui-même et de comprendre ses affects de façon claire et distincte, sinon totalement, du moins en partie, et il a par conséquent le pouvoir de faire en sorte d'avoir moins à les subir ».

La liberté chez Spinoza repose donc sur une certaine éthique. Une intuition qui nous semble partagée par les géographes anarchistes lorsqu'ils affirment que « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même ». L'homme vraiment libre est celui qui se développe selon les lois de sa propre nature suivant une logique commune d'émancipation universelle. Ce pourquoi l'étude de la nature et de tous les phénomènes terrestres (y compris humains) : l'étude de la géographie sociale, est un socle de connaissance et d'émancipation individuelle et collective.

⁵³ É. RECLUS, *La République Française*, s. d., 15 février 1872.

⁵⁴ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 385.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 66.

des différentes formes de vie, des organisations sociales, de la misère et de l'émancipation, de la question sociale et de celle « du pain », du progrès politique et du développement technique, permettent de justifier « l'idéal » anarchique, qui n'en est plus un au vu des conclusions sur la juste organisation qui découlent de ces observations de terrains et de ces études scientifiques. Reclus parle en ce sens de « géographie sociale », là où le représentant de la géographie universitaire d'État, Vidal de Lablache, préfère utiliser des termes plus neutres, et donc conservateurs, de « géographie humaine ». La géographie de Reclus s'ancre dans un engagement social et politique, dans la mesure où le savoir géographique issu d'un apprentissage *in situ* et de l'expérience du monde, est le garant scientifique des théories anarchistes. Il explicite les fondements spatiaux de l'organisation libertaire dont l'idéal de société se reflète dans l'organisation naturelle du monde : tout est mouvement et l'équilibre procède d'un dynamique de déséquilibres constamment à l'œuvre. L'adaptation de chaque vivant au milieu qu'il traverse et qui le constitue est impropre à toute hiérarchie instituée et sclérosante, et s'oppose à toute organisation centralisée légitimée par une logique de frontières fixes. À ce titre, Élisée Reclus fera une analyse longue et consciencieuse de la difficulté de l'Occident à se maintenir, liant son déclin et ses difficultés politiques à une organisation spatiale qui a rapproché artificiellement des peuples et des ethnies différentes par la force. Par exemple, l'idée de frontières naturelles sur lesquelles se fonde le récit des États-nations est absurde pour quiconque ayant pratiqué et partagé la vie des peuples des montagnes dont les sommets et les versants créent davantage un sentiment d'appartenance au même milieu, de coopération et de solidarité plus qu'ils ne divisent les communautés. « C'est l'étude rationnelle des sociétés humaines, de l'aménagement de l'espace, de la production et de la distribution des ressources qui justifie son adhésion aux idéaux anarchistes. Il est anarchiste par réalisme. Il y voit, à la fois, la conséquence nécessaire et inévitable de la révolution sociale et l'aboutissement de ses recherches sur la vie effective des hommes à la surface d'une planète qu'il parcourra inlassablement⁵⁶ » résume François l'Yvonnet. Cette réintroduction de l'importance du milieu géographique est à mettre en perspective avec une époque où le marxisme historique avait tendance à abolir l'espace au profit du déterminisme temporel. Les anarchistes géographes du XIX^{ème} siècle tentent en ce sens

⁵⁶ Yvonnet François (l'), *Avant-Propos*, in RECLUS ÉLISEE, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ? (1889)*, Paris, L'Herne, 2016.

de sortir le socialisme d'une logique de récit historique nécessaire et en dénoncent le dogmatisme. Ils en complètent l'étude par une exploration et une analyse de milieux situés qui apportent un éclairage sur la contingence de l'histoire, la multiplicité des manières de vivre et la coexistence d'une infinie variété d'organisations sociales. Le socialisme communiste s'oppose ainsi au socialisme libertaire dans la mesure où ce dernier est a-spatial puisqu'ancré dans une philosophie de l'histoire téléologique et inéluctable. Si Marx reproche à Bakounine l'abstractivité de la théorie anarchiste qui se fonde sur une utopie sociale irréalisable puisqu'étrangère au déterminisme matériel – véhiculant au passage les clichés communs qui associent l'anarchisme et l'absence de gouvernement au chaos et au désordre, Philippe Pelletier renverse cette critique⁵⁷, en soulignant que c'est davantage l'idéologie marxiste qui utilise les termes abstraits de « centre » et de « périphérie », de « ville » et de « campagne », se référant à des concepts génériques et peu territorialisés révoquant la spécificité historicisée de chaque milieu. Les différences socio-politiques qui existent dans la réalité sont niées au profit d'une binarité entre bourgeoisie et prolétariat. Le marxisme procède d'une philosophie a-géographique, quand « l'anarchisme selon Reclus, Kropotkine et Metchnikoff mobilise en revanche la géographie comme refus de toute philosophie de l'histoire, donc de tout déterminisme géographique qui expliquerait unilatéralement le passé, le présent ou le futur des peuples⁵⁸ ».

1.1.Liberté et forces telluriques.

Les convictions anarchistes de Reclus et de Kropotkine trouvent leur confirmation dans leur intuition géographique. C'est l'expérience *in situ* du milieu et l'étude des lois de la nature qui leur permettent d'affirmer que l'homme, faisant partie de la nature, est libre par essence. N'étant pas « un empire dans un empire », il est soumis, à l'égal de tous les phénomènes de la vie terrestre, à des lois naturelles. La liberté repose donc dans la connaissance de ses dernières afin de pouvoir se développer à l'ombre de leur force et

⁵⁷ P. PELLETIER, « Géographie, géographie politique et fondements théoriques de l'anarchisme », *Géographies du Politique*, 2022, p. 63.

⁵⁸ *Id.*

faire avec le milieu. Cette expression peut être comprise dans le sens de faire connaissance, suivant la double acceptation du terme : celle de « rencontrer le milieu » tout en en développant une connaissance, et celle de « créer le milieu » – co-naissance – par son action, c’est-à-dire de co-crée à partir de forces préexistantes. Cette activité ne s’ancre pas dans la traditionnelle dualité qui oppose le sujet à son objet – ici l’individu à son milieu – mais l’individu émerge de son milieu en même temps qu’il participe de cette co-construction. À l’image d’un artiste qui ne peut que se reposer sur la matière imposant sa nécessité, à défaut de quoi il ne produit rien, « l’idée vient à mesure qu’il fait⁵⁹ » pour paraphraser Alain. Ainsi l’individu est une force libre procédant du « choc impulsif du milieu »⁶⁰. Il est toujours situé et enraciné dans la dynamique des forces telluriques, qui ne sont pas des obstacles à sa liberté mais en constituent le socle nécessaire. Reclus présente son œuvre *L’Homme et la Terre*, en nourrissant le projet suivant :

Exposer les conditions du sol, du climat, de toute l’ambiance dans lesquelles les événements de l’histoire se sont accomplis, où se montrait l’accord des Hommes et de la Terre, où les agissements des peuples s’expliqueraient, de cause à effet, par leur harmonie avec l’évolution de la planète. Nous pouvons reconnaître le lien intime qui rattache la succession des faits humains à l’action des forces telluriques⁶¹.

L’organisation sociale des sociétés humaines s’est développée en fonction d’une force géographique qui suit la loi naturelle des répartitions. En scientifique, Reclus part d’une intuition mathématique :

Si la Terre était complètement uniforme dans son relief, dans la qualité du sol et les conditions du climat, les villes occuperaient une position géométrique pour ainsi dire : l’attraction mutuelle, l’instinct de société, la facilité des échanges les auraient fait naître à des distances égales les unes des autres⁶².

Suivre cette expérience de pensée nécessite de dénuder la réalité de toutes ses contingences historiques, politiques et sociales. La cadence naturelle de la marche à pied imposerait alors une organisation spatiale identique et géométrique. Le développement

⁵⁹ ALAIN, *Propos sur le bonheur*, Paris, Gallimard, 1985.

⁶⁰ É. RECLUS, *L’Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 105.

⁶¹ *Ibid.*, p. 103.

⁶² *Ibid.*, p. 205.

de toutes les cités s'effectuerait suivant le même modèle d'organisation : chaque cité serait à la fois un centre et une périphérie espacée à environ un jour de marche. Seulement, ce raisonnement par l'absurde trouve sa borne dans la réalité topographique du terrain. Un premier argument géographique permet à Reclus d'historiciser le développement des cités et d'en expliquer les irrégularités :

*La grandeur des groupes urbains se mesure exactement à la somme des privilèges naturels, en admettant, bien entendu que l'ambiance historique soit identiquement la même*⁶³.

En suivant l'axiome qui admet que l'histoire est exclue de toute étude géographique du développement humain, Reclus démontre que les irrégularités s'expliquent par le relief, les atouts et les désavantages du milieu, aussi bien à la surface du globe que dans les profondeurs géologiques du sol. La nature du sol est première et elle détermine le choix du lieu d'habitation en fonction des ressources disponibles en matières premières comme le minerai ou le bois, mais aussi selon les potentialités que recèle la topographie du milieu suivant la proximité d'un fleuve, d'une montagne, de versants ou de plateaux, de prairies ou de forêts, de terres arides ou prospères, de la douceur ou l'hostilité du climat, etc. À tel point, qu'il n'hésite pas à affirmer :

*On peut même dire que le développement de l'humanité était écrit d'avance en caractère grandiose sur les plateaux, les vallées et les rivages de nos continents*⁶⁴.

Ces données topographiques vont infléchir les possibilités de développement technique des différentes sociétés dans cette logique de co-construction du milieu et influencer le développement culturel et psychologique des individus et de la communauté. Le progrès technique et la révolution des transports ont profondément modifié les échanges entre communautés et la mesure du déplacement. Le processus d'inégal développement des sociétés s'accélère et les distinctions se creusent, démontrant que l'histoire a son rôle à jouer dans l'étude de la géographie sociale. Le monde n'est pas uniforme, ni même les cultures. De plus, la répartition peut aussi se faire despotiquement

⁶³ *Ibid.*, p. 207.

⁶⁴ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.*, p. 34.

selon le caprice d'un souverain ou artificiellement selon les choix économiques. Les centres géographiques ne sont pas naturellement déterminés à le devenir, et tous peuvent émerger de manière artificielle. De même que les mouvements de population ne sont pas mathématiquement déterminés par la cadence des jours de marche. À titre d'exemple, l'exode rural est motivé par des forces économique-culturelles qui suivent les intérêts des propriétaires fonciers et les logiques capitalistes. Ces flux sont amplifiés par le phénomène historique et politique des enclosures et par la révolution industrielle, qui nécessite pour prospérer une grande quantité de main d'œuvre dans les bourgs. En supprimant les communaux, en abolissant le droit d'usage, en défrichant les forêts, et en encourageant l'emploi de main d'œuvre étrangère pour les grands travaux agricoles, ces mesures sociales ont achevé de couronner le processus d'enclosure progressif des terres rurales et conditionné un chômage important. Cela induit de piètres conditions de vie et une fuite des populations vers les grands centres urbains. Ainsi, dans le livre I de *L'Homme et la Terre*, qui dresse les conditions du développement des « Ancêtres » en rapport avec « le milieu tellurique », Élisée Reclus démontre dans une expérience de pensée et un raisonnement scientifique les limites du déterminisme géographique (tout en flirtant avec la théorie), en insérant dans le déroulement de son argumentation les données géographiques puis politiques qui viennent consolider sa géographie sociale.

« Nous sommes les fils de la terre⁶⁵ », affirme-t-il :

Quelle que soit la liberté relative conquise par notre intelligence et notre volonté propre, nous n'en restons pas moins des produits de la planète : attachés à sa surface comme d'imperceptibles animalcules, nous sommes emportés dans tous ses mouvements et nous dépendons de toutes ses lois⁶⁶.

D'un point de vue matériel, elle est le socle du mouvement et de la vie dont les lois conditionnent l'existence de l'homme en tant que partie intégrante de la nature. Mais ce déterminisme matériel n'implique pas de déterminisme historique. Au contraire, ce sont les potentialités apportées par le milieu tellurique qui ouvrent les possibles et font naître l'individu à sa liberté. La liberté anarchiste a ceci d'intéressant qu'elle ne se fonde pas sur une définition négative du concept de liberté, et se distingue de la notion libérale

⁶⁵ *Id.*

⁶⁶ *Id.*

comme « absence d'entrave à l'action » par une conceptualisation positive. Le libéralisme affirme son attachement à une liberté formelle (*freedom from*) – « à l'égard de », qui se place d'emblée dans une logique de compétition et de lutte pour l'existence. Là où, au lieu d'affirmer l'existence par la négation de ce qui l'entoure, la théorie du socialisme anarchiste repose sur une « liberté substantielle » – « en vue de » (*freedom to*). La première revendique l'autonomie comme droit souverain de l'individu en vue d'une liberté individuelle qui place la personne dans un « *Lebenswelt* », un espace vital contre lequel il faut lutter pour affirmer sa volonté de puissance. L'anarchisme développé par les géographes du XIX^{ème} siècle se forme à l'opposé, sur l'étude du milieu et la nécessité imposée par les lois naturelles. « Tandis que l'autonomie [liberty] est associée à l'individu prétendument souverain, la liberté [freedom] entremêle de manière dialectique l'individuel et le collectif⁶⁷ » résume Bookchin. L'individu est toujours compris et situé dans un collectif humain ou non-humain : le milieu est ce avec quoi l'homme co-construit son développement. Les lois de la nature sont le socle de la liberté. Son effectivité découle de la connaissance des continuités et des déterminants de l'histoire dont résultent une analyse des phénomènes sociaux et la compréhension des structures des sociétés actuelles ; dans la mesure où cela démontre « comment l'héritage caché de la domination sociale se manifeste dans les conflits sociaux contemporains⁶⁸ ». Reclus conclut la préface de *L'Homme et la Terre* par le résultat de son expérience de pensée :

La lutte des classes, la recherche de l'équilibre et la décision souveraine de l'individu, tels sont les trois ordres de faits que nous révèle l'étude de la géographie sociale et qui, dans le chaos des choses, se montrent assez constants pour qu'on puisse leur donner le nom de 'lois'⁶⁹.

L'étude scientifique des sociétés humaines par la géographie sociale permet d'établir des lois naturelles consubstantielles de la géographie et de l'histoire en ce que « la Géographie n'est autre que l'étude de l'Histoire dans l'espace et, l'Histoire l'étude de la Géographie dans le temps⁷⁰ » comme le mentionne l'épigraphe de son œuvre. La connaissance de ces lois permet de comprendre l'origine du développement inégal des

⁶⁷ M. BOOKCHIN, CRÉPIN XAVIER, et CRÉPIN XAVIER, *Changer sa vie sans changer le monde*, op. cit., p. 28.

⁶⁸ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste*, op. cit., p. 31.

⁶⁹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, op. cit., p. 105.

⁷⁰ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, op. cit. épigraphe.

individus dans les sociétés menant à l'instauration de classes sociales dont découle une continuelle oscillation entre spoliation, misère et cri de justice sociale. Le sentiment de justice prend essor dans la puissance de l'individu qui porte en lui « le choc impulsif du milieu » et permet l'émancipation de soi et l'émancipation collective en ce que la liberté individuelle est intrinsèquement liée au collectif. « Nulle évolution dans l'existence des peuples ne peut être créée si ce n'est pas l'effort individuel⁷¹ » souligne Reclus, concluant que la connaissance et l'étude scientifique du milieu permettent le progrès social et mènent à l'évolution, qui n'est autre qu'une révolution profonde vers des sociétés justes.

Se fondant sur la liberté individuelle, l'action directe et la libre association, la théorie anarchiste puise sa justification dans l'étude de la nature et repense la notion d'agentivité en dépassant l'opposition binaire entre l'individu et le milieu, le sujet et l'objet, le singulier et le pluriel. Réinsérer la place de la géographie dans l'histoire et l'histoire dans la géographie, permet à Élisée Reclus d'affirmer le lien entre l'organisation spatiale et la question sociale, s'affirmant « anarchiste bien que géographe et géographe bien qu'anarchiste⁷² ». Au lieu de s'opposer, les convictions de l'une se retrouvent et découlent des convictions de l'autre. En ce sens, il fait figure de précurseur d'une certaine écologie politique libertaire : détachée de tout scientisme, sourde à la hiérarchie politique, et de tout écologisme, aveuglé par le dogmatisme autoritaire sous couvert de Vérité scientifique. En prédisant une vision téléologique de l'histoire, cette dernière commande le planning politique par rétroaction prétextant l'urgence absolue que représentent les projections d'un avenir déterminé et annoncé comme l'avènement indiscutable d'une catastrophe.

1.2. Holisme reclusien ?

Le point de départ de toute émancipation repose sur une connaissance de la nature. Cette dernière est comprise non en tant qu'objet extérieur mais inclut l'homme dans son

⁷¹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 105.

⁷² *Ibid.*, p. 63.

unité dans la mesure où il faut arriver à se connaître pour connaître son milieu et les phénomènes de la vie. Dans son texte *l'Anarchiste* de 1905, Reclus affirme que l'homme vraiment libre est sans maître, et sa volonté puise sa force dans la compréhension des choses qui le sort de tout dogmatisme et toute sujétion aux lois extérieures de l'État, de celle des normes sociales et culturelles mais aussi et surtout de sa sujétion personnelle. En travaillant à l'émancipation de leur individu, les anarchistes collaborent à la liberté des autres puisqu'ils mettent en lumière l'obscurantisme qui cache l'origine de la domination sociale selon la détermination suivante : « Nous voulons déchirer toute loi extérieure, en nous tenant au développement conscient des lois intérieures de toute notre nature⁷³ ». La vision progressiste de Reclus s'ancre dans l'idéal humaniste du progrès universel et particulièrement dans l'autonomie morale kantienne. Affirmant que « de tout temps, il y eu des hommes libres, des contempteurs de la loi, des hommes vivant sans maître par leur droit primordial de leur existence et de leur pensée⁷⁴ », il fait de l'anarchisme non un concept moderne du XXI^{ème} siècle, mais une donnée essentielle de l'homme qui naît au sentiment de sa conscience puisque « la liberté de penser a fait de tous les hommes des anarchistes sans le savoir⁷⁵ ». L'anarchiste s'éveille par l'observation des lois de la nature, et étant aussi celles des hommes, il démontre que l'État est bien une réalité contingente composée « d'ensemble d'individus placés dans un milieu spécial et subissant son influence⁷⁶ ». Par extension, l'anarchisme se définit comme :

La lutte contre tout pouvoir officiel qui nous distingue essentiellement : chaque individu nous paraît être le centre de l'univers, et chacun a les mêmes droits à son développement intégral, sans intervention d'un pouvoir qui la dirige, la morigène ou la châtie⁷⁷.

Cette évolution s'inscrit dans le sens du progrès naturel : en comprenant son milieu, l'individu se place comme le centre de l'univers qui a droit au même développement que ses égaux et le mène à une lutte continuelle contre tout pouvoir officiel et toute domination officieuse qui l'entravent.

⁷³ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, op. cit., p. 14.

⁷⁴ É. RECLUS, *L'Anarchie*, op. cit., p. 24.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 29.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 24.

⁷⁷ *Id.*

Élisée Reclus va jusqu'à mentionner de manière implicite le XVI^{ème} siècle et le génie de Descartes comme le siècle des idéologues qui propagent un souffle d'anarchisme sur la culture occidentale, faisant table rase et peau neuve grâce à la démocratisation des expériences et au développement de la science. L'onde de choc se propage dans l'art et la littérature, devenues à leur tour, anarchistes. Elle infuse la société tout entière, si bien « qu'il est trop tard pour arrêter le déluge⁷⁸ ». Reclus mentionne la disparition du respect pour la grandeur politique ou religieuse, comme phénomène par excellence de la société contemporaine. « Là où la foi n'existe plus, les institutions disparaissent à leur tour⁷⁹ », poursuit-il, annonçant la suppression de l'État comme suite logique de l'évolution naturelle. Nul ne saute au-dessus de son temps et ses réflexions restent empreintes d'un optimisme naïf pour des lecteurs du XXI^{ème} siècle, à propos d'un idéal de Révolution « en train de se dérouler » selon une logique d'émancipation naturelle. Le siècle de l'Encyclopédie est cité comme « la grande secousse de l'humanité », concentrant selon ses dires, plus de la moitié de l'histoire humaine en un demi-siècle. L'augmentation démographique, l'émulation intellectuelle et artistique, le progrès technique et le développement industriel donnent naissance au socialisme universel et instaurent une évolution significative du progrès social. Il croit en un grand mouvement de transformation progressive et sociale de la société vers une pensée morale libre donnant naissance à une conscience mondiale : « Ils sont frères désormais, et les mille révoltes des isolés se transforment en une revendication collective, qui tôt ou tard, nous donnera la société nouvelle, l'Harmonie⁸⁰ ». La soif de morale, de justice, de liberté et d'égalité, émergeant de l'étude des lois de la nature et de l'homme, fait de l'anarchisme un moteur de volonté et d'émancipation qui se vit dans toute la force du cœur. Dans son for intérieur, on reconnaît en l'autre son frère et son égal.

On peut ainsi dire avec John P. Clark que « la philosophie du progrès de Reclus est une étape majeure vers la naturalisation de ce concept de liberté⁸¹ ». Dans la continuité des concepts de Hegel et de Spinoza, la liberté des anarchistes libertaires du XIX^{ème} est déterminée en un sens où elle suit l'évolution naturelle des lois de la nature. Les hommes deviennent des agents de plus en plus actifs dans l'histoire, passant d'objets subissant le

⁷⁸ *Id.*

⁷⁹ *Id.*

⁸⁰ RECLUS ÉLISEE, "L'Anarchiste", *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, *op. cit.*, p. 51.

⁸¹ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste*, *op. cit.*, p. 70.

destin des dieux – une croyance issue de la peur de l’incompréhension des phénomènes – à des sujets agissant, conscients de la pleine responsabilité de leurs actes. Le bonheur ne peut être qu’universel, et nécessite l’engagement total de l’humanité au processus d’émancipation collective. Un collectif qui s’étend à l’humain et au non-humain. La centralité de l’individu dans la théorie de l’anarchisme socialiste ne professe pas le nihilisme libéral. Son approche holistique ou systémique émerge de l’étude de la géographie sociale et d’un amour pour le milieu et les mille diversités de la vie. En ce sens, elle ne favorise pas l’ensemble du Tout sur les parties ni la prépondérance des parties sur le Tout ; ce pourquoi il est plus juste d’utiliser le terme « systémique ». Au contraire, la réalisation du *Tout* n’est possible qu’à travers celle des parties qui portent sur l’intégrité de chaque lien tissant le milieu. Le progrès ne peut se réaliser qu’à travers l’échange entre les diversités et les complexités. Plus les cultures s’unissent dans une société universelle, plus les individualités s’engagent dans le soin et la relation avec ce qui fait le milieu, plus les progrès localisés contribueront au développement général. L’homme fait partie d’un tout ; il émerge premièrement d’un sol dont la mise en contact avec les spécificités de la terre et les sociétés humaines et non-humaines produisent un savoir théorique et pratique qui en retour nourrissent l’identification, la solidarité et le lien d’amour qui unissent les individus. L’émancipation part de la connaissance de l’individu à celle de l’espèce, puis évolue de celles des autres à celles des milieux, jusqu’à s’inscrire dans une pleine connaissance de la Terre, vivante et en évolution constante. La géographie anarchiste porte une certaine idée de l’homme comme étant « la Terre prenant conscience d’elle-même ». A propos de cette conception holistique ou systémique de Reclus, John P. Clark parle d’une « humanité-en-la-nature⁸² ».

La géographie sociale libertaire est une géographie concrète qui repose sur une morale éthique dépassant les simples théories du sens de l’histoire. Elle est historiquement et spatialement située et place l’action de l’individu comme moteur de l’émancipation universelle s’étendant au-delà de toute conception étatique de frontière. « C’est une universalité géographiquement vécue, car Élisée s’efforce de se placer dans la perspective du Tout – le Tout de l’humanité, parcelle du cosmos⁸³ ». Si les libertaires

⁸² *Ibid.*, p. 39.

⁸³ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.* p. 192.

conçoivent la nature comme un grand Tout harmonieux, ce n'est pas au même titre que les Anciens ni des écologistes. L'ordre matériel n'y est pas agencé selon une volonté providentielle ou sacralisée dans une fixité absolue. L'étude scientifique du milieu révèle les causalités naturelles et élimine la finalité providentielle. Cela libère les hommes de leur terreur sacrée, émancipant leur capacité d'action de l'attentisme téléologique en vue de co-créeer et de développer un environnement selon leurs besoins :

L'homme, cet 'être raisonnable', qui aime tant à se vanter de son libre arbitre, ne peut néanmoins se rendre indépendant des climats et des conditions physiques de la contrée qu'il habite. Notre liberté dans nos rapports avec la Terre, consiste à en reconnaître les lois pour y conformer notre existence. Quelle que soit la relative facilité d'allure que nous ont conquise notre intelligence et notre volonté propres, nous n'en restons pas moins des produits de la planète attachés à sa surface comme d'imperceptibles animalcules, nous sommes emportés dans tous ses mouvements et nous dépendons de toutes ses lois... Après avoir été longtemps pour le globe de simples produits à peine conscients, nous devenons des agents de plus en plus actifs dans son histoire⁸⁴.

La vision holistique s'inscrit dans un processus de prise de conscience indissociable d'une attention et du soin portés envers soi-même, envers les autres et envers la nature, qui représentent une sorte de synthèse de soi et de l'altérité. Cette pensée est empreinte d'un héritage romantique issu de l'intelligentsia allemande du XVIII^{ème} mais elle est aussi profondément ancrée dans la naissance de l'écologie et de la science géographique comme branches à part entière ; hormis le fait que le lyrisme esthétique n'est pas au service de l'exaltation du moi confronté à une nature extérieure et au mutisme cruel, porteur d'un certain nihilisme. Au contraire, l'harmonie holistique de Reclus révèle le lien secret qui unit profondément la Terre à l'humanité. Tout atteinte néfaste à l'environnement est un regrès pour l'humanité parce qu'elle est le fruit de cette nature. Etant interreliées, « la terre est le corps de l'humanité, [...] et l'homme à son tour, est l'âme de la terre⁸⁵ ».

Élisée reste conscient de l'injuste et de l'inégal développement des sociétés, et sait que « c'est à côté de la plus grande splendeur qu'il faut chercher l'abjection la plus

⁸⁴ É. RECLUS, *La terre, op. cit.*, p. 622.

⁸⁵É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos société modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.* p. 34.

infime⁸⁶ ». Il faut toujours voir la misère là où le plus grand bonheur réside. Chaque dynamique de progrès s'accompagne d'une dynamique de régrès. En ce sens, la révolution ne peut advenir d'elle-même, dans l'attente passive des avènements de la nécessité historique comme le prétend le marxisme. Elle émerge de la volonté de l'individu de choisir le développement du progrès plutôt que la voix du régrès, rendue effective et actualisée dans ses liens avec une communauté et un milieu. Élisée Reclus reprend en ce sens la distinction entre barbare et civilisé. Le terme « barbare » désigne étymologiquement l'étranger qui ne parle pas la langue du pays, le plus souvent utilisé pour déshumaniser l'autre, lui enlever toute reconnaissance et l'exclure de l'échange social ; quant au « civilisé », ce dernier se réfère à l'habitant d'une ville policée et à l'homme animé d'un sentiment de vivre ensemble. Reclus renverse ces qualifications ; est « barbare » celui qui reste « campé comme un voyageur de passage⁸⁷ », pille la nature et l'exploite sans considération de respect ou d'attachement intime au milieu dans lequel il se développe. Il en distingue l'homme civilisé comme celui qui comprend « que son intérêt propre se confond avec l'intérêt de tous et celui de la nature-elle-même⁸⁸ ». En ce sens, son action ne s'impose pas *sur* la nature mais *fait avec*⁸⁹ la nature, l'améliore, l'embellit, la cultive, au sens latin du terme qui comprend l'utilité mais aussi le respect. L'homme civilisé est un agriculteur, un industriel et un artiste : « devenu la « conscience » de la terre, l'homme digne de sa mission, assume par cela même une part de responsabilité dans l'harmonie et la beauté de la nature environnante⁹⁰ ». En alignant la nature libre et le sentiment intime de ceux qui l'habitent sur le même plan d'harmonie, Élisée Reclus prône un amour désintéressé et une approche esthétique de l'environnement qui portent en leur sein une espérance sociale. Cet esthétisme de l'environnement est une éthique sociale qui rejoint la théorie anarchiste, comme il le souligne dans *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?* :

La question de savoir ce qui dans l'œuvre de l'homme sert à embellir ou bien contribue à dégrader la nature extérieure peut sembler futile à des esprits soi-disant positifs : elle n'en a pas moins une importance de premier ordre. Les développements de l'humanité se lient de la manière la plus intime avec la nature

⁸⁶ *Ibid.*, p. 64.

⁸⁷ *Ibid.*, p. 38.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 34.

⁸⁹ Nous soulignons.

⁹⁰ É. RECLUS, *Élisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.*, p. 35.

*environnante. [...] Une harmonie secrète s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit*⁹¹.

La cause principale de la disparition des civilisations est leur barbarisme. Reclus prône une vision organiciste de la nature : la santé des uns dépend de celle des autres. L'être humain ne peut s'émanciper complètement de son ancrage matériel, et il subit une « douce influence du milieu » qui s'ancre dans l'émancipation physique mais aussi psychique, intellectuelle, créative, sociale et politique. L'exploitation brutale des États-nations sur les ressources naturelles enlaidit et appauvrit les sols jusqu'à en faire disparaître la vie. Meurtris et dénaturés, le déséquilibre irrémédiable causé dans les écosystèmes les rend hostiles à toute vie humaine. N'étant plus nourris par elle, les peuples alimentent une haine profonde et se laissent abrutir par le despotisme vainqueur des prêtres, des rois et autres prophètes de malheur. En cela, il est possible d'y relier la théorie sociale de Murray Bookchin, qui affirme que de nos jours, le milieu des sociétés humaines est un « environnement synthétique », qui ne peut persister aveuglément dans le temps qu'à travers l'apport de rééquilibres artificiels pour tenter de réduire les déséquilibres instaurés par la société capitaliste. « L'homme malade » du XXI^{ème} siècle n'est plus utilisé pour légitimer la domination de l'Europe sur l'empire Ottoman, mais celle du système capitaliste sur la nature. Et là encore il est question d'une nature totale, comprenant aussi bien le non-humain que l'humain. Les déséquilibres de l'humain sur la nature sont issus de déséquilibres plus fondamentaux dans sa relation au monde et aux autres et les structures de la société. Reclus n'hésitera pas à affirmer que « l'air des cités est chargé de principe de mort⁹² » qui entraîne une déchéance personnelle dont l'héritage sera fatal pour sa postérité. La sentence est telle que « sans de continuelles immigrations de provinciaux et d'étrangers qui marchent gaiement à la mort, les capitales ne pourraient recruter leur énorme population⁹³ ». Les déséquilibres provoqués dans le monde naturel résultent de ceux provoqués dans la société, en ce que « l'obligation faite à l'humain de dominer la nature découle directement de la domination de l'humain sur l'humain⁹⁴ » analyse Bookchin. Concevoir la nature comme une quantité de ressources inertes permet

⁹¹ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, op. cit. p. 8-9.

⁹²É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault*, op. cit., p. 63.

⁹³ *Id.*

⁹⁴ M. BOOKCHIN, *Post-Scarcity Anarchism*, Wildwood House, Londres, 1974, p. 62-69.

de s'illusionner sur la nécessité du besoin d'abondance, de production et de consommation, de renouvellement et de gaspillage sur lequel repose le système capitaliste perpétuant la création infinie et l'accumulation de valeur. Elle participe à l'aveuglement d'un système de société, désormais mondialisé, sur la vitalité d'une planète qui subit l'accroissement infini de production de déchets dans un processus de destruction continu. Mais en la considérant comme « un tissu vivant et complexe », à l'image de l'holisme organiciste reclusien, il est impossible de persister selon de telles valeurs culturelles et sociales. La pensée de Reclus apporte une clairvoyance sur la réalité moderne du problème environnemental et trouve un écho dans la pensée actuelle de Bookchin. Dans la lignée de son précurseur, ce dernier prône la libre association pour repenser la diversité portée par la « conception holistique sur l'humanité-en-la-nature⁹⁵ » :

S'il importe que la société anarchiste soit décentralisée, ce n'est pas seulement pour établir durablement des rapports harmonieux entre l'humain et la nature, mais aussi pour fournir une nouvelle dimension à l'harmonie entre les humains [...].

La relation traditionnelle qui oppose « le sujet » à « l'objet » se transformera dans son essence ; « l'extérieur », le « différent », « l'autre » seront perçus comme les parties d'un tout qui est d'autant plus riche qu'il est complexe. Ce sens nouveau de l'unité exprimera une harmonie d'intérêts entre les individus et entre la société et la nature⁹⁶.

Joël Cornuault relève l'usage d'un champ lexical organique dans les écrits de Reclus : « mouvement », « dynamique », « reflux », « artère », « oxygène », « poumon ». Autant de termes qui participent à la métaphore filée de la « terre-mère » et du « corps-monde ». Sa géographie sociale livre un plaidoyer en faveur de la fusion entre l'homme et la nature, et un équilibre entre la ville et la campagne pour que le fruit intellectuel rejoigne les fruits de la terre et ainsi concilier une éthique du progrès. La nature comprise dans son mouvement ne s'ancre pas dans un conservatisme politique mais dans la conservation de l'équilibre dynamique de la nature *en-train-de-se-faire*, vivante et toujours en mouvement. L'imagerie organiciste recoupe l'idéal d'esthétisme qui puise son inspiration d'un certain bio-régionalisme :

⁹⁵ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 39.

⁹⁶ M. BOOKCHIN, *Post-Scarcity Anarchism, op. cit.*, p. 80-82.

*Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort*⁹⁷.

La géographie anarchiste fait le lien entre la complexité et la beauté de l'environnement, se répercutant sur la santé humaine et la vitalité psychique, la créativité et l'intelligence. L'émancipation de l'individu s'ancre dans la conscience de la pleine responsabilité de ses actes. Le sentiment de responsabilité de soi et des autres commande une certaine éthique s'accordant aux lois de la nature et au sentiment esthétique qui émergent du lien d'harmonie entre tout le vivant. Ainsi, son œuvre nous livre des bijoux de sensibilités littéraires lorsqu'il étudie avec amour les détails d'un flocon de neige et la joie qui lui vient de contempler activement et de comprendre le processus de formation de « la ramification des fleurs de glaces sur les vitres⁹⁸ ». Mais loin d'être un poète mélancolique, les descriptions d'Élisée Reclus sont le fruit d'un homme de science toujours engagé dans le monde qui a contribué au progrès de la géographie et de la justice sociale. S'étonnant de l'absence de descriptions de phénomènes phosphorescents des méduses dans les études des Anciens, il comprend que la phosphorescence s'est accrue du fait de la disparition des grands cétacés et l'accumulation de micro-organismes. Mais l'admiration de cette « splendeur des mers » n'a d'égale que la condamnation des désastres de la surpêche. L'homme se bat à résorber des déséquilibres qu'il a lui-même provoqués. Mais une fois encore, l'optimisme de la volonté vient résorber l'abîme du pessimisme vainqueur : la volonté de l'homme est supérieure à tout déterminisme biophysique ou socio-historique et il ne tient qu'à l'individu de s'associer à d'autres pour agir directement sur le développement du progrès plutôt que persister dans la peur, le dogmatisme, l'attentisme et laisser le regrès prospérer. La nature selon les anarchistes géographes est un équilibre d'ordre et de désordre qui ne possède pas d'agencement hiérarchique ou d'organisation prédéterminée selon un sens téléologique ou historique ; mais il se constitue et se maintient dans une dynamique continue d'élan de vie. Cette ontologie holistique et dynamique permet d'éviter les extrêmes que constituent les conceptions spatiales fondées sur le chaos absolu ou l'ordre providentiel du nihilisme et

⁹⁷ É. RECLUS, « Du Sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *La Revue des deux mondes*, n° 63, 15 mai 1886.

⁹⁸ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos société modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.*, p. 55.

du conservatisme, toutes deux *anhistoriques* et *atemporelles* qui légitiment des organisations socio-politiques hiérarchisées et gouvernées par quelques souverains. La géographie est l'étude dynamique du milieu qui procède d'une dialectique entre nature et culture englobée dans un Tout dynamique. Son horizon social permet de réinsérer l'histoire dans la géographie et la géographie dans l'histoire afin de défaire les idéologies sur lesquelles se sont construites l'écologisme et le capitalisme. Ces derniers reposent sur une vision sacrée de la sanctuarisation ou du droit de l'exploitation de la nature comme un « donné » ou un « objet » extérieur à l'homme.

1.3. De la mésologie, mais de quelle nature parlons-nous ?

Le processus émancipateur de l'humanité découle de la théorie évolutionniste et de la science positiviste. En questionnant les métaphysiques des fictions politiques et des systèmes religieux, elle porte en elle une part d'anarchisme qui permet le dépassement de l'obscurantisme religieux et du dogmatisme idéologique de l'État. L'étude de l'humain et de son histoire se confond dans l'étude du milieu dont émane l'individu, de même que la géographie est toujours une géographie sociale puisqu'elle s'affaire à analyser les fondements de son organisation. La science d'Élisée Reclus, de Pierre Kropotkine et des géographes anarchistes ne saurait se distinguer d'un projet politico-social qui place la volonté et la raison individuelle au centre de la question sociale. Ainsi l'étude de la nature est aussi celle de l'homme, de « *l'humanité-en-la-nature*⁹⁹ ». Élisée Reclus reprend le néologisme « mésologie »¹⁰⁰ créé par Auguste Comte vers 1850 et conceptualisé par son disciple, le scientifique et socialiste Louis-Adolphe Bertillon en 1865, pour définir cette « sciences des milieux ».

Le concept de « milieu » puise ses racines dans deux branches sémantiques dont l'usage physique côtoie l'usage philosophique. La philosophie grecque le démocratise à travers une morale éthique qui prône la sagesse du « juste milieu ». La notion prend un

⁹⁹ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 39.

¹⁰⁰ Sur le concept de « mésologie », Cf. P. COUTEAU, *III. Esquisse d'une généalogie de la mésologie*, s. l., Hermann, 2018 ; P. PELLETIER, « Élisée Reclus et la Mésologie », *Lyon Université*, Colloque Retour des territoires, renouveau de la mésologie, Università di Corsica, Corte, 26 mars 2015 ; P. PELLETIER, *Noir & vert, op. cit.*, se référer au chapitre « Nature et entraide ».

sens plus moderne avec l'émergence des sciences positivistes vers la fin du XVIII^{ème} siècle. Porté par des physiciens comme Newton et Diderot et le courant de la Naturphilosophie en Allemagne, le terme « Umwelt » connaît un grand succès lorsqu'il passe aux mains des biologistes Berthelot, Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, Henri-Marie Ducrotay de Blainville, Spencer, Haeckel, Darwin, etc. Il y désigne une « ambiance » qui environne l'individu, recoupant l'environnement naturel, mais aussi culturel, sociologique, politique, familial. C'est cependant Auguste Comte qui généralisera le terme de mésologie dans les années 1850 et approfondira l'idée selon laquelle la « vie exige sans cesse une certaine harmonie, à la fois active et passive, entre un organisme quelconque et un milieu convenable » dans son *Système de politique positive* (1851-1852)¹⁰¹. Tout système organique nécessite un échange entre les organes et leur environnement, ce qui implique d'être toujours considéré et étudié comme un élément appartenant au- et consubstantiel du- milieu auquel il appartient. Lorsqu'Élisée Reclus s'empare à son tour du terme, il a lu toute la bibliographie fleurissante sur l'interface société-nature qui se développe à la suite des découvertes de Charles Darwin et sa théorie de l'évolution de *L'Origine des espèces*. Parmi elles, l'écologie de Ernst Haeckel fondée en 1866, nourrie davantage par le social-darwinisme, se consacre à l'étude de *l'espace habité* : « l'oïkos ». Haeckel favorise le terme « *Umgebende Aussenwelt* » se référant à « l'environnement » comme un donné objectif, plutôt que celui de « *Umwelt* » signifiant « milieu ambiant ». L'écologie, selon cet auteur, se conçoit comme une économie physique et repose sur la théorie de la lutte pour l'existence et la survie des plus adaptés dans l'évolution génétique des espèces. La nature est essentiellement conçue comme une donnée biologique extérieure qui détermine le phénotype, soumis à son environnement et suivant les grandes lois mathématiques de l'hérédité. A l'opposé de cette nature purement objective, l'écologie moderne fait passer « la Nature » d'objet à sujet et devient ainsi un sujet de droit absolu, *Gaïa*, comme un grand tout organisé et personnifié. Mais ni absolument sujet, ni absolument objet, le concept de nature chez les anarchistes géographes esquivent la tentation d'une Altérité unique et absolue à la figure de Maître divin ou souverain. Elle cherche à procéder selon une conception de la nature issue d'un juste milieu, renouant la physique avec le sens plus philosophique et éthique du terme. Ceci nous invite à penser *avec* et non pas *contre* ou *à côté* de la nature, plaidant pour une

¹⁰¹ A. COMTE, *Système de politique positive*, Paris, 1851, vol. I, p. p. 640.

harmonie secrète et intime entre l'individu humain, les sociétés et la nature. La mésologie s'emploie donc à étudier « les conditions du milieu et les influences réciproques que chacun des deux termes [le corps vivant et le milieu] exercent l'un sur l'autre¹⁰² » dans un mouvement horizontal, sans présupposer de hiérarchie préalable. Cette étude nécessite une analyse interdisciplinaire mêlant sciences physiques, sociologie, biologie et sciences politiques qui recourent la question sociale et recouvrent la combinaison dynamique de l'homme et de la nature. Ces deux termes ne peuvent être des concepts purs qui s'opposent exclusivement comme le théorise l'écologisme (haeckelien ou moderne). La théorie anarchiste reprend ainsi à son compte la distinction nature-culture.

Dès ses premiers écrits, Elisée Reclus fait référence au concept de « milieu », notamment dans *L'Homme et la Terre* en 1905 dans lequel il fait explicitement référence à la mésologie lorsqu'il affirme qu'il s'agit d'étudier « chaque période de la vie des peuples correspond[ant] au changement des milieux¹⁰³ ». Mais de quelle nature parlons-nous ? Les anarchistes s'y réfèrent dans le sens large de « cosmos » regroupant « la somme de toutes les choses réellement existantes¹⁰⁴ », comme en témoigne l'holisme reclusien. « Mais cette première définition ne donnerait qu'une idée complètement morte de cette Nature, qui se présente à nous au contraire comme tout mouvement et toute vie¹⁰⁵ » précise Bakounine. Leur vision se développe autour d'une dialectique entre plusieurs états naturels, entre le milieu statique et le milieu dynamique :

Une distinction bien nette à marquer entre les faits de la nature, que l'on ne saurait éviter, et ceux qui appartiennent à un monde artificiel, que l'on peut fuir ou complètement ignorer. Le sol, le climat, le genre de travail et de nourriture, les relations de sang et l'alliance, le mode de groupement, voilà des faits primordiaux ayant leur part d'influence dans l'histoire de chaque homme, aussi bien que chaque animal ; tandis que le salaire, le patronat, le commerce, la division introduite par l'État sont des faits secondaire¹⁰⁶.

Cette distinction quasi stoïcienne des phénomènes de la vie sur Terre permet d'identifier une nature qui dépend de la volonté humaine et une nature qui n'en dépend

¹⁰² L.A. BERTILLON, « Revue de biologie », *Presse scientifique des deux mondes*, revue universelle du mouvement des sciences pures et appliquée, n° 1, 1860, p. 120.

¹⁰³ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, épigraphe de « Milieux telluriques ».

¹⁰⁴ BAKOUNINE, in P. PELLETIER, *Noir & vert*, *op. cit.*, p. 83.

¹⁰⁵ *Id.*

¹⁰⁶ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, p. 41-42.

pas – dont, au contraire, dépendent la volonté et la nature humaine. Dans le chapitre I intitulé « Milieux telluriques » de *l'Homme et la Terre*, Élisée Reclus décrit premièrement un « milieu primitif » comme le milieu statique, premier, géologique dont les forces et les spécificités préexistent et sont indépendantes de l'humanité. Le qualificatif « tellurique » issu des sciences physiques souligne la corrélation complexe et la grande dépendance de l'homme à cette nature externe esquisant un « milieu-espace » aux forces premières purement géologiques. Cette nature impose et détermine le type d'activités nécessaires à la survie des espèces qui s'y développent par le biais d'une technique spécifique. La technique issue de cette nécessité agit en retour sur la nature première et transforme ce milieu statique en milieu dynamique qui permet l'émancipation des individus eu égard à la nécessité matérielle. Ainsi, de la première nature, émerge le « milieu social humain » qui se développe selon une double « seconde nature ». La deuxième nature définie comme le milieu statique désigne les conditions naturelles de la vie et constitue l'ancrage immédiat dans la nature qui, même modifiée quelque peu par la culture humaine, reste empreinte d'une certaine détermination naturelle. A cela, Élisée Reclus ajoute une troisième nature qu'il appelle le « milieu dynamique ». Cette « sphère artificielle d'existence » est soumise à la volonté humaine et elle est le propre de la contingence humaine¹⁰⁷. Les convictions anarchistes d'Élisée Reclus puisent leurs racines dans les profondeurs de la science historique et naturelle. L'histoire humaine est le produit des causes des forces de la Terre, dont la nécessité a imposé certains types de développements économiques, sociaux, politiques et culturels qui en retour ont influencé le milieu dynamique, décrivant le rapport de l'homme à son milieu. Conformément à une certaine pensée « holistique », un phénomène terrestre ne peut être compris que s'il est analysé à travers la somme des développements historiques et naturels desquels il émerge. Tout phénomène n'existe et n'est compris que *dans-son-rapport-à* ; il est donc plus juste de parler de nature comme '*l'ensemble des existants*' plutôt que '*l'ensemble des étants*'¹⁰⁸, conférant un mouvement et une dynamique de relation aux phénomènes.

¹⁰⁷ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, chapitre III « La dialectique Nature- Culture ».

¹⁰⁸ Nous soulignons.

La nature des anarchistes n'est ni dualiste ni moniste¹⁰⁹. Puisque la conscience intervient, la *nature-en-soi*¹¹⁰ n'est rien de plus qu'une construction rationnelle qui permet d'extérioriser une partie de cet environnement pour permettre la subjectivisation et l'émancipation de l'individu. « La nature prenant conscience d'elle-même » est mue par l'esprit et l'action, « c'est un processus, une évolution¹¹¹ », en témoigne le participe présent « prenant ». Philippe Pelletier en conclut que ce n'est déjà plus la nature mais l'humanité à laquelle fait référence Élisée Reclus dans cette célèbre phrase ; c'est en quelque sorte une « sur-nature ». Loin de l'étude des déterminismes biophysiques du milieu, la mésologie s'emploie à étudier les transformations successives des peuples dans leur « rapport entre le milieu et l'aptitude de ses habitants à fournir volontairement la part de coopération et de solidarité imposée à chacun par la nature¹¹² ». L'émancipation individuelle et collective passe par l'étude du milieu ambiant qui permet à l'homme de comprendre cette nature extérieure, ni bonne, ni mauvaise. Le rôle de la science est donc primordial dans le fondement de la théorie anarchiste, car il donne accès à l'autonomie et à l'émancipation de l'individu, et par corrélation, à celle du collectif. En rationalisant cette « nature » par l'étude située de l'homme, la mésologie est une branche de la géographie sociale qui relativise la place de l'homme dans le monde, comme partie intégrante du milieu. Elle permet d'éloigner les idéologies dogmatiques qui fondent des fictions politiques ou religieuses, en tous les cas autoritaires, reposant sur des interprétations impartiales de la nature et sur une hiérarchie essentialiste. « La critique anarchiste de l'optimiste rousseauiste rejoint celle du pessimisme hobbesien¹¹³ », et défait

¹⁰⁹ En récusant l'opposition binaire entre nature et culture, la pensée holistique de Reclus ne tombe pas non plus dans une métaphysique moniste, prônant une substance unique et indivisible de l'univers. Ni uniquement spirituelle, ni totalement matérielle, « l'harmonie secrète qui s'établit entre la terre et les peuples qu'elle nourrit » à laquelle Élisée fait fréquemment référence, n'est pas le substitut conceptuel d'une unité ontologique. La théorie anarchiste ne cesse de restituer et de prendre en considération la pluralité et la diversité du vivant et des points de vue. L'adage qui définit l'homme comme « la nature prenant conscience d'elle-même » ne plaide pas pour l'unicité de l'esprit et de la matière, comme le fait le panthéisme quasi-religieux de l'écologie d'Haeckel ou de Spencer. Loin d'établir un ordre ou un tout organisé selon une même substance, la nature pour les anarchistes est un processus en mouvement qui se développe le long d'une dialectique articulant l'homme et la nature dans un dépassement continu. Si l'homme est partie prenante de la nature, il n'est pas que nature. Le processus d'émancipation décrit par « l'unité-en-la-diversité » s'effectue à travers la prise de conscience par l'esprit et par l'action vers toujours plus de liberté et de volonté.

¹¹⁰ Nous soulignons.

¹¹¹ P. PELLETIER, « Élisée Reclus : Théorie géographique et théorie anarchiste », *Terra Brasilis*, n° 7, 9 décembre 2016.

¹¹² L. METCHNIKOFF, *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, Hachette, Paris, 1889, p.41.

¹¹³ P. PELLETIER, *Noir & vert, op. cit.*, p. 86.

la théorie qui prône la nécessité d'un contrat social sous couvert d'une nature bonne ou mauvaise de l'individu qui oblige l'abandon de sa propre gouvernance à un appareil d'État.

L'interaction mutuelle entre l'homme, faisant partie intégrante du milieu, et la nature dans ses composées dynamiques et statiques, procède selon une dialectique entre un « milieu-espace » et un « milieu-temps ». Cette vision selon laquelle « la terre s'exprime dans l'humanité, et l'humanité agissant sur la terre¹¹⁴ », fait émerger une ontologie de la *nature-en-mouvement*. L'espace est pensé non pas comme une étendue homogène, infinie, mathématisable et inerte, non pas comme un plan orthogonal, mais comme un espace vécu, c'est-à-dire un espace qui accueille la vie, le mouvement, une ambiance. En insérant le temps dans l'espace, les géographes anarchistes font de l'espace un « milieu ambiant », dont l'équilibre procède d'un « processus de détermination mutuelle dynamique¹¹⁵ ». « L'harmonie », « l'équilibre », « l'unité » sont autant de termes qu'utilise Reclus pour exprimer la beauté qu'il ressent dans la contemplation de ses études. Mais ils ne doivent pas tromper sur l'essence sémantique qu'il en donne. Reclus, tout comme Proudhon ou Kropotkine, ne présuppose pas d'ordre préexistant. Au contraire, l'ordre « opère par le conflit autant que par l'entente¹¹⁶ ». L'organisation de la vie sur Terre provient du mouvement, de la plasticité, du déséquilibre. Philippe Pelletier conclut en usant des termes reclusiens que « les 'dynamiques' croisées du 'milieu-espace' et du 'milieu-temps' constituent 'la civilisation'. L'ensemble des 'nécessités de l'existence' agit et réagit 'sur le mode de penser et de sentir', 'créant ainsi, pour une grande part, ce qu'on appelle civilisation'¹¹⁷ ». Tout comme les transformations géologiques d'une montagne en un col ou la transformation artificielle d'une rivière sauvage en fleuve commercial entre voisins, l'humain fait toujours partie de ces transformations incessantes qui suivent « l'action successive des ambiances¹¹⁸ ». S'il y a une harmonie dans la nature, elle opère selon « un équilibre d'ordre et de désordre¹¹⁹ ».

¹¹⁴ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 34.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 36.

¹¹⁶ *Id.*

¹¹⁷ PELLETIER PHILIPPE, « Géographie, géographie politique et fondements théoriques de l'anarchisme », in F. ARGOUNES, *Géographies du politique*, Neuilly, Atlande, 2022, p. 63.

¹¹⁸ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 110.

¹¹⁹ *Id.*

Toute introduction d'une espèce dans un nouveau milieu mènera à une multitude d'adaptation de l'espèce et du milieu. Le changement est premier.

L'influence de l'évolutionnisme darwinien et du transformisme lamarckien oriente également la pensée de Pierre Kropotkine sur la théorie de l'entraide¹²⁰. En reprenant à son compte la théorie de darwinisme social, Kropotkine approfondit la lecture de *L'Origine des espèces* par le second ouvrage de Darwin, *La filiation de l'Homme*, qui expose l'importance de la sympathie mutuelle et de l'affection filiale dans le développement et la survie des espèces. Les transformations réciproques de l'individu et de leur milieu sont telles que la sélection naturelle ne peut s'effectuer au seul niveau individuel comme le pense Huxley et les néomalthusiens. Leur opinion se fonde sur une lecture hobbesienne de l'évolution qui repose sur la lutte de tous contre tous et la survie des plus forts. L'individu étant toujours situé et dans une relation d'interdépendance avec son milieu, la sélection naturelle est avant tout une adaptation contextuelle : c'est l'ensemble des aptitudes développées par la coopération avec un milieu associé qui influe sur l'évolution et la survie d'une espèce. Cette approche insiste sur la totalité que forme le vivant avec le milieu. Tout comme l'holisme reclusien, Kropotkine appuie sa théorie de l'entraide et de justice sociale sur une étude scientifique du milieu et de la nature comme un système unifié dont l'homme fait partie. La biologie permet de défaire l'idéologie des « vulgarisateurs des théories de Darwin, [...] parvenus à persuader les hommes que le dernier mot de la science est une lutte sans merci pour l'existence¹²¹ ». Protégeant un ordre social conservateur à l'ombre d'un pouvoir d'État centralisé et souverain sur des individus, cette idéologie scientifique participe à les essentialiser sous le joug de leur hétéronomie et de leur état de nature : violent et destructeur. L'étude du milieu, ou mésologie conduit à l'opposé de l'atomisation néolibérale des individus *hors-sols* en lutte contre tout ce qui leur est extérieur, entrant dans un rapport de compétition et de survie contre les autres hommes mais aussi contre la nature.

En éliminant l'idée malthusienne de la nécessité d'une compétition au couteau entre tous les individus d'une espèce donnée afin qu'une nouvelle espèce évolue, [l'étude de l'action directe sur le milieu] ouvre la voie à une compréhension

¹²⁰ R. GARCIA-BARDIDIA, *Pierre Kropotkine & l'économie par l'entraide*, [2e édition], Paris, le Passager clandestin, 2019

¹²¹ P. KROPOTKINE, *De Darwin à Lamarck: Kropotkine biologiste (1910-1919)*, R. Garcia (éd.), s. l., ENS Éditions, 2015, p. 70-78.

*totale­ment diffé­rente de la lutte pour l'exis­tence, et de la nature dans son ensem­ble*¹²².

La mésologie développe une approche synthétique du vivant en son milieu, qui prône la coopération et l'évolution coopérative du vivant.

« L'humanité-en-la-nature¹²³ » développe un processus libérateur de réalisation de soi au sein d'une société et d'un milieu ambiant. La science du milieu permet d'étudier la dialectique inhérente à la nature et aux phénomènes de la vie sur Terre. Elle permet en ce sens de prendre conscience d'être un acteur dans le monde, en relation avec le monde comme étant « la nature prenant conscience d'elle-même ». « La science à laquelle [nous convie Élisée Reclus] est tout autre¹²⁴ », elle permet de se connaître soi-même comme « choc impulsif du milieu », duquel émerge la volonté créatrice de connaître autrui menant à l'amour et à la solidarité. La mésologie reterritorialise l'humain dans un milieu qui fait partie de lui-même et « *re-sol-idarise* » les individus entre eux par l'insertion de la relation et de la coopération amicale. Elle développe une conscience planétaire à travers le processus historique de la dialectique de la diversité. Il n'y a pas d'ordre hiérarchique préétabli, mais l'ordre est ce qui advient horizontalement dans un équilibre de progrès et de régress : dans l'adaptation des milieux au mouvement. L'autonomie ne peut émerger que par la connaissance empirique de l'adaptation au milieu. Si le concept de nature des anarchistes du XIX^{ème} siècle reste empreint d'un certain anthropocentrisme, vecteur de l'entrain et de l'optimisme du mythe du progrès, il reste très nuancé. Reclus situe toujours l'individu et les sociétés dans une théorie de l'émergence, soulignant que tout phénomène émerge au sein de la nature et n'apparaît jamais *ex-nihilo*. Il dénie toute explication téléologique ou théologique du vivant, faisant de l'homme, le fils de Dieu, extérieur, maître et possesseur de la nature par droit divin. Il rejette la fiction de l'homme souverain d'un monde créé pour la satisfaction de ses besoins et de ses désirs. Le progrès n'est pas lié à la domination de la nature mais au contraire, « c'est la réalisation de son être au sein et en relation avec elle qui mène à l'émergence de l'humanité¹²⁵ » selon John P. Clark.

¹²² *Id.*

¹²³ Formule de John P. Clark in J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*

¹²⁴ E. RECLUS, « Leçon d'ouverture du cours de géographie comparée dans l'espace et dans le temps », *La Revue de l'université, Bruxelles*, 1894.

¹²⁵ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.* p. 34.

Au-delà d'une jouissance esthétique issue de la contemplation passive de la nature extérieure, la géographie sociale qui découle de la mésologie, amène l'individu à trouver la beauté dans l'action directe liée aux forces de la nature, et dans l'engagement actif à la défendre. La géographie concrète développe une praxis qui transforme le sujet dans son milieu en invitant à agir de concert en vue de « trouver l'harmonie intime et profondément intégrée de son travail avec celle de la nature¹²⁶ ».

1.4. La géographie comme fondement de l'anarchisme.

Le milieu n'étant pas statique, puisque modifié incessamment par les interactions entre l'homme, le sol, le climat, la végétation et les vivants, seule une connaissance rationnelle et synthétique des dynamiques de la nature permet d'établir un usage adéquat des ensembles naturels aux besoins des peuples et conforter leur émancipation. La mésologie fonctionne en quelque sorte selon le paradoxe d'Heisenberg, le fait même de se pencher sur l'étude du milieu engendre mille variations : dès que l'homme intervient, il déclenche un nouvel équilibre ou déséquilibre dans les interactions organiques. Ainsi pour ne pas causer de *déséquilibre irréversible*¹²⁷, il faut aménager le milieu, le travailler, le cultiver et l'habiter dans le respect des limites imposées par la nature aux actions humaines. « L'homme peut trouver la beauté dans l'harmonie intime et profondément intégrée de son travail avec celle de la nature¹²⁸ » selon Elisée Reclus qui insiste sur le sentiment esthétique qui émerge de cet impératif éthique. La beauté naturelle se reflète dans « le juste milieu » du rapport de l'homme à son environnement. Il s'agit d'agir en

¹²⁶ É. RECLUS, *L'Océan : étude de physique maritime.*, s. l., 1867, p. 963-993.

¹²⁷ Nous soulignons, parce qu'une lecture rapide peut porter préjudice à la pensée des théoriciens anarchistes que sont ces géographes de renom. Reclus, Kropotkine, Bakounine, Bookchin, Metchnikoff et d'autres, ne pensent jamais la nature et la vie comme des données fixes dans lesquels toutes modifications aboutiraient à un désastre et une catastrophe. Au contraire, leur vision s'élève contre tout dogmatisme, et aujourd'hui, il s'élèverait encore contre l'écologisme contemporain qui prône une vision sacralisée de la « Nature Vierge » comme bonne par nature, et sur laquelle il ne faudrait jamais intervenir sous peine de la pervertir. Cette idéologie repose sur une interprétation de la métaphysique chrétienne, ou du moins monothéiste et occidentale, de la culpabilité originelle et de la nature mauvaise de l'homme. Par « déséquilibre irréversible », nous entendons désigner « les points de bascule » (quand bien même ce concept moderne ne fait pas l'unanimité dans les sciences climatiques et qu'il s'agit de toujours avoir un point de vue critique sur ce dernier) et sont compris ici en tant qu'évènements qui modifient tellement l'équilibre d'un milieu que ce dernier s'en retrouve complètement modifié et devient tout autre.

¹²⁸ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 39.

accord avec les lois nécessaires de la nature, de les connaître et de les étudier pour éviter les idéologies et les fictions politiques. L'aménagement du territoire et l'organisation spatiale des sociétés reposent donc sur la volonté des individus à coopérer selon leurs besoins respectifs imposés par la nature. Ainsi, Léon Metchnikoff souligne que « la raison d'être des institutions primordiales du peuple et leur transformations successives¹²⁹ » n'émerge pas du milieu, mais de la relation entre le milieu et la libre association des individus. Ce rapport évolue dans le temps, suivant la valeur historique que lui donnent ses occupants. Le milieu possède une influence doublement relative puisqu'il est par essence en évolution constante et qu'il revêt un intérêt politique variable au fil du temps, ce qui déterminera le choix d'une société d'agir ou non sur ce milieu. Le milieu est infiniment complexe, et Reclus remarque que :

C'est en vain que des géographes ont essayé de classer dans un ordre définitif, la série des éléments du milieu qui influent sur le développement d'un peuple ; les phénomènes multiples, entrecroisés de la vie ne se laissent pas numéroter dans un ordre méthodique¹³⁰.

Toute tentative de hiérarchie ethnique ou essentialiste associée à une quelconque supériorité vertueuse par nature des peuples et des civilisations est une entreprise vaine, qui cache des logiques de pouvoir et de domination. Au contraire la géographie apporte les outils scientifiques nécessaires pour les démasquer et souligner la responsabilité de l'homme sur Terre. Cette responsabilité n'est pas d'ordre divin et absolue mais elle est celle de tout individu historiquement et spatialement situé dans une société en relation avec un milieu. Toute action doit être orientée par le principe idéal supérieur de l'aménagement esthétique et par un principe éthique, intrinsèque à la pensée anarchiste. Pour illustrer ce propos, Reclus souligne que l'agriculture ne doit pas être un processus d'exploitation de la terre mais toujours une compréhension de celle-ci et de ces fonctionnements pour ménager le sol et l'aménager avec amour. Le systémisme des anarchistes permet de porter un regard critique et politique sur la destruction de la nature par l'homme. Le problème est non seulement écologique mais aussi et surtout institutionnel. L'idéologie capitaliste repose sur des valeurs socio-économiques qui prônent un rapport individualiste aux milieux naturels et sociaux. Guidés par des intérêts

¹²⁹ L. METCHNIKOFF, *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, op. cit. p. 41.

¹³⁰ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, op. cit., p. 110.

purement mercantiles, l'appât du gain et des bénéfices, les individus constituent leur capital économique et symbolique dans l'ordre industriel et marchand qui fait valoir la compétition de tous contre tous et penser le monde comme un grand marché stratégique où chacun se doit de tirer son épingle du jeu. L'analyse géographique des anarchistes Reclus et Kropotkine, les conduisent à promouvoir un sentiment de respect et de sensibilité contre les haines nationales et religieuses qui « ne peuvent séparer, puisque l'étude de la nature est notre seule religion et que nous avons le monde pour patrie¹³¹». Ainsi :

L'union plénière de l'homme avec la nature ne peut se faire que par la destruction des frontières entre les castes, aussi bien que par celle des frontières entre les peuples¹³².

L'homme ne peut s'émanciper qu'en devenant « la nature prenant conscience d'elle-même », un processus qui implique la destruction du système de valeur capitaliste duquel dépendent les inégalités sociales, la domination politique par un pouvoir centralisé, les violences sociales et physiques issues d'une hiérarchie naturalisée, permettant, entre autres, la légitimation du patriarcat et du colonialisme. Bookchin rejoint l'analyse de Reclus en affirmant que la domination de l'homme sur la nature découle de la domination de l'homme sur l'homme. À titre d'exemple, Reclus souligne que tant qu'il restera fondé sur les valeurs de la guerre et la promotion des ambitions rivales, l'équilibre politique du continent européen sera nécessairement instable :

L'équilibre vrai s'établira seulement quand tous les peuples du continent pourront décider eux-mêmes de leur destinée, se dégager de tout prétendu droit de conquête et se confédérer librement avec leur voisin par la gérance des intérêts communs¹³³.

Les véritables révolutions sont systémiques, c'est-à-dire qu'elles entraînent un changement économique, social et politique dans la durée. Le révolutionnisme reclusien repose sur l'évolutionnisme dégagé par la mésologie. C'est « la compréhension plus nette

¹³¹ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, op. cit., p. 16.

¹³² É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, op. cit., p. 389.

¹³³ É. RECLUS, *Nouvelle géographie universelle : la Terre et les hommes*, Hachette, Paris, 1876, vol. I « L'Europe Méridionale », p. 30.

des conditions du milieu et l'énergie des initiatives individuelles¹³⁴ » qui travaillent la société de l'intérieur selon un long processus d'éducation qui rend sensible aux liens qui existent entre les hommes, et avec la nature. Cependant, les termes « harmonie », « équilibre » et « unité » ne sous-entendent pas un ordre préexistant puisqu'il s'empresse de nuancer que l'ordre lui-même « opère par le conflit autant que par l'entente¹³⁵ ».

Cette affirmation renoue avec l'axiome primordial de l'anarchisme : le dissensus. L'ordre, ou plutôt l'organisation, qu'elle soit naturelle ou sociale, provient du mouvement, du déséquilibre, de la plasticité :

Quand elle surabonde, la vie devient irrépressible : il en est comme de l'eau courante, que l'on peut endiguer, mais qui doit trouver une issue, soit par-dessus le barrage, en plongeant dans le lit accoutumé, soit, par une dépression latérale, dans une coulée nouvelle. Ainsi s'expliquent les effets imprévus des révolutions et des contre-révolutions violentes¹³⁶.

« La géographie reclusienne du 'milieu-temps' et du 'milieu espace' rappelle combien l'environnement a changé, combine il change et combien il changera¹³⁷ » conclut Philippe Pelletier. La géographie apporte une preuve tangible à la critique anarchiste sur le fixisme et le conservatisme des hiérarchies provenant des idéologies dominantes. La coercition politique provient de la sclérose des imaginaires politiques et de l'organisation spatiale. « Qui dicte l'histoire, la contrôle et la domine politiquement Il tue l'imaginaire politique et social qui pourrait proposer une alternative¹³⁸ » ; une fiction que peut mettre en perspective l'étude de l'altérité spatiale, temporelle et ontologique que permet la géographie sociale. La géographie anarchiste, tout comme la géographie de Reclus, « n'est pas seulement une théorie, elle est une géographie concrète, qui commande une certaine éthique à l'intérieur des actuelles frontières des Etats comme à l'extérieur. C'est une universalité géographiquement vécue¹³⁹ » selon Joël Cornuault. Les analyses géographiques permettent de dénoncer les fictions politiques et les formes spatiales du

¹³⁴ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, Préface du Tome I – Livre Premier « Les Ancêtres », p. 110.

¹³⁵ É. RECLUS, *L'océan*, *op. cit.*.

¹³⁶ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, tome VI, Chapitre VII « L'Etat Moderne ».

¹³⁷ P. PELLETIER, « Élisée Reclus : Théorie géographique et théorie anarchiste », *op. cit.*

¹³⁸ *Id.*

¹³⁹ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault*, *op. cit.*, p. 192.

pouvoir en décrivant la réalité spatiale des exploitations, de dominations, des oppressions et des aliénations socio-économiques¹⁴⁰. Par suite, « une perspective anarchiste de la géographie peut libérer celle-ci de ce carcan verticaliste et lui substituer une lecture horizontale du monde, démontant les systèmes hiérarchiques du pouvoir et valorisant les tentatives horizontales d'émancipation humaine dans l'espace¹⁴¹ ». Et si l'évolution provient toujours de l'initiative individuelle, cette dernière est toujours ancrée dans un milieu social, culturel et environnemental. Toute tentative d'émancipation anarchiste détachée de la société est vouée à l'échec parce qu'une volonté confinée périt par « manque d'adaptation au milieu¹⁴² » précise Reclus. L'étude scientifique permet de démontrer que la politique étatique et les logiques de gouvernement cherchent chimériquement à fixer l'insaisissable dans la nature des hommes que sont la sympathie mutuelle, la bienveillance, l'entraide, la solidarité et la coopération. « En se tenant au développement conscient des lois intérieures de toute notre nature [pour] déchirer toute loi extérieure¹⁴³ », seule l'anarchie fondée sur la diversité, la pluralité et le mouvement de la nature, permet d'accompagner l'évolution d'une émancipation individuelle et collective. Et Reclus de conclure : « L'évolution s'est faite, la révolution ne saurait tarder¹⁴⁴ ».

¹⁴⁰ P. PELLETIER, « Élisée Reclus : Théorie géographique et théorie anarchiste », *op. cit.*

¹⁴¹ *Id.*

¹⁴² É. RECLUS, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, Lux Editeur, Montréal, 1902, p.194.

¹⁴³ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, *op. cit.* p. 14.

¹⁴⁴ É. RECLUS, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, *op. cit.* p. 292.

Chapitre 2. L'espace en mouvement.

C'est ainsi que le mouvement se transforme en chaleur et la chaleur en électricité. Voyant la machine s'arrêter, on se laisse aller facilement à croire que la force elle-même se disperse, mais voici qu'elle éclate soudain, transfigurée. C'est le dieu qui s'évanouit et se retrouve en de continuels avatars. Protée, toujours changeant, a pris la forme d'un être nouveau.

- E. Reclus¹⁴⁵.

La théorie anarchiste est nourrie par la géographie concrète, c'est-à-dire l'étude de l'espace comme condition de la simultanéité des « infinies variétés des milieux¹⁴⁶ ». Le rôle de la science est de faire émerger une conscience planétaire sur l'importance que possède l'espace topographique et social pour la liberté, étant une source non de déterminisme mais d'émancipation ou de régression en fonction de l'organisation sociale choisie par les sociétés. L'ontologie anarchiste repose sur une interprétation de l'espace en mouvement, dynamique et pluriel. Élisée Reclus relie le temps et l'espace pour en spécifier le caractère différencié et changeant, et la géographie est à ses yeux « l'outil qui permet de faire une critique des pratiques de pouvoir qui diffèrent selon les territoires où elles sont appliquées¹⁴⁷ ». Elle permet d'appuyer l'importance du volontarisme dans le développement des sociétés et de dégager ces dernières de toutes hiérarchies prédéfinies par un ordre transcendant et immuable : Dieu ou l'État. Ces logiques de pouvoir cachent toujours la contingence des gouvernements et l'arbitraire de la souveraineté qui défendent les intérêts de la classe dirigeante. Penser l'espace selon une ontologie fixiste, plate et immuable, permet de légitimer et de sacraliser un ordre politique fixe qui assigne des places à chacun et qui érige le point de vue des vainqueurs et des puissants en vérité absolue. Les anarchistes s'attèlent à poser un regard critique sur tout gouvernement pour en décentrer le point de vue et démontrer son impartialité et sa contingence. En ce sens, la géographie est ce qui permet d'ancrer la théorie dans la pratique par l'étude des milieux.

¹⁴⁵ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, chap 7 « L'Etat Moderne ».

¹⁴⁶ Selon les mots de Reclus.

¹⁴⁷ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 74.

L'action directe qui émerge de l'individu, « le choc impulsif du milieu », est spatialement performative. Agir, c'est travailler la Terre, dans l'idée que toute vie est le produit d'un espace et d'une action, et que l'homme provient de la Terre qui d'un point de vue matériel nous donne « la vie, le mouvement, l'être¹⁴⁸ ». Ceci révèle en quoi « l'optimisme, c'est la volonté. Et la volonté, c'est la vie qui coule en soi, comme une rivière irrigue une vallée. L'optimisme de Reclus est noué à la certitude, éprouvée dans son sang, que : 'Le monde se meut et il continuera de se mouvoir !' ¹⁴⁹ » souligne Bégaudeau. L'espace, le milieu, la vie sont un mouvement. L'organisation spatiale est un processus perpétuel qui découle de cet élan vital : les forces du milieu tellurique sublimées dans le volontarisme de l'individu en coopération avec d'autres. La géographie anarchiste révèle « les spatialités kaléidoscopiques qui rendent possibles des liens non hiérarchiques entre des entités autonomes et dans lesquelles des solidarités sont tissées de plein gré en opposition à la violence du souverain¹⁵⁰ » pour le géographe libertaire Simon Springer. Elle permet de défaire les discours de nécessité consolidant un ordre politique hiérarchique. La géographie sociale d'Élisée Reclus devient presque un pléonasma tant elle développe l'ampleur que possède l'espace dans l'évolution et l'émancipation des sociétés. En filant la métaphore organiciste dans la description des flux et des reflux vers les centres urbains en fonction des évolutions sociales toujours historiquement situées dans le temps et l'espace, il affirme que la géographie est toujours l'étude d'un mouvement qui ne court pas le long d'une ligne de fuite ou vers un point final mais qui « peut être comparée au va et vient du sang dans le corps humain¹⁵¹ ». L'espace est la condition de possibilité de la vie et le support de l'élan vital. Tout comme on ne se baigne jamais dans le même fleuve¹⁵², la géographie anarchiste affirme qu'il est illusoire de vouloir fixer les forces naturelles de la vie, à l'œuvre dans l'évolution et les révolutions.

Quand elle surabonde, la vie devient irrépressible : il en est comme de l'eau courante, que l'on peut endiguer, mais qui doit trouver une issue, soit par-dessus le barrage, en plongeant dans le lit accoutumé, soit, par une dépression latérale, dans une coulée nouvelle¹⁵³.

¹⁴⁸ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.*, p. 34.

¹⁴⁹ F. BEGAUDEAU (éd.), « L'Anarchie », *Elisée Reclus, op. cit.*, « préface », p. 12.

¹⁵⁰ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, Québec, Lux Editeur, 2018, p. 9.

¹⁵¹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 220.

¹⁵² HERACLITE, *Fragments, Maxime*, 12, s. l., s. d.

¹⁵³ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, p. 188.

La fixité des États et des logiques spatiales et hiérarchiques des gouvernements sont causes de la violence des révolutions et des contre-révolutions pour Élisée Reclus. Ainsi, l'étude géographique des réalités sociales souligne l'interdépendance du spatial et du social, et qu'il n'y a pas de spatial non social ni de social non spatial. Entendu dans son sens le plus complet et le plus profond, le terme « spatial » se suffit à lui-même¹⁵⁴ et l'ontologie de la théorie anarchiste repose sur l'étude pratique du mouvement de l'organisation des sociétés en s'appuyant sur la géographie.

2.1. La géographie, un voyage au cœur de la pluralité du mouvement.

La géographie est une activité du visible. Elle décrit et dévoile les particularités des phénomènes et des existences terrestres, ce pourquoi c'est une science qui a longtemps été déconsidérée face à la philosophie qui se garde le mérite de travailler au-delà des apparences¹⁵⁵. Mais loin d'être bercé d'illusions abstraites, loin d'être enfermé dans la caverne, le géographe libertaire est un homme de l'extérieur, qui s'attèle à déconstruire les mythes qui légitiment et sacralisent le fixisme et les fictions politiques et entourent les organisations sociales d'une éternité absolue imposant le respect, la terreur et la fascination. En décrivant la réalité spatiale par l'étude des phénomènes du milieu, elle participe à réinsérer le temps dans un espace et l'espace dans un temps pour décrocher l'éternité de son piédestal et ancrer les phénomènes dans l'historicité de celui qui les perçoit. En révélant la pluralité des phénomènes qui co-existent en un même temps, la description géographique objective souligne l'importance de la fiction, des rêves et de la contingence de la valeur donnée à tel ou tel milieu, évoluant selon les individus, les cultures, les croyances et les besoins des sociétés, toujours en lien avec un environnement. La géographie est l'étude de la pluralité du mouvement dans le temps et dans l'espace, qui participe à démontrer l'universalité des lois de la nature et de tous les hommes sans écraser leur singularité. En un certain sens, c'est l'étude de la nécessité matérielle

¹⁵⁴ G. DIMEO, « Une Géographie sociale dans le triangle des rapports hommes, sociétés, espaces », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, vol. 81, n° 2, 2004, p. 193-204.

¹⁵⁵ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos société modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.*

diffRACTÉE dans le développement contingent des sociétés, issu de la volonté des individus et des communautés. Le géographe est un *homo viator*, qui démontre l'ontologie spatiale dynamique et relie la théorie de la liberté humaine à sa pratique en mouvement. La théorie rejoint la pratique dans l'action directe de l'étude comparée des milieux. Elisée Reclus a parcouru vingt-huit pays, de l'Europe à l'Amérique du Nord, cumulant plus de six années de voyages, toujours en « homme libre ». Yves Boquet souligne que loin d'être un « géographe de cabinet, il est avant tout un marcheur, un bourlingueur et un nomade¹⁵⁶ », et Élisée de confirmer dans une lettre à Zéline, sa mère : « Je suis tellement habitué au mouvement que je dépéris quand je reste au même endroit, le changement d'horizon est devenu un besoin pour moi¹⁵⁷ ». L'obsession pour le mouvement, la liberté, le déplacement lui proviennent de son amour pour la vie et pour les phénomènes terrestres. Infatigable voyageur, le monde est pour lui une inépuisable source d'émerveillement qu'il s'agit de ressentir, de noter, de décrire, de comprendre pour mettre ce savoir au service de l'émancipation de la société. La Justice découle de l'attention aux particularités de ce monde, aux fragiles spécificités, aux multiples détails qui en font la beauté. Son tableau de « la merveilleuse phosphorescence des eaux » illustre la peinture du mouvement à laquelle il s'essaie :

Il n'est pas de voyageur qui, durant les nuits, n'ait observé ces nappes de lumières jaunes ou verdâtres qui frémissent sur la mer, ces fusées d'éclairs qui jaillissent de la crête des vagues, ces tourbillons d'étincelles que le taille-mer des vaisseaux soulève en plongeant, ces ondes flamboyantes qui glissent des deux côtés du navire, pour s'unir en longs remous derrière le gouvernail et transformer le sillage en un fleuve de feu¹⁵⁸.

Ces longues descriptions de paysages sont toujours en mouvement, parsemées d'un rythme syntaxique et d'accumulations poétiques, de ponctuations, de couleurs et de textures. Loin de fixer l'environnement dans une image figée, ses descriptions à l'œuvre dans toutes ses pages et notamment dans ses deux romans *Histoire d'un ruisseau* et *Histoire d'une montagne*, développent une nature profondément anarchique, rebelle à

¹⁵⁶ Y. BOQUET, *Géographes et géographies: de la connaissance de la terre à la compréhension des territoires*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, 2018.

¹⁵⁷ É. RECLUS, *Correspondance*, op. cit., Lettre à sa mère, 1862, 217.

¹⁵⁸ É. RECLUS, *La terre*, op. cit., p. 572.

toute forme de catégorisation¹⁵⁹. La géographie anarchiste refuse d'établir une hiérarchie dans son étude du milieu selon la pensée que « le Beau est une idée pensée dans ses détails¹⁶⁰ ». Elle prête attention et oreille à la diversité qui regroupe les pluralités individuelles et plaide pour une conscience planétaire que partagent tous les Terriens : celle de « la signification émotionnelle de l'expérience¹⁶¹ ».

En étant *au monde*, dans une réelle pratique du milieu, la géographie agit comme un décentrement du point de vue unique et centralisé, qu'il soit étatique et militaire, religieux et dogmatique ou bien anthropocentré et spéciste. Elle cherche à porter un regard critique pour défaire toute domination intrinsèque à des logiques spatiales d'organisation. « Déplacer, c'est penser, mais d'une façon singulière – rêver le sol. [...] Se déplacer dans un environnement, c'est penser et produire du savoir¹⁶² » développe Mathieu Quet à propos du pisteur dans le livre *Sur la piste animale* de Baptiste Morizot. La géographie comparée émerge premièrement de « l'amour du sol et de l'orgueil de la passion¹⁶³ » de se croire le centre du monde – combien de « *Terres du milieu* » se sont autoproclamées ombilic du monde ? – mais la curiosité et l'émerveillement que Reclus a le courage d'imaginer en prônant la générosité, l'empathie et le respect mutuel dans le développement et l'évolution naturelle des espèces, permet d'élargir l'horizon. Ainsi, le pisteur se met à *la place de* et tente de comprendre les mouvements de l'animal qu'il piste en regardant les signes dans le sol. Il déchiffre le mouvement d'un autre et se projette dans un espace neuf tel que celui-ci l'aurait appréhendé. En ce sens, « il ne regarde pas le sol, il le rêve » et « l'espace n'est plus une table de coordonnées mais un atelier de travail transitoire, en déplacement, avec tout ce que cela suppose de temporaire et d'éphémère »¹⁶⁴. Une ontologie de l'espace en mouvement dégage de la place pour l'altérité. Tout comme le milieu ne cesse de se modifier dans une co-production dynamique et continue, de ceux qui l'habitent et le constituent ; l'espace dynamique mis en évidence par la géographie anarchiste fait place à la pluralité dans la simultanéité. Etre

¹⁵⁹ A. ESTEVE, *Introduction à la théorie politique environnementale*, Malakoff, Armand Colin, 2020, chapitre 6 « De la contestation écologiste à la réforme politique ».

¹⁶⁰ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Les grands textes*, C. Brun (éd.), Flammarion, s. l., 2014.

¹⁶¹ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, *op. cit.*

¹⁶² QUET MATHIEU, *Flux: comment la pensée logistique gouverne le monde*, chapitre 7, « Mettre la pensée en mouvement » Paris, Zones, 2022., p. 145.

¹⁶³ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos société modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault*, *op. cit.*, p.111.

¹⁶⁴ M. QUET, *Flux*, *op. cit.*, p. 144.

géographe et voyageur, c'est « aller à la rencontre des forêts, des champs, de la brousse où se déplacent incessamment les vivants pour percevoir l'inventivité dont ils témoignent¹⁶⁵ ». L'espace dynamique est l'axiome du principe de l'action directe prônée par la théorie anarchiste : agir dans le monde c'est toujours agir selon les forces naturelles et en même temps le constituer en coopération avec d'autres vivants et non vivants. C'est pourquoi l'histoire est si importante dans la géographie et la géographie dans l'histoire dans la mesure où la géographie permet de mettre en évidence la confrontation méthodique des représentations¹⁶⁶. De même, c'est pourquoi le social est toujours spatial et que la politique, ayant toujours affaire à l'organisation sociale, est par essence très intimement liée aux conceptions et aux perceptions de l'espace. La géographie anarchiste s'attèle à réancrer le temps dans l'espace pour en défaire le dogme idéologique du sens de l'histoire qui commande l'agir et la partition des individus dans la société en les assignant à une place plus ou moins bien positionnée dans l'échelle hiérarchique. Le temps transcendé enferme. Enjoignant certaines actions, il agit par coercition, et sclérose l'espace en y ancrant des logiques de domination. L'espace figé est le socle du pouvoir et de l'autorité : il est l'échiquier du politique et des gouvernements. Ainsi, « l'emphase sur les temps de l'espace est un rappel de la co-agentivité¹⁶⁷ » souligne Doreen Massey pour qui l'espace est un défi pour *le* politique, l'ordre fixe agencé par la classe dominante, en ce qu'il soulève la question de la négociation, c'est-à-dire la question de *la* politique¹⁶⁸. La pluralité dans la simultanéité amène forcément au dissensus, qui crée, et est créé par l'espace en mouvement.

Cependant, comme toute science, la géographie produit un savoir qui peut se mettre au service d'une idéologie politique et du pouvoir des gouvernements en agissant comme « géographie de la page blanche¹⁶⁹ » selon l'expression de Dénétem Touam Bona. Sous couvert de fictions politiques, d'idéologies ethniques et politiques, ou même armé des meilleures intentions du monde pour « protéger » et « préserver » des milieux, le

¹⁶⁵ *Id.*

¹⁶⁶ Y. LACOSTE, « Hérodote a vingt-cinq ans. Écologie et géopolitique en France », *Hérodote*, vol. 100, n° 1, La Découverte, 2001, p. 3-12.

¹⁶⁷ D. MASSEY, « Some Times of Space », *Olafur Eliasson: The Weather Project*, London: Tate Publishing, 2003, p. 107-118.

¹⁶⁸ Nous soulignons pour attirer l'attention sur la distinction entre LE politique et LA politique, qui seront mieux développés dans la suite de notre étude.

¹⁶⁹ D. T. BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, *op. cit.*, p. 25.

géographe peut littéralement *écrire* la terre et vider l'espace des lignes de vie qui le trament. Ainsi, « la colonisation est 'géo-graphie' au sens propre : marquage et modelage d'une terre 'païenne' perçue comme vide de sens, comme un néant¹⁷⁰ ». Pour contrer cette géographie du néant, la géographie doit toujours prendre la mesure du *pouvoir-savoir*¹⁷¹ qu'elle produit sur le monde et le recul nécessaire sur son activité. Elle doit procéder de sa propre critique pour défaire le point de vue dominant et rapporter, non pas l'Histoire mais les histoires, au-delà même du point de vue anthropocentrique, les histoires des lignes de vie qui trament et co-crésent les milieux. « La géographie c'est l'intelligence du monde, [qui] nous apprend qu'il faut faire entrer la complexité dans les analyses¹⁷² » selon Sylvie Brunel, pour qui la géographie est la discipline la plus utile au politique parce qu'elle synthétise toutes les autres en apportant un autre regard « stimulant, intelligent. Nécessaire »¹⁷³. Si la géographie a premièrement affaire à la liberté physique du mouvement, en permettant de s'orienter, elle est intrinsèque à la liberté politique en ce qu'elle participe à créer un savoir critique sur les idéologies et les discours d'autorité – ou un savoir au service de ces dernières. « La polyvalence sans borne » de la géographie est le témoin de son affinité avec l'anarchie selon Springer qui témoigne de son expérience personnelle d'étudiant. Plus qu'au service de l'État, l'approche géographique lui a permis « d'interroger nos imaginaires géographiques dans une perspective critique en vue de nous libérer des limites spatiales que nous avons collectivement établies¹⁷⁴ ». Les précurseurs de l'anarchisme que sont Kropotkine, Metchnikoff, Bakounine et Reclus, ont posé la géographie de la liberté au cœur de leurs théories politiques en démontrant le caractère dynamique, pluriel et toujours politique des perceptions de l'espace. Aujourd'hui encore, la géographie est déterminante dans l'engagement politique et militant pour défaire les fictions et les idéologies politiques dont découlent les logiques de dominations, d'exploitations et d'inégalités sociales aussi bien entre êtres humains qu'entre les sociétés et leurs milieux. La liberté dégagée par la géographie agit comme un appel d'air face aux dogmes des philosophies de l'Histoire qui enferment dans l'attentisme passif et la dépossession de la capacité d'action dans le monde, que ce soit le

¹⁷⁰ *Ibid.*, p. 26.

¹⁷¹ Cf. Introduction de la Partie I de cette étude, « L'espace émancipateur, de l'organisation sociale organique », note de bas de page, p. 3.

¹⁷² F. ARGOUNES, *Géographies du politique*, op. cit., interview de Sylvie Brunel.

¹⁷³ *Id.*

¹⁷⁴ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, op. cit., p. 50.

christianisme des siècles derniers, le léninisme-marxisme, la social-démocratie fondée sur la flèche infinie de la croissance, ou le catastrophisme de l'écologisme contemporain. Légitimé par l'étude du milieu et l'ontologie spatiale dynamique qui en émerge, l'anarchie puise une seconde force dans la géographie comparée qui devient le lieu d'exploration de son potentiel théorique et pratique.

2.2. L'espace anarchique, espace anarchiste ? Pour une ontologie du mouvement.

La géographie se présente donc comme la science qui parle des milieux selon deux axes : verticalement, dans le temps et, horizontalement, dans l'espace. Élisée Reclus soulignait le « fait capital » du changement graduel à l'œuvre dans le développement des milieux tout en cherchant à ne pas s'enfermer dans une lecture dogmatique des phénomènes sociaux et naturels par l'absolutisation de l'espace comme critère absolu de lecture. Il rappelle qu'« en étudiant l'espace, il faut tenir compte d'un élément de la même valeur, le temps » qui lui confère son dynamisme et permet de se faire « une idée précise des incessantes transformations que présente la surface de la Terre »¹⁷⁵.

*Tout change, tout passe vite : comme l'eau qui s'écoule et le sable qui s'envole, ce que j'écris aura bientôt disparu*¹⁷⁶.

Le caractère essentiellement changeant des phénomènes de la vie sur Terre décrit par Reclus souligne son attachement à l'ontologie du mouvement. L'espace perçu dans sa dynamique est pensé comme un assemblage relationnel dont la trame est ouverte, multiple et en devenir perpétuel. Loin d'être appréhendé comme un espace mort et un contenant vide, minéralogique et extérieur à ce qu'il contient, l'espace relationnel *compose* des mondes : il est une réalité matérielle et porteuse de sens, la nécessité avec laquelle la liberté de faire et d'exister émerge. L'espace dynamique est la condition de possibilité de l'indétermination du politique, parce qu'il questionne les relations de pouvoir et les liens entre les infinies variétés du milieu. C'est pourquoi la géographie et l'anarchie ne sont pas étrangères : la théorie anarchiste repose sur l'organisation sociale

¹⁷⁵ É. RECLUS, *Les Phénomènes terrestres*, Hachette, Paris, 1870, vol. I, Les continents, p. V-VI.

¹⁷⁶ *Id.*

autonome entre individus libres de s'associer selon la coopération, la solidarité et leurs besoins naturels. Leur projet politique rejoint leur pratique : agir dans le présent, l'ici et maintenant, pour orienter le développement du milieu. Tisser des liens de coopération pour réorganiser des lieux de vie, toujours dans un équilibre dynamique, repose sur une ontologie de l'espace en mouvement. Pour les anarchistes, l'organisation politique découle d'un espace premièrement vécu, ce pourquoi ils développent une « géographie de l'action¹⁷⁷ ». La condition sociale et spatiale est performative : elle est renforcée par l'incorporation d'idée et renforce en retour, un sens éthique, une manière de s'orienter, d'agir et de penser en solidarité avec d'autres. La géographie est « nourrie de » et « nourrit » en retour l'idéal anarchique ; tout comme l'espace « est construit par » et « construit en retour » le politique. Penser la géographie humaine sans hiérarchie (*an-arkhe*) engage une conception horizontale du politique en rendant compte de la diversité de manières d'être au monde. L'équilibre d'un mouvement s'établit dans l'infinie variété des équilibres et déséquilibres de la vie, et en ce sens, un espace est toujours infiniment complexe et relationnel. L'espace fourmille de vivant et le mouvement physique est toujours également temporel. Pour illustrer cette idée, Doreen Massey souligne que le voyage entre deux villes ne s'effectue pas uniquement du point de vue spatial mais toujours aussi du point de vue temporel. Voyager n'est jamais « l'arrivée d'un voyageur actif vers une destination passive et dans l'attente mais [toujours] un entrelacement de trajectoires en cours d'où peut émerger quelque chose de nouveau¹⁷⁸ ». L'origine et la destination ont leur vie propre en parallèle du voyageur. Le caractère relationnel de l'espace apporte un regard critique sur les conceptions du *sujet-actif* et de *l'objet-passif* à l'œuvre dans la pensée occidentale, qui oppose notamment la « nature » et la « culture », extrayant l'individu humain de son milieu et de son rapport aux autres. Or, tout ce qui est extérieur permet de dominer l'autre, ou de le nier, et participe à transformer le *pouvoir de*, inhérent à la vie et aux forces vitales, en *pouvoir sur* par la consolidation et la légitimation d'une position de hiérarchie. L'espace est la condition de possibilité de l'existence de la pluralité dans l'immanence horizontale, c'est-à-dire l'ici et maintenant. Il est constitué d'une simultanéité d'histoires qui co-existent, et en ce sens, est toujours une rencontre. L'espace est le « more-than-one » : il « porte le temps ou les temps en lui-

¹⁷⁷ G. DI MEO, « Une Géographie sociale dans le triangle des rapports hommes, sociétés, espaces », *op. cit.*

¹⁷⁸ D. MASSEY, « Some Times of Space », *op. cit.*

même. Il ne procède pas de la simultanéité statique d'un système cloisonné mais d'une simultanéité de mouvements¹⁷⁹ ». Il est impossible d'immobiliser les choses dans un espace mais seulement de les rencontrer. Le « maintenant » est une rencontre dans un point de l'espace, tout comme « l'ici » n'est pas un point sur une carte mais toujours un « *here-and-now* ». Le don de l'espace est sa potentialité, issue de la multitude de coexistences qu'il contient dans un temps présent.

L'ontologie dynamique de l'espace en mouvement permet de redéfinir les concepts de la philosophie classique occidentale qui perçoit l'espace comme un contenant vide, un socle fixe et immuable ou un repère orthogonal dans un plan géométrique. Ces racines remontent à *La République* de Platon qui théorise la cité idéale selon l'agencement d'un ordre hiérarchique fixe dont les places sont assignées par nature. Dans cet ordre absolu et figé, l'espace est un vide, pensé comme « le "conteneur" fixe et inerte de la vie humaine, géométriquement divisible en parties distinctes et mutuellement exclusives¹⁸⁰ » selon la lecture de Mustafa Dikeç. Il analyse, chez Platon, une réduction de la *polis* à la *police* dans la mesure où l'organisation de la cité repose sur un contrôle du pouvoir centralisé aux mains de quelques souverains qui disposent d'une armée et d'une violence légitimes pour imposer leur gouvernement et contraindre le pouvoir transformatif de l'espace. Il s'agit de scléroser l'espace par la répartition d'individus à des places assignées et déterminées par essence. La subjectivation politique découle d'une autorité supérieure et extérieure à l'individu, réduit à sa fonction citoyenne. L'espace policier est en ce sens « l'incarnation de la raison géométrique, de la rationalité administrative, inviolable et nettement cloisonnée¹⁸¹ », qui en un sens cartésien permet de « se rendre maître et possesseur de la nature ». Pour les théoriciens de l'anarchisme, une telle organisation politique statique relève d'une autorité extérieure et, au-delà de la société, agit davantage comme une *méta-stase* : l'arrêt de l'afflux sanguin dans le corps conduit au dérèglement du fonctionnement normal de l'organisme allant jusqu'à provoquer sa mort. Le fixisme est une idéologie qui ne mène qu'à la violence coercitive de ceux qui cherchent à endiguer le mouvement de la vie, et qui se placent en dehors de ce flux pour en infléchir les forces dans des relations artificielles : les frontières, les contrats de travail, les armées, les

¹⁷⁹ *Id.*

¹⁸⁰ M. DIKEÇ, « Space, Politics, and the Political », *Environment and Planning D: Society and Space*, 23(2), 2005, p. 171-188

¹⁸¹ *Id.*

propriétés privées, les castes, les dogmes, les haines religieuses et nationales, en un mot : les lois extérieures aux lois intérieures du développement humain. Le déséquilibre créé par le confinement des forces vitales conduit à la violence des révolutions et aux répressions de la police d'État¹⁸². La cité idéale de Platon est parfaite puisque tout espace est occupé et rempli par une place. En ce sens il est un principe de mort puisque conjugué au passé.

La politique au contraire est ce qui « prend place » dans l'ici et maintenant. C'est le « more-than-one » de Massey qui dans la simultanéité dynamique crée un surplus, une rencontre, de l'inattendu. Elle émerge du dissensus, c'est-à-dire que plusieurs sens, plusieurs voies et voix se rencontrent en un point et tentent de faire dialoguer leurs existences en créant des liens. La trame en est cet espace politique. Pour Jacques Rancière, la principale fonction de la politique est de configurer son propre espace :

*La principale fonction du politique est la configuration de son espace propre. C'est dévoiler le monde de ses sujets et de ses opérations. L'essence de la politique est la manifestation du dissensus, comme la présence de deux mondes en un*¹⁸³.

L'essence du politique est le dissensus, non dans le sens commun de la confrontation des opinions divergentes, mais dans son approche éthique et esthétique. La politique rend visible ce qui est caché par l'espace policier : le surplus d'existence de ses sujets, qui sont toujours plus que cette réduction *policrière* qui assigne une place et une ontologie fixe et unique aux choses. Une ontologie fixiste ampute et réifie les choses dans des catégories artificielles et immuables. L'espace public dynamique au contraire rend possible la coexistence de la multiplicité des êtres et des choses à un même instant. Simultanément, la rencontre s'effectue et donne naissance à un nouvel espace politique qui se fait et se refait constamment dans une dynamique de co-construction du milieu social et politique. La politique défie le « lieu propre » et les idéologies fixistes des gouvernements, il en démontre la contingence et défait les discours de nécessité, en un mot c'est « une rupture dans la logique de l'arche¹⁸⁴ », conclut Rancière, par l'introduction simultanée d'une égalité d'existence. Massey en illustre le propos en

¹⁸² É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.* p. 188.

¹⁸³ J. RANCIÈRE, « Ten Theses on Politics », *Theory and Event*, 5(3), 2001.

¹⁸⁴ *Id.*

l'insérant dans la géographie¹⁸⁵. Le terme « pays en développement » cache une domination particulière qui assigne une place spécifique selon une certaine nature prédéterminée de ces pays, et il engendre la négation des « non-pris-pour-compte » de Rancière dans un colonialisme occidental. La différence entre « eux » et « nous », se fait à partir de la ligne temporelle fictive du Progrès moderne : et la plénitude de leur altérité est restreinte dans le sens de l'histoire capitaliste. Elle est appréhendée dans le présent occidental et maîtrisée par la réduction de leur espace d'imagination, qui réduit leur futur à se conformer à notre ordre de gouvernance. Leur développement est limité par un imaginaire de l'espace essentiellement temporel qui provient de l'ère géographique culturelle des trois monothéismes, puis renforcée par l'alliance du capitalisme au protestantisme, et aujourd'hui réactivée par l'écologisme et le catastrophisme, comme le résume Philippe Pelletier : « Le christianisme avec sa fin du monde, le marxisme avec sa fin du capitalisme s'effondrant sous le poids de ses contradictions, et l'écologisme avec son effondrement planétaire ne sont à cet égard rien d'autres que des variantes d'une même posture, dont il faut relever qu'elle trouve son origine dans la pensée occidentale¹⁸⁶ ». Reléguer la différence contemporaine dans le passé relève du même processus que nier leur existence dans le présent et ne pas la considérer comme un égal, mais s'y tenir à distance pour mieux la maîtriser et la dominer. Que ce soient les « peuples premiers », « l'art primitif », « la nature vierge », autant de termes qui fonctionnent selon ce principe d'exclusion de l'altérité dans le présent et de béatification fixiste qui lui enlève tout principe de vie, d'évolution, de changement et par suite, lui nie toute liberté. La géographie anarchiste permet de changer de perspective en se jetant dans l'espace, qui est cette dimension du commun et de la co-existentialité. L'espace est toujours infini, indéterminé, parce qu'il est consubstantiel aux connexions et aux mouvements des vies qui le trament. Il échappe, il déconcerte, il surprend toutes les catégories politiques : il est une potentialité sans cesse actualisée et en train de se faire. Et Massey de conclure : « Ce n'est pas l'espace qui extrait le temps de la vie, mais la représentation¹⁸⁷ ».

Le territoire est intégralement spatio-temporel et c'est la spatialisation qui dompte la vitalité du temporel. La représentation du territoire par des données administratives le

¹⁸⁵ D. MASSEY, « Some Times of Space », *op. cit.*

¹⁸⁶ P. PELLETIER, « Élisée Reclus : Théorie géographique et théorie anarchiste », *op. cit.*

¹⁸⁷ D. MASSEY, « Some Times of Space », *op. cit.*

fige dans une fiction politique, qui met en place une hiérarchie de représentation entre gouvernants et gouvernés. La carte n'est pas l'espace. Le sentiment d'amour qui relie le paysan à sa terre et à la patrie de l'enfance décrit par Reclus, est antérieur à toute frontière. Le sentiment de ne faire qu'un avec la Terre est un ensemble de liens antérieurs à l'Etat résume Cornuault et, « c'est pur sophisme de vouloir rattacher ces sentiments à l'existence des polygones éphémères que l'on a découpés sur la rondeur de la planète¹⁸⁸ ». Les frontières cherchent chimériquement à fixer l'insaisissable dans la nature des hommes : la sympathie mutuelle, la bienveillance, la solidarité, en un mot « le fantôme insaisissable de la liberté humaine¹⁸⁹ ».

¹⁸⁸ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos société modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.*, p. 192.

¹⁸⁹ É. RECLUS, *Correspondance, op. cit.*, p. 97.

Chapitre 3. Un état « hors-sol ».

La référence à l'espace devient familière : plus elle perd du sens, et plus elle prend du poids. Que traduit ce paradoxe, sinon une conscience diffuse, aiguë, moderne, que l'espace n'est pas ce qu'on croyait, un support neutre, un cadre passif, une scène innocente, mais la mémoire, le terrain même, l'enjeu des pratiques sociales ?

Les rapports sociaux s'inscrivent, s'impriment dans le paysage comme sur une surface d'enregistrement : mémoire.

Les appareils de pouvoir opèrent dans l'espace : terrain, et s'y matérialisent : positions.

Les classes, les factions du capital, les armées, les Etats s'y opposent : fronts, s'y disputent des territoires : enjeux.

Leurs appareils assignent à résidence, déplacent, exilent, canalisent, enferment : cité ouvrières, ghettos, villes nouvelles, bidonvilles, camps, casernes.

Les rapports sociaux sont des rapports de force.

- Yves Lacoste¹⁹⁰.

L'Homme et la Terre, s'applique à démontrer que toute force, qu'elle soit politique, sociale ou naturelle, s'intègre dans un milieu et émerge de la dynamique qui en découle. La domination sociale n'est jamais étrangère à l'imaginaire spatial tant le pouvoir de l'État et des gouvernements se fonde sur l'espace qu'ils créent en délimitant un territoire sur lequel est fondé l'usage légitime de la violence. L'étude et la critique des organisations sociales découlent d'un regard critique centré non sur la notion de pouvoir en elle-même mais sur le lien qu'entretiennent le pouvoir et l'espace. L'enjeu de tout pouvoir politique est de naturaliser l'ordre social établi pour en nier la contingence et en faire le socle nécessaire du gouvernement. L'espace fait autorité pour réprimer toute contestation de l'ordre établi et de la partition sociale déterminée. L'espace raisonné se

¹⁹⁰ Y. LACOSTE, « Attention : Géographie », *Hérodote : stratégies, géographies, idéologies*, vol. 1, n° 1, 1^{er} janvier 1976, p. 3.

fait « raison d'État ». En fondant le sol comme une donnée fixe, géométriquement mesurable et divisible, la logique d'État fait des habitants d'un sol autant de petits propriétaires, serfs du grand protecteur de leur bien : l'État-nation, qui se présente comme l'autorité absolue et le garant à la fois de leur intégrité économique et de leur subjectivité politique. « De même que la propriété est le droit d'user et d'abuser, de même l'autorité est le droit de commander à tort ou à raison¹⁹¹ », conclut Élisée Reclus sur le fonctionnement des logiques de soumissions acceptées aussi bien par les maîtres que par les « gouvernés ». Si « dans la conversation populaire, le mot 'autorité' a bien le sens que lui donna jadis Poséidon commandant aux tempêtes¹⁹² », c'est que le propre de la « raison d'État » est qu'elle se distingue essentiellement de la raison, continue Reclus. Elle ordonne la société selon la volonté et les désirs des logiques économiques et capitalistes. Centrée sur l'accumulation des richesses et l'augmentation de la production elle reste étrangère à toute inscription rationnelle dans le fonctionnement du milieu suivant son équilibre dynamique d'ordre et de désordre. Ainsi, la volonté des gouvernements, dont la forme État est la plus aboutie, se « place en dehors des conditions de l'humanité vulgaire, elle commande au juste et à l'injuste, au bien et au mal comme elle le désire¹⁹³ ». En un mot, elle s'extrait du monde et se divinise pour mieux le gouverner. La police, c'est-à-dire, l'espace politique figé par la mise en place d'une organisation sociale hiérarchisée, crée artificiellement le vide autour de l'individu pour affirmer son autorité. Elle s'entoure ensuite d'une fiction mythique pour légitimer la nécessité de son existence dans l'organisation spatiale et la structuration des liens communs en organisant les places et les fonctions de chacun, dictant les droits et les lois, garante de la paix sous couvert d'une logique de peur et de violence légitime. Errico Malatesta attire l'attention sur le préjugé commun selon lequel « le gouvernement est une force nouvelle, issue on ne sait d'où, et ajoute quelque chose à la somme des forces et capacités de ceux qui le composent et de ceux qui lui obéissent¹⁹⁴ ». L'autorité arbitraire doit toujours s'extraire du commun des mortels pour se fonder en Absolu. Elle doit sortir de la relativité et par extension de la politique. En affirmant prendre le parti de faire respecter « la volonté générale », les gouvernements s'extraient toujours des luttes sociales et se positionnent comme le tiers

¹⁹¹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, « l'Etat Moderne ».

¹⁹² *Id.*

¹⁹³ *Id.*

¹⁹⁴ E. MALATESTA, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste*, *op. cit.*, p. 63.

extérieur nécessaire à la modération de l'organisation sociale, aux tracés des limites, à l'ordre, à l'assignation des droits et des devoirs de chacun et au respect de ces derniers. Le pouvoir s'extrait toujours du monde et, en ce sens, la géographie est un de ses grands alliés. Les cartes, le paysage, les échelles sont autant d'outils de création d'un discours au service du pouvoir lorsque ceux-ci participent à l'absolutisation du point de vue centralisé de l'État et de la classe bourgeoise et ne sont plus étudiés dans la spécificité de leur situation spatiale et temporelle, comparée avec d'autres. En bref, la géographie au service de la raison d'État s'élève, elle aussi, en dehors du social et se *dé-sol-idarise* de l'ancrage d'un milieu. Tout en professant la rationalité de son discours, une science sans conscience – de classe ou de son historicité – est une science figée, morte et représentative, c'est-à-dire schématique de la réalité. Se cloisonnant dans le dogme du point de vue et d'une vérité unique, elle est à la mesure de ce qu'elle tente d'essentialiser : une idéologie d'État. Seulement, l'organisation socio-politique qui en découle est loin d'être virtuelle et abstraite, en ce que la violence et la domination politique d'une gestion étatique centralisée sont au contraire des réalités concrètes qui agissent et conditionnent la vie des individus et des sociétés. L'État est donc cet « ensemble d'individus placés dans un milieu spécial et subissant son influence¹⁹⁵ », selon Reclus qui dénonce l'artificialisation d'une telle organisation sociale dont « l'équilibre politique se maintient par la haine réciproque des asservis¹⁹⁶ ». L'unité territoriale est la fiction sur laquelle les États-nations établissent leur empire, leur domination et leur autorité en consolidant les forces armées par la création et le maintien de liens de haine envers ce qui est objectivé comme « l'autre » et menaçant l'ordre. Les forces armées de l'État proviennent de l'unité artificiellement construite entre des individus artificiellement isolés dont les forces atomisées s'agrègent dans la peur et l'ignorance. Elles se mettent aux services du rouage politique d'un système préservant les intérêts du gouvernement et d'une minorité de classe de propriétaires se faisant passer pour « la volonté générale ». La géographie anarchiste, à travers l'étude comparée de l'histoire dans le temps et du temps dans l'histoire, permet de porter un regard critique sur la « raison d'État » extériorisée et d'en dénoncer les logiques de domination et d'exploitation à travers l'essentialisation de la partition de l'espace en police hiérarchisée. Et Malatesta de rappeler que « c'est tout le contraire : tout ce qui se

¹⁹⁵ É. RECLUS, *L'Anarchie*, *op. cit.*, p. 24.

¹⁹⁶ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, p. 227.

fait au sein de l'humanité ce sont les hommes qui le font¹⁹⁷ ». Le projet politique anarchiste donne un nouveau souffle à l'imaginaire de l'horizon politique et de l'organisation spatiale, en dégageant l'individu d'une gestion étatique du territoire pour le réinsérer dans la dynamique propre à chaque milieu. En rouvrant les multiples possibles qui découlent de la plasticité de l'espace dynamique, la géographie libertaire remet la politique au centre de l'évolution et de l'émancipation de chacun par le développement des lois intérieures de *son être-au-monde*, puisqu'il est toujours acteur avec le milieu dont il émane. Elle affirme que l'individu et les sociétés sont toujours pris dans une co-création perpétuelle et processuelle d'un milieu qui s'oppose à toute sclérose de l'espace et permet de déjouer les logiques de domination et d'exploitation.

3.1. Le Géographe et l'État, géographie et pouvoir.

En se faisant, géo-graphie, la science de la terre participe à créer un discours performatif qui *terraforme*¹⁹⁸ le milieu pour le rendre habitable selon une logique de développement unique dictée par les gouvernements. L'espace en géopolitique est un bien exclusif, il est considéré comme un objet délimité à approprier : soit il est occupé et privatisé, soit il n'est à personne et pour cela devient un territoire à dominer, exploiter et développer. Cette vision puise ses racines dans la conception lockéenne et libérale de la propriété qui légitime et consacre un bien privé par le travail individuel de son possesseur. En transformant le sol par le fruit du travail corporel, l'individu libéral fusionne avec le fruit de son sacrifice et de son énergie et devient propriétaire de ce qu'il a ajouté au donné naturel. En vertu de sa protection individuelle, John Locke conclut dans son *Traité du gouvernement civil* sur la nécessité d'un tiers pour conserver la liberté individuelle et consolider le respect de ce droit de propriétaire : l'État. Par extension, les États-nations légitiment le droit de gouvernement et le droit de domination d'un sol et d'un espace par

¹⁹⁷ E. MALATESTA, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste, op. cit.*, p. 63.

¹⁹⁸ Le verbe « terraformer » est issu du terme astronomique anglais « terraforming » qui désigne l'action de transformer une planète pour la rendre habitable par les êtres humains. En transformant les conditions environnementales naturelles sur le modèle de l'atmosphère terrestre, cette activité vise à créer un milieu artificiel adapté aux nécessités de la vie humaine telles qu'elles sont prônées par la Modernité occidentale. Utilisé dans le projet économicopolitique de la colonisation de Mars, nous choisissons délibérément de mettre en avant le côté impérialiste et expansionniste du terme, intrinsèque à la logique d'État-nation et du capitalisme d'État.

la création d'un territoire national délimité par des frontières et légitimé par des fictions politiques. Ces fictions sont le fruit d'un travail scientifique de création d'un discours de pouvoir. En discourant sur le territoire, le gouvernement fait sien et crée en même temps ce territoire national. Bruno Latour souligne la caractère extérieur et décharné – en ce qu'il est vide de toute vie et découpé *partes extra partes* – que possède la notion d'espace dans la logique d'État. L'échiquier géopolitique allie puissance militaire et renforcement de son pouvoir par l'objectivisation des territoires comme autant d'objets ou de biens à conquérir par la connaissance et le développement de l'emprise économique et politique d'un sol. L'État pense la nature comme objet du politique ou comme le théâtre de sa représentation : elle est le support passif et nécessaire pour légitimer l'acteur principal de son organisation. À l'opposé de la force politique qui s'arroge le pouvoir de partition, elle doit nécessairement être statique pour devenir objet d'appropriation et permettre l'existence d'une « exclusivité de gens qui 'ont de l'espace' et [d'] une puissance qui distribue les pièces sur l'échiquier mondial¹⁹⁹ », en fonction de leurs intérêts.

Par le jeu incessant des intérêts, des ambitions, des forces attractives et répulsives, des États se sont délimités, prétendant, en dépit de leurs vicissitudes incessantes, à une sorte de personnalité collective, exigeant même de la part de leurs ressortissants, un sentiment particulier d'amour, de dévouement, de sacrifice qu'on appelle le 'patriotisme'. Un conquérant passe, démarquant les frontières et, du coup, les sujets ont, de par l'autorité, à modifier leurs sentiments, à s'orienter vers un nouveau soleil²⁰⁰.

Ces nouveaux soleils dépeints par Reclus sont autant de souverains ou de classes dirigeantes érigés au-dessus de leur condition d'individus humains et sortis de leur historicité spatiale et temporelle et dont le discours permet de légitimer leur droit de gouvernance. En un mot, le savoir produit naturalise leur condition contingente en consolidant la fiction politique par l'établissement d'un ordre social hiérarchique qu'ils dominent de leur puissance. « L'espace est le champ même des stratégies, qu'elles visent

¹⁹⁹ B. LATOUR, « Inventer une géopolitique de la nature : “les questions écologiques font éclater la notion d'espace”, Grand entretien avec Bruno Latour », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021.

²⁰⁰ É. RECLUS, « VII, L'Etat Moderne », dans *L'Homme et la Terre*, Librairie Universelle, Paris, 1905, vol. IV, p. 9

le profit, la victoire ou l'ordre²⁰¹ » résume Yves Lacoste, pour qui « l'intelligence de l'espace », désignant la connaissance scientifique du terrain et les savoirs produits par les échelles spatiales, reste la chasse gardée et le privilège d'un groupe minoritaire. En dénonçant les logiques du pouvoir intrinsèques à la naturalisation de l'espace et de l'ordre des dominants, la géographie critique mène une « guérilla épistémologique » contre le discours des États-majors. Une géographie sociale et libertaire remet au centre de l'espace l'agentivité de l'individu en relation avec un milieu. Elle défait l'idée de « Nature », mise en place par la répartition des États-nations avec comme logique sous-jacente l'extériorisation de ce qui est autre en vue de sa domination. Dans une lecture schmittienne de l'espace, vecteur d'un rapport de pouvoir, Bruno Latour²⁰² souligne que c'est parce que les géographes classiques sont obsédés par un espace isotrope et géométrique qu'ils mécompréhendent la question écologique. Si Bruno Latour reste le grand défenseur d'une nouvelle entité métaphysique qui ordonne et impose le respect sous la forme personnifiée de « Gaïa », les anarchistes abolissent la notion de gouvernement, qu'elle soit intérieure ou extérieure à la nature, en s'appuyant sur l'ontologie dynamique de l'espace et de la vie dont l'équilibre découle d'une dialectique d'ordre et de désordre. La géographie sociale des anarchistes libertaires s'oppose justement à cette vision géométrique et extérieure de l'espace en faisant place à la diversité, la plasticité, l'autorégulation et la dynamique de l'espace qui rend impossible toute géopolitique classique répartissant la nature et les individus sur un échiquier statique. Il n'est plus question d'adapter un environnement en l'ordonnant selon les besoins d'un État puisque « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même », c'est-à-dire que l'humanité est l'environnement. La réforme est systémique et c'est le modèle même de l'État qui est dysfonctionnel et amené à périr. L'économie libérale ne peut plus être la seule manière d'organiser l'espace au vu des crises sociales et environnementales. Bruno Latour appelle à « résister à l'économisation comme idéologie²⁰³ », un autre mot d'ordre de l'anarchisme²⁰⁴. Selon lui, les sociétés manquent de l'équipement affectif pour passer du

²⁰¹ M. RONAI, « Paysages », *op. cit.*.

²⁰² B. LATOUR, « Inventer une géopolitique de la nature : “les questions écologiques font éclater la notion d'espace”, Grand entretien avec Bruno Latour », *op. cit.*

²⁰³ *Id.*

²⁰⁴ Il est utile de préciser que nous ne faisons pas dire à Bruno Latour ce qu'il ne dit pas. Ce penseur comme nous l'avons précisé, est loin d'une conception anarchiste de la politique, et se rapproche davantage des positions politiques d'un écologisme moderne qui continue de nourrir une bipartition de l'homme/nature

modèle libéral de l'individu libre et calculateur puisque la subjectivisation se fait selon la fiction de l'État protecteur, garant des droits et devoirs des individus envers les autres, de l'abondance et de la liberté. La géographie libertaire, et notamment les études de Pierre Kropotkine sur la « question du pain »²⁰⁵ et sur l'organisation sociale en fonction des besoins selon le modèle de l'entraide, des communautés de communes et de la coproduction du milieu, permettent également de résorber cette latence et de réinterroger le système politique en place et à bout de souffle. Il s'agit de porter un regard politique sur l'économie pour transformer le système socio-capitaliste et ses politiques économiques. Parce que le problème écologique est un problème social et que les problèmes sociaux sont des problèmes écologiques, en ce que « l'obligation faite à l'humain de dominer la nature découle directement de la domination de l'humain sur l'humain²⁰⁶ » selon la formule de Bookchin, il est évident que les questions relatives aux crises sociales, écologiques et économiques outrepassent la fiction chimérique des frontières nationales et, en ce sens, « l'échiquier politique n'a plus deux ou trois dimensions, mais autant de dimensions que d'êtres qui réclament leur place. La notion d'espace éclate donc également²⁰⁷ ».

La géographie libertaire est un outil non de création *ex-nihilo* d'un territoire, mais d'études comparées et de compréhension des milieux *in situ* : dans leur spécificité, leur unicité et aussi leur fragilité. Elle fait place à la pluralité ontologique en dégageant la multiplicité des formes d'habitation d'un même milieu et préserve les relations qui les trament. Pour Philippe Descola, « nous avons perdu cette habitude de la diversité²⁰⁸ » qui prévalait dans les systèmes politiques antérieurs où se superposaient plusieurs souverainetés et plusieurs rapports aux territoires, à tel point que « la généralisation de la forme État [conduit] à penser en termes simplifiés la manière de concevoir un espace

en l'essentialisant sous la forme nouvelle de « Gaïa », entité métaphysique supérieure qui impose le respect et l'obéissance, et qui enjoint l'action de l'homme à son égard et un ordre précis et hiérarchique.

²⁰⁵ « La question du pain » recoupe la question sociale dans toute son ampleur politique, sociologique et économique. Elle porte sur la production, la répartition et la consommation des besoins nécessaires et substantiels qui regroupent la nourriture, le logement et l'hygiène mais aussi le temps de loisir, de planification future, d'association, de création, d'apprentissage, etc.

²⁰⁶ M. BOOKCHIN, *Post-Scarcity Anarchism*, *op. cit.*, p. 62-69.

²⁰⁷ B. LATOUR, « Inventer une géopolitique de la nature : « les questions écologiques font éclater la notion d'espace », Grand entretien avec Bruno Latour », *op. cit.*

²⁰⁸ P. DESCOLA, « Imaginer une cosmopolitique des vivants : 'Nous sommes enserrés dans des concepts issus de la trajectoire historique européenne', Grand entretien avec Philippe Descola », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021.

politique²⁰⁹ ». En taisant les histoires locales, en niant les milieux de vies pluriels et en supprimant la coexistence des systèmes, les gouvernements des États-nations ont détruit le caractère essentiel de l'espace relationnel. Vider l'espace des relations qui le composent, à travers un discours « géo-graphique » qui utilise un savoir-pouvoir, permet d'imposer la nécessité d'un tiers extérieur pour organiser et ordonner les liens sociaux et spatiaux selon des fonctions assignées 'par nature'.

La géographie, prise dans son sens étroit et poursuivie d'une manière exclusive, est une des études les plus dangereuses. D'ailleurs, quelle est la science que l'on ne puisse racornir, dessécher, priver de toute sa sève, réduire à rien quand on l'étudie isolément, sans ampleur de l'esprit, sans largeur de conception ? Tout savoir humain doit avoir sa part d'humanité. Il vaudrait mieux n'avoir rien appris et garder son intelligence libre, prête à recevoir des empreintes toutes neuves, que de s'emplier la cervelle d'un immense fatras ne répondant à aucune idée²¹⁰.

Pour Reclus et les géographes anarchistes, il s'agit de savoir penser l'espace en étudiant les milieux pour le mettre au service du politique et penser le pouvoir humainement ; une géographie humaine pour une géographie sociale et une organisation libertaire. La critique anarchiste envers le gouvernement d'État prend appui sur une « intelligence de l'espace » qui plaide pour une organisation sociale non hiérarchique et non centralisée à partir d'un modèle de société qui se crée selon les relations entre individus libres qui co créent un territoire *sol-idaire*, porteur de sens pluriels et laissant place à la multitude d'existences, loin du modèle économique de la société capitaliste, complètement hors-sol.

3.2. Représentation de l'espace ou espace de représentation ? Le pouvoir géographique.

Si le projet politique anarchiste porte sur l'abolition de l'État, ce n'est pas contre l'État en particulier mais contre toute forme de gouvernement qui administre des places selon une partition socio-spatiale hiérarchisée et naturalisée. Le point culminant de cette gestion autoritaire repose dans le socle de l'État-nation libéral : la propriété. Le

²⁰⁹ *Id.*

²¹⁰ E. RECLUS, « Leçon d'ouverture du cours de géographie comparée dans l'espace et dans le temps », *op. cit.*

programme anarchiste, développé par Malatesta²¹¹, pose d'ailleurs l'abolition de la propriété comme ambition numéro un, devant la destruction de l'État. En effet la propriété sclérose l'espace et dénature les besoins naturels des sociétés, qui sont toujours situées et ancrées dans une topographie spécifique. La géographie d'État permet d'administrer des parcelles de propriétés privées en maîtrisant le sol sur lequel il s'inscrit et de légitimer la fiction d'une étendue naturelle en dessinant un territoire-nation. L'exaltation du territoire national est une mystification qui dresse le paysage en produit de consommation, en marchandise et en spectacle. Il reprend le soft power des gouvernants sur les gouvernés qui adhèrent au dogme de l'ordre naturel, artificiellement promu par cette fiction politique. « Elle camoufle l'État derrière le Pays » en s'emparant de la culture et des arts qui ont toujours été récupérés par le pouvoir pour se légitimer, en témoigne le Roi Soleil, Louis XIV, monarque de droit divin, protecteur des arts et des sciences. Le paysage permet de justifier et de légitimer une certaine conception du rapport nature-culture qui fait nécessairement appel à la domination souveraine d'un gouvernement et à des rapports de pouvoir et de contrôle. Foucault relie également le pouvoir au concept d'espace, dont le lexique provient du vocable militaire en soulignant que les métaphores spatiales sont souvent stratégiques puisque la géographie s'est développée à l'ombre de l'armée. Par exemple, « région » provient de *regere*, commander ; « province », de *vincere*, vaincre et « champ » provient du champ de bataille²¹².

Cette fiction géographico-militaire n'est pas anodine puisqu'elle unifie et rend naturels des rapports de force qui ne le sont pas. En un sens, elle maquille le désordre de la violence de l'homme à la nature et cache l'injustice issue des conflits et de la lutte de classe sous une illusion d'harmonie. « La théâtralisation de l'espace n'est pas anodine : ce théâtre de formes est actionné des coulisses par celui qui ne figure jamais sur la scène, qui n'y est jamais visible : le pouvoir²¹³ » analyse Maurice Ronai, dénonçant la valorisation esthétique du paysage. Cette dernière oblige la participation et l'adhésion de celui qui contemple à une certaine idée de l'espace et de l'aménagement du territoire. L'éloge du patrimoine national naturel agit comme une réécriture de la surface spatiale. En inscrivant dans le territoire une mémoire commune et consensuelle, en évacuant les

²¹¹ E. MALATESTA, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste*, *op. cit.*

²¹² Y. LACOSTE, « Hérodote », *op. cit.*

²¹³ M. RONAI, « Paysages », *op. cit.*

rappports sociaux et en camouflant la diversité dans le discours unique des gouvernants, le paysage national procède comme un « refoulement » ou un « anesthésiant » : « Incapable de se définir par son lieu, la ville, l'État, la marchandise, cette société se fonde par rapport à son bord, sa clôture. Pour se voir, elle regarde non ses bases, mais sa frontière²¹⁴ » conclut Maurice Ronai. La philosophie libertaire de Reclus conduit à dénoncer l'imposture que cache l'importance donnée aux frontières par les États. Les frontières sont des « simples lignes de hasard tracées d'abord sur le papier, puis reportées sur le terrain²¹⁵ ». Elles restent étrangères aux impressions premières de l'individu et entravent sa liberté naturelle. L'origine purement géostratégique et militaire de l'idée de patrie pervertit la mémoire et la douce sensation de l'enfance qui relie l'homme à sa terre par un lien d'amour et de mémoire puissant. « L'héritage naturel de chaque homme » est antérieur à toute patrie délimitée, « et c'est pur sophisme de vouloir rattacher ces sentiments à l'existence des polygones éphémères que l'on a découpés sur la rondeur de la planète²¹⁶ ». À ce titre, la notion de frontière naturelle découle d'un raisonnement faux lorsqu'il est appuyé par des exemples et une étude objective du milieu. La géographie sociale libertaire révèle l'arbitraire qui se cache derrière la naturalisation des conflits d'intérêts entre propriétaires et gouvernants. En faisant fi des affinités naturelles véritables, elle sépare les ethnies selon une administration purement centralisée et éloignée de la réalité des territoires qui cherchent chimériquement à fixer « le fantôme insaisissable de la liberté humaine²¹⁷ ».

La frontière ne représente auprès des gouvernements respectifs que des raisons de méfiance, de surveillance et les résidents sont considérés comme autant de gêneurs, troublant les opérations de douanes et de stratégies. [...] Les vrais intérêts locaux ne peuvent être compris par les administrations lointaines vivant en de grandes cités où rien ne rappelle les pâturages, les forêts, les sites de la montagne²¹⁸.

L'administration d'État reste une administration *hors-sol*. Elle partage les terrains selon les intérêts des groupes dominants et selon une logique économique de petits

²¹⁴ *Id.*

²¹⁵ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos société modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.* « Le patriotisme est-il incompatible avec l'amour de l'humanité ? », p. 193.

²¹⁶ *Id.*

²¹⁷ É. RECLUS, *Correspondance, op. cit.*, p.96-97.

²¹⁸ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 188.

propriétaires qui empêchent le bon développement d'un milieu, puisqu'il sclérose l'espace et assigne à résidence des individus non libres de leur mouvement ni de leur devenir. Le fait de tracer une frontière politique dans les versants espagnols et français des Pyrénées a rendu ces montagnes hostiles à leurs habitants, non en vertu de la dureté et de la dangerosité des efforts physiques, mais à cause des limites imposées par les frontières douanières et les contrôles identitaires. « Maintenant 'l'ordre règne' sur ces hauteurs²¹⁹ », mais cet ordre n'est que pure fiction politique puisque la liberté d'association est intrinsèque à la nature humaine et nécessaire au bon développement et à la survie des individus, d'autant plus s'ils vivent dans des environnements hostiles. Ainsi, les arguments nationaux, qui instaurent des discours de haines pour ceux qui vivent au-delà de la frontière et qui encouragent à défendre sa patrie nationale, ne saurait défaire les pactes d'amitiés, les *facieres* ou *pacieres*, entre habitants des versants espagnols et français des Pyrénées. Même en temps de guerre, ils persistent au nom de la « souveraineté légitime » des communes et maintiennent la liberté première de commerces, d'échange, de pâturage, et si ce n'est des liens d'amitiés et d'entraide, au moins de coopération. La géographie libertaire permet de désamorcer le jargon scientifique de la géographie d'État qui « donne un air philosophique aux antiques préjugés, aux vanités héréditaires et aux passions haineuses²²⁰ » et qui légitime la spoliation et le vol de la liberté humaine « toujours en plein air, sous le ciel libre, à côté de la borne frontière²²¹ ».

Le paysage devient au XVII^{ème} siècle la métonymie du pays et de la nation. Sa consécration idéologique a lieu au XX^{ème} siècle avec la création de la « Société pour la protection des paysages en France » dont la mission est de conserver « la beauté du paysage [comme] une richesse nationale ». Elle est économique mais aussi éminemment politique puisque le terme « Nation » renvoie à *natio*, la nature, cherchant en ce sens à donner un caractère naturel au « visage de la patrie ».

Paysages et frontières s'allient pour naturaliser « le territoire » qui est en fait le produit arbitraire de rapports de forces. [...] L'idéologie nationale, ne pouvant reconnaître que la « nation » est historiquement liée à l'avènement au pouvoir de

²¹⁹ *Ibid.*, p. 188.

²²⁰ *Ibid.*, p. 194.

²²¹ *Ibid.*, p. 191.

*la bourgeoisie, se condamne à chercher et différer son origine dans une Nature a-historique*²²².

Par le paysage, la géo-scopie bourgeoise extériorise, objectivise et découpe la nature à partir du sens supérieur de la vue (et non pas le toucher ou l'odeur qui sont des sens plus agressifs, plus concrets, plus insérés et ancrés dans un milieu) et la transforme en propriété. Cette propriété donne l'identité et subjectivise les individus appartenant et gouvernés par un État-nation. Elle lisse les rapports de force par la légitimité d'une unité, mystifiée par des frontières, et par la formation d'un peuple qui se constitue en opposition à son autre, sa frontière et son extérieur. Le capitalisme d'État et le néolibéralisme trouvent dans le concept de nature une fiction propice à légitimer sa position de force. Le *hors-sol* devient le *sur-sol* d'une classe dominante, qui s'impose en créant un vide, aussi bien pour légitimer le pouvoir intérieur que son pouvoir extérieur. Pour annexer un pays, l'idéologie nationale procède de la même manière que pour créer un peuple *ex nihilo*. Il s'agit d'inscrire dans le paysage la création d'un pays sur un sol vide. Ainsi, Dénétem Touam Bona dénonce « le blanc des cartes », pour qui « blanc » n'est « ni un être, ni une chose, ni même un privilège, seulement l'opération du néant : le lessivage des mémoires et des territoires subalternes en vue de leur occupation. Toute occupation impériale exige des *terrae nullius*, terres annulées, espaces vidés des lignes de vie qui en trament la géographie²²³ ». Le négationnisme est le discours du pouvoir en quête de légitimation, de l'impérialisme, de la guerre et de la colonisation. La création d'un territoire, la préservation de l'environnement, les fictions de l'état de nature, du bon sauvage, de la nature vierge, qui persistent aujourd'hui encore dans le colonialisme vert de la modernité occidentale, participent à « déshumaniser » le territoire pour en « préserver » l'authenticité. Mais un territoire vidé de ses agents n'est plus un milieu : il redevient un espace vide et géométrique, un espace-musée, une propriété muselée et dominée par une idéologie de « la terre brûlée ». Protéger la « Nature » passe par l'imposition d'un regard et d'une logique extérieure aux communautés en relation avec un milieu et dont les modes de vies sont intrinsèquement nécessaires à leur survie réciproque. Nier la mémoire du lieu, c'est lui dénier son caractère vivant pour en faire un espace mort et vide, un

²²² M. RONAI, « Paysages », *op. cit.*, p. 155.

²²³ D. T. BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, *op. cit.*, p. 25.

réceptacle prêt à recevoir de l'extérieur une nouvelle histoire : « Tarzan n'est que le nom de cette vieille complicité nouant écologie et empire dans l'extension de l'amnésie : la production de pages blanches où inscrire, en toute bonne foi, le récit d'une mission de sauvegarde²²⁴ ». En ce sens, la réserve naturelle procède du même fonctionnement que l'administration d'État capitaliste et se présente comme le complément de la mine à exploiter : une ressource extérieure à l'homme qu'il se doit de développer pour la faire prospérer. Denetem Touam Bona rappelle le caractère anarchique de la vie et des individus qui sont moins des individus que des nœuds de relations. Le milieu est mouvement, et *être*, c'est toujours déjà être situé dans un réseau de mémoires, d'histoires et de circonstances formant un lieu. L'authenticité essentialiste est issue de l'idéologie libérale et capitaliste dans laquelle l'identité est un bien défini et délimité, un corps possédé par une intelligence économique et rationnelle qui cherche à le faire fructifier, à le rentabiliser. L'auteur plaide pour une « opacité de l'être²²⁵ » qui déjoue le schéma mental du fixisme libéral tout autant que la carte instituée, délivrant tous deux un discours unique légitimant le *savoir-pouvoir* des dominants qui efface la pluralité et la diversité de l'espace. En rappelant le mode de vie furtif des esclaves marrons en Guadeloupe s'étant échappés des plantations pour survivre, il propose une géographie subversive qui permet de contrer l'outil de domestication du territoire, des subjectivités et des corps en s'inscrivant dans le « blanc des cartes », c'est-à-dire, en s'extirpant « délibérément de la carte des Blancs. [...] Les frontières des territoires marrons ne pouvaient se maintenir en effet que dans leur propre effacement, que par le brouillage continu des radars des maîtres²²⁶ ».

Tout comme la pratique libertaire, la vie se fait au sein d'un territoire, et l'organisation découle d'un processus dynamique de cocréation continue dans *l'ici et maintenant*. Une organisation spatiale et politique libre et émancipatrice ne peut pas s'effectuer *ex nihilo* – purement extérieure au milieu – sous peine de se transformer en domination et en violence. En partageant et en assignant des places aux identités individuelles, la gestion étatique et centralisée fait de l'espace un outil de pouvoir et de coercition qui enferme des ethnies hétérogènes de manière artificielle, ne se maintenant

²²⁴ *Ibid.*, p. 25.

²²⁵ *Ibid.*, p. 42.

²²⁶ *Ibid.*, p. 143.

que par le biais d'une politique de haine et de violence envers l'extérieur. Elle entrave le mouvement naturel de la vie et sclérose l'espace par la partition du sensible, c'est-à-dire ce qui est donné à voir et à penser en fonction d'une position sociale hiérarchisée et déterminée. Le paysage est en ce sens l'imposition de l'espace de la bourgeoisie dont « l'enjeu est d'empêcher les classes dominées de se situer, de se localiser, de se repérer²²⁷ ». Il faut créer le vide, l'ignorance et l'impossibilité de faire sens pour imposer le sens d'une histoire et légitimer sa puissance. En esthétisant le paysage, la géoscopie fétichise l'espace : elle dépolitise, naturalise, déshistoricise pour enlever toute possibilité d'*empowerment* à travers l'atomisation des individus hors-sols. Tout comme « le désarmement de la nature [est] la construction historique et politique de son impuissance²²⁸ », la désarmement des classes dominées passe par la construction politique de leur impuissance, permettant à la classe dirigeante d'imposer de la sorte la nécessité et la légitimité de sa gouvernance sur des ignorants qui, par leur incompetence, se mettent en danger.

La géographie sociale des anarchistes permet de re-liaison les diversités des forces et des lignes de vie qui traversent un milieu tout en permettant une relecture située des rapports de forces pour en démontrer la contingence, rehistoriciser et démasquer des logiques de dominations. Ainsi, Reclus rappelle qu' « il n'existe pas de « bonne terre » jadis : toutes ont été créées par l'homme dont la puissance créatrice, loin d'avoir diminuée, s'est au contraire accrue dans d'énorme proportion²²⁹ », et il n'existe donc pas de force extérieure ou de volonté naturelle qui puissent légitimer, dicter dogmatiquement et agencer l'espace selon une organisation fixiste et un ordre hiérarchique. L'aménagement d'un territoire n'est jamais déterminé, mais procède des choix politiques et de la volonté des individus qui l'habitent, perçu non pas comme un espace vide à occuper mais comme la trame d'une occupation existentielle du travail de l'homme dans le monde. En ce sens, l'aménagement peut être plus ou moins bon, et le jugement de valeur évolue lui-même selon la dynamique et les besoins des sociétés qui se créent de manière continue. Pour Reclus et les anarchistes, la concentration du capital au sein d'un groupe dominant, la gestion d'un territoire par un pouvoir centralisé, la création d'une

²²⁷ M. RONAI, « Paysages », *op. cit.*

²²⁸ D. T. BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, *op. cit.*, p. 84.

²²⁹ P. PELLETIER, « Géographie, géographie politique et fondements théoriques de l'anarchisme », *op. cit.*

unité nationale par l'opposition à l'altérité et le rejet de l'autre, la dynamique expansionniste, colonisatrice et impérialiste des États et l'exploitation des sols étrangers et des ressources comme autant d'objets ou de biens extérieurs sont des logiques internes au fonctionnement du capitalisme d'État. Elles engendrent une économisation des relations à soi, aux autres et au monde, et légitiment la fiction de l'individu stratège, économe, libéral et rationnel en concurrence avec d'autres et en lutte contre la nature pour sa survie. Ce type de discours permet de nourrir les discours de haine, de violence et de justifier l'exploitation, la colonisation, l'impérialisme et les injustices sociales issues de tout autre type de domination jusqu'au darwinisme social, au malthusianisme et néomalthusianisme qui voient dans les limites de la planète une raison de laisser mourir ceux qui ne sont pas conviés au 'grand banquet de la nature'. Contre ces « barrières de séparation entre voisins que des intérêts communs avaient rendus frères », Elisée Reclus rappelle que « le vaste monde nous appartient, et nous appartenons au monde. À bas toutes ces bornes, symboles d'accaparement et de haine ! Nous avons hâte de pouvoir embrasser tous les hommes et nous dire leur frère !²³⁰ ».

Nier la responsabilité de la forme du gouvernement et de l'inégale répartition des ressources dans la misère ou la pauvreté, permet à la théorie malthusienne et aux partisans du darwinisme social de délier la question de l'organisation socio-spatiale du volontarisme politique. Cela participe à justifier les inégalités sociales en les naturalisant et, par ce biais, à les dépolitiser. Or, pour les anarchistes du XIX^{ème}, « l'occupation du milieu n'est pas fonction du nombre d'homme mais de la qualité de son aménagement²³¹ ». Ainsi, dans son analyse de la répartition et de la production au sein de son œuvre *Champs, usine et atelier*, Kropotkine dénonce l'hypocrisie de la science bourgeoise qui essentialise un système de philosophie pratique en argumentant par les apports mathématiques de la « loi de nature » et du « principe de population ». Elle part d'un argument contingent et partial « pseudo-scientifique » pour donner une prestance savante à la légitimation des inégalités. Philippe Peletier étend cette remarque au néomalthusianisme qui sévit à travers la crise écologique et l'écologisme contemporain : tous deux appellent à limiter la démographie pour éviter ou freiner la catastrophe induite

²³⁰É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.*, p. 193.

²³¹P. PELLETIER, *Noir & vert, op. cit.*, p. 109.

par la croissance infinie dans un monde fini. En rendant inquiétant la croissance démographique, par l'appui des rapports scientifiques comme le rapport Meadows, cette politique de la peur a des racines idéologiques qui articulent un vocabulaire de menace et de rareté sur fond de lutte de tous contre tous²³². Mais, raisonner de manière individuelle, en culpabilisant et calculant qui est responsable de quelle consommation, est un raisonnement absurde dans le monde globalisé contemporain, dans lequel la production et la consommation sont interdépendantes l'une de l'autre et résultent d'une logique de capitalisme d'État. « Toutes ces approches commentent l'erreur conceptuelle, en réalité politique, de raisonner en État-nations, comme le faisait déjà Malthus, de ne pas voir que l'économie se joue des frontières et que l'impérialisme existe ainsi que la lutte des classes²³³ » conclut Pelletier, qui réactualise la pensée des anarchistes du XIX^{ème} pour tenter de démasquer l'idéologie absolutiste qui se cache derrière une étude décontextualisée des spécificités spatio-temporelles. En réalité, « le phénomène est plus complexe géographiquement et géopolitiquement plus diversifié²³⁴ », et le catastrophisme porté par la collapsologie issue des milieux petits bourgeois renoue avec l'attentisme politique dans l'expectative du rédempteur qui permet au capitalisme vert de prospérer à l'ombre d'un « consensus démocratique » dépolitisé. Ces « prophètes de malheur » dénoncés par Pelletier dans les pas de Reclus, ne font que préparer des individus à la résilience et non à la résistance. Il s'agit de s'adapter au monde futur dans l'attente d'une ligne temporelle inéluctable qui réduit l'imaginaire politique sur l'horizon unique du capitalisme.

3.3. Du vide produit au mouvement plein, du *pouvoir sur* au *pouvoir de*.

Face à cet horizon politique unique et inéluctable, la crise environnementale contemporaine doit au contraire permettre d'ouvrir les horizons. Dans le sens grec du terme²³⁵, elle est un moment non de crise du vivant mais de crise de notre relation au

²³² *Ibid.*, chapitre « Terre et population ».

²³³ *Ibid.*, p. 114.

²³⁴ *Ibid.*, p. 123.

²³⁵ La crise puise son sens étymologique de *krisis* qui provient lui-même du verbe *krinein*, « juger » ou « choisir » : faire la part des choses dans un moment décisif en vue de commencer une action, un changement.

vivant. Elle fait éclater au grand jour l'horizon mortifère que porte en elle la fiction politique du capitalisme, et rend possible le retour d'un jugement sur les contradictions internes d'un tel système fondé sur un modèle de marché globalisé. Cette « crise » révèle le potentiel de la volonté en puissance de « la nature prenant conscience d'elle-même ». Elle est un moment de choix, qui permet de redéfinir les cadres de l'action pour rebattre les cartes de l'organisation sociale. La crise écologique remet en question la notion même d'espace, considéré comme un grand échiquier sur lequel les États-nations placent leurs pions stratégiquement pour se distribuer des parties de propriétés, en exploiter le plan inerte et vide. Seulement, « la nature globale de la crise écologique force les individus, les capitales et les États à porter le regard vers l'extérieur : elle fait apparaître un horizon cosmopolitique²³⁶ » selon Bruno Latour qui analyse les conséquences de la collision entre la fiction capitaliste de la nature et la réalité de celle-ci : « Les questions écologiques font éclater la notion d'espace²³⁷ ». D'une *nature-ressource* passive, elle devient un agent actif dans la représentation politique ; cela oblige à repenser les conceptions du territoire, l'ontologie de l'espace, la souveraineté nationale et les frontières étatiques. Les conséquences des aléas climatiques sont mondialement partagées mais sont avant tout des réalités de terrain, à l'échelle locale, qui touchent directement à la réalité de l'espace vécu et du lieu de vie. C'est pourquoi cette « crise » force la géopolitique à considérer le problème dans sa diversité, elle se fait géopolitique de la nature, géopolitique sociale et nous pouvons, sans crainte, rapprocher cette conception de celle de la géographie sociale de Reclus qui s'attarde à étudier les événements dans leur diversité, à analyser leur spécificité topographique et sociétale, à les comparer dans le temps et dans l'histoire pour mieux comprendre le fonctionnement de la liberté humaine et de ses besoins. Cela, en vue de permettre l'émergence de la meilleure organisation sociale en lien avec un milieu, et non pas de manière extérieure, décentralisée et imposée de force par une puissance étrangère au milieu. L'appel, que fait Catherine Larrère à la suite de l'article de Latour, à développer une histoire parallèle à celle des États-nations, une histoire des luttes qui recense « les façons qu'inventent les collectifs pour vivre et produire autrement, pour habiter la Terre autrement, [pour] changer conjointement les rapports à la nature et aux

²³⁶ B. ALEX et O. DE FRANCE, « Géopolitique de la nature, nature de la géopolitique », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021, p. 39-51.

²³⁷ B. LATOUR, « Inventer une géopolitique de la nature : “les questions écologiques font éclater la notion d'espace”, Grand entretien avec Bruno Latour », *op. cit.*

humains », est déjà l'ambition portée par l'œuvre des géographes anarchistes du XIX^{ème} siècle. Elle fait apparaître « cet horizon cosmopolitique » de l'unité-en-la-diversité, et désamorce l'idée de la notion d'espace vide à remplir. Comme « la question du gouvernement ne se pose qu'à partir d'un vide [...] le pouvoir crée le vide. Le vide appelle le pouvoir²³⁸ » selon la théorie anarchiste du Comité Invisible. Pour eux, il ne s'agit pas tant de pouvoir que de domination, qui révèle la concurrence violente pour imposer sa vérité et légitimer sa position de force. Le problème fondamental pose non la question du « *pouvoir de* » qui est le fondement de toute action, mais celle de transformer ce *pouvoir de* en *pouvoir sur*, en venant combler le vide créé artificiellement entre des individus atomisés de toute part. En réfutant l'ontologie d'un principe premier, d'une *arche* nécessaire, les anarchistes critiquent cette partition de vide ou de plein comme autant d'états physiques de l'espace qui alternent sans relation processuelle, et s'excluent mutuellement. Puisque l'ontologie étatique repose sur l'essentialisation d'un principe originaire, transcendant le sens humain, qui commande le sens de la philosophie de l'Être et la partition du monde, elle dessine un horizon métaphysique philosophico-politique dont l'enjeu est l'appropriation et l'imposition d'une Vérité. « L'être en tant qu'être stable, se cache dans un fond d'invisibilité publique [...], s'enracine dans des bases stables, donc étatiques, polémiques (guerrières) par définition, c'est-à-dire politiques, afin de priver de sens toute autre possibilité de penser au-delà de l'arche²³⁹ » analyse Slavo Vaccaro lors d'un colloque sur la philosophie de l'anarchie. La narration du principe de stabilité - « la *stasis* » - est au fondement de la racine de « l'étatisme » dont résulte la fondation violente de l'État. L'ontologie fixiste assigne des places dans un vide désormais rempli. Elle anesthésie le propre de la pensée philosophique en supprimant la tension entre la réflexion et la réalité, c'est-à-dire entre le rapport qui lie l'individu pensant au monde. L'espace statique repose sur ce « mausolée du plein²⁴⁰ » dont l'origine se pose comme une vérité non contingente et extérieure à ce plein pour le contrôler de manière hiérarchique. Rancière explique la partition du sensible hiérarchique par un principe de saturation : il n'y a plus ni vide ni complément²⁴¹.

²³⁸ COMITE INVISIBLE FRANCE, *À Nos amis*, Paris, La fabrique éditions, 2014, p. 78.

²³⁹CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE SUR LES ALTERNATIVES SOCIALES LYON *et al.*, *Philosophie de l'anarchie: théories libertaires, pratiques quotidiennes et ontologie actes du colloque de Lyon, [12-15] mai 2011*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2012, p. 216.

²⁴⁰ *Id.*

²⁴¹ M. DIKEÇ, « Space, Politics, and the Political », *op. cit.*

En partant de l'étude du milieu dynamique et de son évolution processuelle, les anarchistes puisent dans la géographie un argument pour réfuter l'ontologie statique et refuser « d'hypostasier [...] la fonction auxiliaire du verbe être²⁴² ». Au contraire, leur vision du monde porte sur un mode d'être en mouvement : « Le devenir, le multiple, le singulier, le différent, l'accidentel, le changement incessant, l'évènement, les circonstances, les situations, sans qu'il n'existe aucune autre réalité sous-jacente ou surplombante, fixe et éternelle²⁴³ ». Pas plus qu'il n'y a de plein fixe, de substance par nature qui sévit sous la réalité, qu'il n'y a de Vérité absolue et idéale, il n'y a pas non plus de vide absolu et originel. Le monde est habité ; l'espace est la trame de cette habitation, et le propre de la rencontre. « Chacun d'entre nous est le lieu de passage et de nouage de quantité d'affects, de lignés, d'histoires, de significations, de flux matériels qui nous excèdent²⁴⁴ » illustrant par ce propos le nom collectif de « Comité Invisible » qu'ils ont choisi de se donner. *Invisible*, non parce qu'il se cache ou qu'il est une réalité sous-jacente ; *invisible*, parce qu'il excède l'ordre du visuel tel qu'il est assigné par le gouvernement statique de l'espace. Il dépasse le vice identitaire de l'ontologie étatique en le diffractant de manière kaléidoscopique dans la pluralité des existences et des relations qui tissent le « ici et maintenant » d'un évènement, toujours situé dans une pratique des milieux. Ce qui n'est pas sans nous rappeler la définition de la rencontre que donne Massey Doreen à propos de l'espace relationnel et dynamique en tant qu'« entremêlement de trajectoires continues desquelles quelque chose de nouveau émerge²⁴⁵ ». Tout comme l'espace est loin d'être la simultanéité statique d'un système clos sur lui-même, mais est toujours plein d'une simultanéité de mouvement ; de même l'idée moderne de « l'individu seul » est une illusion de la pensée libérale puisqu'il est toujours plein des relations qui le constituent en même temps qu'il participe à les constituer. Tout est relié, le micro et le macro, non pour remplir le vide d'un espace, mais parce que l'espace n'est pas un réceptacle stratégique ou cosmique²⁴⁶ dessinant un horizon

²⁴² CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE SUR LES ALTERNATIVES SOCIALES LYON *et al.*, *Philosophie de l'anarchie*, *op. cit.*, p. 169.

²⁴³ *Ibid.*, p. 170.

²⁴⁴ COMITE INVISIBLE FRANCE, *À Nos amis*, *op. cit.*, p. 79.

²⁴⁵ D. MASSEY, « Some Times of Space », *op. cit.*

²⁴⁶ L'idée métaphorique d'un espace-réceptacle est issue du *Timée* de Platon, dans lequel l'auteur explique la formation du Cosmos. Le Démiurge, comparé à un artisan, est extérieur à ce Cosmos et crée le monde sensible sur une copie du monde des Idées. Cependant, il est « obligé » de faire avec la réalité matérielle, avec le donné, avec le fond premier de matière qui forme l'« *anagke* » - *la nécessité*. Il y a donc quelque chose qui résiste à l'Idéal, et ce fond de matière sensible duquel émerge les choses est cet « espace-

à atteindre, tracé d'avance par une intentionnalité transcendante – Dieu ou l'État. Au contraire, la théorie anarchiste plaide pour une autre ontologie qui pense le flux du temps dans le monde au lieu de le bloquer dans la substance. Le devenir s'oppose au programme étatique qui administre, centralise, hiérarchise et partage le territoire selon une logique économique et hors-sol. Ainsi Bookchin rappelle que « dans toute brèche de la machine bureaucratique s'engouffrent les forces de vie²⁴⁷ ». L'autorité du gouvernement sur la gestion d'un milieu est une fiction formelle qui a pourtant des conséquences bien réelles puisqu'il en subit l'illégitime influence et la domination. Kropotkine, qui fut d'abord géographe au service du Tsar, sera envoyé au contact des populations et des communautés dans la grande Sibérie. C'est de cette expérience de vie communautaire et proche de la nature parfois hostile que lui viendront ses convictions anarchistes de ne pas séparer les problèmes politiques de la géographie. La biologie et l'étude de la nature permettent une approche synthétique du vivant en son milieu et aboutissent à la critique de la politique réformatrice d'un gouvernement centralisé qui sclérose l'espace de manière arbitraire et étouffe la spontanéité naturelle de coopération et du libre développement en lien avec le milieu. Ainsi Reclus signera dans *l'Anarchie* la définition suivante :

La lutte contre tout pouvoir officiel qui nous distingue essentiellement : chaque individu nous paraît être le centre de l'univers, et chacune a les mêmes droits à son développement intégral, sans intervention d'un pouvoir qui la dirige, la morigène ou la châtie²⁴⁸.

La pensée anarchiste est une triple libération : d'abord une libération de l'espace de son ontologie statique, puis celle du milieu de son emprise étatique et enfin, celle de l'individu dont émane la volonté créatrice. L'individu est le « centre de l'univers » parce qu'il est le nœud de relation constitutif de cet espace contingent. Selon les mots de Reclus, « il est le choc impulsif du milieu » duquel émerge la volonté d'émancipation. L'anarchie est radicalement subversive puisqu'elle naît d'une vision du monde ontologiquement

matière », une substance « bâtarde », ni complètement sensible, ni complètement idéale. Elle est un « troisième genre » qui permet de résoudre l'aporie du flux temporel en fixant le chaos négatif du devenir dans ce « tissu originel », prêt à recevoir et à être pénétré de l'Idée pour donner naissance au sensible. Platon use en ce sens du terme « réceptacle » ou « nourrice », reposant sur l'imaginaire d'une femme enceinte passive dans l'attente d'un agencement extérieur.

²⁴⁷ SIC in V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, [2ème édition], Paris, Le passager clandestin, 2019, p. 95.

²⁴⁸ É. RECLUS, *L'Anarchie*, op. cit., p. 24.

différente de la philosophie occidentale et étatique. Elle est d'abord *an-archique* dans le sens négatif du terme, s'opposant à tout *arche*, à tout gouvernement, pour révéler l'infini simultanément des possibles que recèle la nature dont l'homme fait partie. Pour ensuite faire de ce chaos du monde un anarchie positive, c'est-à-dire politique, en promouvant une organisation de l'espace qui ne repose plus sur une partition hiérarchique du sensible mais qui permet de « libérer et d'associer toutes les forces et toutes les logiques émancipatrices sont le réel est porteur²⁴⁹ ». Cette définition rejoint celle que Rancière établit à propos du politique, qui est l'action d'impliquer une perturbation de l'ordre de la police guidée par un principe d'égalité²⁵⁰.

En plus d'être source d'injustice, d'inégalité et de domination de la classe dominante sur la masse des asservis, la police fixe est une contradiction interne : elle est instable par nature puisqu'elle manque de spontanéité, de flexibilité et d'adaptation face au vivant dont le mouvement est le propre de l'évolution naturelle.

L'État et les divers États particuliers qui le composent ont le grand désavantage d'agir suivant un mécanisme si régulier, si lourd, qu'il leur est impossible de modifier leurs mouvements et de se faire aux choses nouvelles²⁵¹.

Et un peu plus loin, Reclus de continuer :

Dès qu'il se présente une affaire qui sort de la routine habituelle, l'administration est troublée comme le serait un peuple de grenouilles par la chute d'une pierre dans un marais²⁵².

L'État ne tient que par la force, « cette raison majeure qui lui dispense d'avoir raison²⁵³ », seulement le moyen ne peut se distinguer de sa fin et « l'armée étant organisée pour le mal, elle ne peut fonctionner que pour le mal. [...] On ne réforme pas le mal, on le supprime²⁵⁴ ». Voilà en quelques mots, ce que le programme anarchiste vise : supprimer l'État, non en vertu d'une quelconque diabolisation stérile de la forme de gouvernement

²⁴⁹ CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE SUR LES ALTERNATIVES SOCIALES LYON *et al.*, *Philosophie de l'anarchie*, *op. cit.*, p. 173.

²⁵⁰ M. DIKEÇ, « Space, Politics, and the Political », *op. cit.*

²⁵¹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, IV, Chapitre VII « L'Etat Moderne », p. 69

²⁵² *Id.*

²⁵³ *Ibid.*, p. 49.

²⁵⁴ *Ibid.*, p. 55-59.

mais parce qu'il est par essence mauvais puisqu'*hors-sol* et donc irréaliste. Il ne s'agit pas ici non plus d'un jugement de valeur issu d'une idéologie dogmatique. Les anarchistes partent de leurs études et de leurs observations du milieu, pour en conclure l'inefficacité et la contradiction de ce système qui ne peut que s'adapter au milieu duquel il émerge et qu'il a lui-même créé : celui, métaphysique, d'un monde fixe où une place est assignée par nature aux choses. Il donne naissance au milieu social et matériel d'un monde de propriétaires qui tentent de tirer profit de leur position en légitimant par la force l'origine légitime de leur puissance : « L'Etat, un et indivisible, régissant sur une poussière de particuliers, voilà l'idéal²⁵⁵ ». Mais une société complètement fermée sur elle-même – « une et indivisible » - est impossible, en vertu même du flux du temps, de la dynamique rectusienne du milieu et de l'ontologie du devenir que déploient ces anarchies. Tout comme l'espace est un entrelacs continu de trajectoires infinies et indéfinies se produisant et se défaisant constamment, le politique émerge dans cette potentialité permanente que présente la dynamique processuelle. Massey soutient en ce sens qu' « il y a toujours de l'imprédictible dans l'espace²⁵⁶ », qui ne peut jamais être une complète simultanéité dans laquelle toutes les interconnexions sont établies de fait. L'espace anarchiste n'est ni un état des lieux ni un lieu de l'État. Dynamique, il se transforme continuellement et échappe à la *stasis* politique. De ce fait la police n'est jamais finie ni close, et le politique se construit dans le surplus ou le manque. La véritable question sociale de la politique porte sur ce « surplus », cet imprédictible, qui est le mouvement dynamique du vivant, néantisant ce qui vient d'être dans le flux du temps spatialisé et de l'espace vivifié. L'anarchisme invite à adopter une « narration des multiples sens du devenir » en « offr[ant] un sens vital à ce passage [du temps qui coule], qui représente finalement notre existence, la seule à notre disposition et qui, pour cette raison, réclame tant d'attention et de soin²⁵⁷ ». Face au plein étatique qui domine et impose un développement de la société selon le contrôle des gouvernants, il s'agit de « valoriser le plein de la vie contre le destin de la mort²⁵⁸ ».

Là est la différence essentielle entre les divisions administratives et les pays : ceux-ci, de formation spontanée, doivent changer de contours avec tous les

²⁵⁵ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 325.

²⁵⁶ D. MASSEY, « Some Times of Space », *op. cit.*

²⁵⁷ CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE SUR LES ALTERNATIVES SOCIALES LYON *et al.*, *Philosophie de l'anarchie*, *op. cit.*, p. 226.

²⁵⁸ *Id.*

*phénomènes vitaux de la nation ; ils subissent incessamment toutes les oscillations de l'évolution générale, tandis que les limites marquées par les ministres, les commissaires du Parlement ou les préfets, restent immobiles, mortes : on ne peut y voir qu'un élément de mort au milieu de la continuelle transformation des choses*²⁵⁹.

En développant l'horizon rhizomatique du processus protéiforme de la vie même, l'ontologie anarchiste prône une théorie-action le long d'une *praxis* éthique : celle de la libre fédération et de l'action directe, toujours situées dans le temps et dans l'espace. Et Reclus de conclure sur le potentiel émancipateur de l'anarchisme : « Le but de la vie est de ne pas être mort en paraissant de vivre²⁶⁰ ».

La géographie anarchiste permet d'analyser empiriquement les rapports de forces et les relations spatiales du pouvoir afin de démasquer les fictions politiques qui se présentent comme la vérité de l'*arche* originelle. Si la géographie contemporaine et universitaire porte toujours en elle l'influence de l'idéologie occidentale, la géographie libertaire permet de substituer une lecture horizontale à la lecture verticale induite par le pouvoir extérieur, et réinsérer celui-ci dans sa contingence historique, dans le temps et dans l'espace²⁶¹. Étant un habitant de la Terre, l'être humain est un être géographique, sédentaire ou mobile, actif dans sa mobilité, son aménagement, sa reconstruction, sa représentation et son imagination de l'espace. La géographie est donc pour lui « une technique et une pratique d'autogestion spatiale²⁶² », au sens littéral du terme puisqu'elle permet à l'individu de s'orienter dans l'espace mais aussi dans un second sens, celui de l'organisation sociale et politique. Si la géographie peut être un outil au service du pouvoir, c'est parce que ces deux aspects sont reliés en ce que « plus le niveau socioéconomique d'un individu est faible, plus sa capacité de se déplacer librement est

²⁵⁹ É. RECLUS in F. FERRETTI, *Élisée Reclus: pour une géographie nouvelle*, Paris, Éd. du CTHS, 2014, p. 355.

²⁶⁰ É. RECLUS in A. DAVID, *Pour la vie et autres textes libertaires inédits 1895-1907*, Les nuits rouges, s. l., 1998, vol. Préface à la première édition, p. 12.

²⁶¹ P. PELLETIER, « Élisée Reclus : Théorie géographique et théorie anarchiste », *op. cit.*

²⁶² *Id.*

réduite, plus sa connaissance du monde avec ses différents endroits est mince²⁶³ » analyse Philippe Pelletier en concluant sur la domination spirituelle et humaine que le pouvoir exerce à travers les conceptions et les connaissances, le discours, le savoir et l'organisation de la notion d'espace. La géographie sociale libertaire permet de désamorcer les carcans étatiques et d'émanciper les individus, les milieux et les sociétés de la triple limite imposée, en ouvrant les horizons au-delà de « la finitude, [de] la finitude historique et [de] la finitude géographique²⁶⁴ ».

Débarassée de l'*arche* chimérique, des fictions politiques fixistes, des relations hiérarchiques, coercitives et sclérosées, l'humanité s'émancipera de son principe de mort, vide ou plein, « si elle ne périt pas comme une fleur avortée, [et l'évolution naturelle de] son épanouissement sera l'Anarchie entre frères²⁶⁵ » assure Elisée Reclus qui s'appuie sur l'analogie organiciste et de son holisme savant pour le démontrer :

La cellule comparable à l'homme dans la société, s'associe et se dissocie sans cesse, voyage sans fin dans l'immense torrent de la vie, alternativement nourriture, sang, chair et pensée [...]. Il n'y a pas plus de cellules crâniennes que de rois par droit divin, pas plus de cellule ventrale que de peuple à la Menenius Agrippa, né pour travailler et se taire. Quoique vous fassiez vous agirez toujours comme une libre cellule voyageuse²⁶⁶.

Toujours voyageur, en tant que géographe tout aussi savant qu'anarchiste, il se nourrit de l'espace pour être attentif, le comprendre, en prendre soin, le cultiver et l'habiter dynamiquement « en parcourant le monde en homme libre²⁶⁷ ». Un homme libre de mouvement, et libre de penser, comme le flux de la vie – « le fluide nerveux », énergie ou élan vital – qui parcourt les phénomènes de la vie sur Terre. L'ordre anarchiste procède d'une « refondation de l'être dans l'ici et maintenant de sa transformation perpétuelle²⁶⁸ » qui se *nourrit de* et *nourrit* en retour « l'entente anarchique de l'homme et du cosmos, [et de] leur jeu d'équilibre en perpétuelle évolution²⁶⁹ ».

²⁶³ *Id.*

²⁶⁴ *Id.*

²⁶⁵ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Les grands textes, op. cit.*, p. 374.

²⁶⁶ *Id.*

²⁶⁷ É. RECLUS, *La terre, op. cit.*, p. III.

²⁶⁸ CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE SUR LES ALTERNATIVES SOCIALES LYON *et al.*, *Philosophie de l'anarchie, op. cit.*, p. 31.

²⁶⁹ *Id.*

PARTIE II – L’espace plastique, préfiguration du politique.

Le vaste monde nous appartient, et nous appartenons au monde. À bas toutes ces bornes, symboles d'accaparement et de haine ! Nous avons hâte de pouvoir enfin embrasser tous les hommes et nous dire leurs frères !

- E. Reclus²⁷⁰.

Des « évolutionnistes révolutionnaires », voilà comment Reclus se qualifie, lui et ses compagnons de route. Leurs convictions anarchistes se fondent dans l'étude savante et incorporée du milieu duquel émerge une complexe interaction entre la nécessité matérielle des lois naturelles et la libre volonté de la conscience individuelle et collective. L'évolution se fait et se poursuit constamment le long des dynamiques relationnelles et du mouvement inhérent à toute vie sur Terre ; elle est « le mouvement infini de tout ce qui existe, la transformation incessante de l'Univers et de toutes ses parties depuis les origines éternelles et pendant l'infini des âges²⁷¹ ». L'émancipation ne peut donc s'établir qu'en laissant le libre cours de cette énergie se développer dans les liens qui relient les individus et trament l'instant présent. Révolutionnaires par suite, puisque chaque changement émerge de la résistance à l'inertie d'un milieu, aussi bien dans les phénomènes naturels que sociétaux. Chaque nouveauté est le produit d'un jeu de force continu et donne lieu à un nouveau point de départ dont l'individu est l'initiateur, en rupture avec l'ambiance initiale. « Nulle révolution ne peut se faire sans évolution préalable²⁷² », et c'est par l'influence du milieu constamment en évolution que se développe, en germe, tout le potentiel de l'action de l'homme en vue d'une société juste et « adaptée au milieu », c'est-à-dire, fondée sur la satisfaction égalitaire des besoins de chaque membre de la société. Puisque que l'entraide est le facteur premier de l'évolution selon la théorie de Kropotkine qui s'appuie sur sa géographie comparée, l'émancipation sociale est proportionnelle au degré de liberté laissé aux individus pour s'adapter au

²⁷⁰ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos société modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault, op. cit.*, p. 194.

²⁷¹ É. RECLUS, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique, op. cit.*, p. 1.

²⁷² *Ibid.*, p. 58.

milieu. Elle ne peut en ce sens être endiguée dans un appareil d'État, aussi bien administratif que militaire, économique que policier. « L'homme étant la nature prenant conscience d'elle-même²⁷³ », aucune force n'est purement extérieure et les nations sont prises dans le jeu des forces du milieu. La raison de leur chute n'est jamais déterminée par les circonstances externes, mais toujours par leurs choix politiques. La théorie anarchiste place toujours l'individu devant ses responsabilités, liées à la pleine conscience de ses actes. Le fait capital de la ruine de l'homme est lui-même, et la régression sociale est causée par la propriété privée, qui organise et distribue des capitaux, fonciers et sociaux, en inadéquation avec la réalité des besoins de chacun et des lois du milieu. L'oppression et la coercition qui découlent de ce partage du monde causent irrémédiablement un regrès dans l'évolution puisqu'elles empêchent les individus d'agir librement. « C'est la constitution d'une partie de la société en maîtresse de l'autre partie, c'est l'accaparement de la terre, des capitaux, du pouvoir, de l'instruction, des honneurs par un seul ou par une aristocratie²⁷⁴ » qui est source de la mauvaise gestion de l'économie et qui réduit les êtres à des étants, dont les potentialités infinies sont écrasées par la naturalisation de la fonction et de la place qui leur ont été assignées.

Les études géographiques de Reclus et de Kropotkine sont intimement liées à la pratique du terrain et des sociétés, toujours situées et appréhendées dans leurs spécificités historiques et spatiales. La géographie comparée est un outil qui dresse le tableau de la diversité des modes de vie et d'organisations sociales, au-delà du point de vue omniscient et extérieur de l'État centralisé. Elle permet d'être au monde, véritablement, et de voir le travailleur ou la travailleuse derrière le rendement de l'industrie textile, qui est bien plus qu'un simple rouage dans la machine économique. En apportant un point de vue systémique, la géographie permet de renforcer la conviction anarchiste dans la liberté et le volontarisme politique et de démontrer que « la plus grande partie de maux qui affligent les hommes découlent de la mauvaise organisation sociale ; [...] les hommes par leur volonté et leur savoir, peuvent les faire disparaître²⁷⁵ ». Chaque individu est un point de rencontre qui tisse avec d'autres d'infinis possibles. Lier la géographie à l'anarchie coule de source pour Springer, louant « sa polyvalence sans borne²⁷⁶ » qui loin de tracer de

²⁷³ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, épigraphe.

²⁷⁴ É. RECLUS, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, *op. cit.*, p. 24.

²⁷⁵ E. MALATESTA, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste*, *op. cit.*, p. 71.

²⁷⁶ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, *op. cit.*, p. 50.

nouvelles frontières, d'écrire le blanc des cartes et les cartes de Blancs, ou de consolider les frontières qui contiennent et légitiment la violence d'Etat, permet « d'interroger nos imaginaires géographiques dans une perspective critique en vue de nous libérer des limites spatiales que nous avons collectivement établies²⁷⁷ ». La géographie libertaire est une géographie sensible, incorporée et concrète. Elle émerge de la pratique du terrain et de la sensibilité que dégage la complexité du monde dans un corps-à-corps avec l'autre de l'esprit : avec l'espace relationnel. L'espace anarchique est un espace qui se nourrit de l'autre et fait avec ce qui est, sans en nier ou en réduire l'existence. L'anarchie se réalise en accueillant l'altérité, c'est-à-dire ce qui n'est pas compris dans un ordre ou assigné à une place déterminée, mais ce *quelque chose* qui échappe à toute gouvernabilité. Politiquement, l'anarchisme se traduit par l'opposition à l'organisation centrale et unique de la bipartition entre des gouvernants et des gouvernés qui suit un certain partage du sensible décidé par la classe dominante. À l'ordre social et hiérarchique, les anarchistes opposent l'organisation dynamique et plurielle mise en place par l'action directe, à partir de ce qui est. Par suite, « à l'unité dogmatique imposée par l'Etat, les libertaires opposent l'unité vivante, réelle de leur association. La seule forme d'organisation de l'espace qui puisse préserver la liberté individuelle, c'est le fédéralisme, où les fédérés sont à la fois souverains et sujets²⁷⁸ ». En ce sens, Reclus souligne que :

L'équilibre des sociétés n'est instable que par la gêne imposée aux individus dans leur franche expansion. La société libre s'établit par la liberté fournie dans son développement complet à chaque personne humaine, première cellule fondamentale, qui s'agrège ensuite et s'associe comme il lui plaît aux autres cellules de la changeante humanité. C'est en proportion directe de cette liberté et de ce développement initial de l'individu que les sociétés gagnent en valeur et en noblesse : c'est de l'homme que naît la volonté créatrice qui construit et reconstruit le monde²⁷⁹.

L'anarchie est ontologique, elle est en nous, dès que nous pensons, dès que nous agissons. Loin d'être une utopie ou une idée abstraite, le principe anarchiste repose sur le processus dynamique et naturel de la vie, inhérent au temps et à l'espace. Mais ce flux continu n'est pas un vide qui néantise toute possibilité. Au contraire, l'anarchie est

²⁷⁷ *Id.*

²⁷⁸ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 71.

²⁷⁹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, t. I, Préface, p. 4.

source d'énergie positive et créatrice. Le plein est en nous ; et le plein de la vie n'est pas un état fixe comme cherche à imposer le pouvoir dominant. Il est un flux vital, un nœud de relation, une trame de pensées et d'actions entre nous et l'autre, entre nous et le monde, entre nous et nous-même. Le monde ne préexiste pas à son existence, mais il est le produit d'une multitude d'actions et de rencontres. Les anarchistes, tout comme les géographes libertaires, s'appuient sur la matérialité du monde pour résister à la domination extérieure imposée par une hiérarchie élitiste et pour s'opposer à tout appareil d'Etat qui règle, organise et désolidarise les individus, les sociétés et les milieux en imposant dogmatiquement une fiction politique comme unique vérité. En refusant de séparer l'idée de l'action, il s'agit de « créer une communauté dans l'activité même de recherche de cette communauté potentielle, selon l'idée que la communauté ne préexiste pas à l'action de mise en commun²⁸⁰ » souligne Geneviève Pruvost. Loin de l'éloge néolibéral de la responsabilité individuelle et la dépolitisation du rôle de l'État et des capitaux dans l'organisation inégalitaire de la production, de la répartition et de la consommation, l'éthique anarchiste ne distingue pas l'émancipation individuelle de l'émancipation collective. Elle soutient que l'initiative individuelle est toujours en accord avec le bien commun, toujours localisée dans le milieu immédiat et dans le cercle restreint de la communauté. Ainsi « *l'autosubsistance* » et le mythe du self-made-man prônés par le libéralisme, le néolibéralisme puis repris par l'anarcho-capitalisme, n'existent pas puisqu'il est chimérique de *dé-matérialiser* les droits de l'individu de sa condition spatiale : « C'est toujours de '*l'entresubsistance*'²⁸¹ » conclut Geneviève Pruvost, c'est-à-dire que l'individu est toujours compris dans un système de relations qui le parcourent, le constituent et le traversent.

Si la géographie est une science méthodique, et que l'anarchisme est une pratique qui s'oppose à tout programme tracé d'avance ; la géographie libertaire procède comme une anti-méthode qui repose sur l'action directe et découle de l'évolution naturelle des choses, conduisant irrémédiablement à la révolution. Mais loin d'être naïf, Élisée Reclus s'empresse de nuancer son propos en rappelant qu'une révolution n'est pas toujours consubstantielle au progrès. Seules la décision consciente et l'action collective sont

²⁸⁰ J. LINDGAARD, « La Subsistance, version écoféministe des communs », sur *Mediapart*, 6 janvier 2017, consulté le 7 mars 2023.

²⁸¹ *Id.*

maîtres de l'émancipation sociale qui s'inscrit toujours dans l'action directe, cette « volonté librement exprimée des hommes qui s'associent pour une œuvre déterminée, sans préoccupation de frontières entre les classes et les pays²⁸² ». C'est pourquoi, là encore, la géographie est une aide précieuse pour les libertaires qui cherchent à libérer le politique de sa centralité ontologique et l'espace de la partition fixiste, pour en dégager le potentiel émancipateur. Dans un espace en mouvement, la géographie libertaire, parce qu'elle est plurielle, permet de redéfinir la territorialisation en travaillant sur l'imaginaire et l'horizon des possibles. Elle est un outil de remise en cause systémique de l'état social par la prise de conscience des désastres aussi bien environnementaux que sociaux, et c'est en qualité de savant que Reclus s'engage politiquement et refuse la neutralité universitaire.²⁸³ Ainsi, comme le conclut Catherine Malabou, « la spatialisation anarchiste travaille à la compréhension politique de l'horizontalité. [...] Ce n'est pas jouer sur les mots que de dire que géographie et politique se préparent mutuellement le terrain²⁸⁴ ». La « méthode anarchiste²⁸⁵ » de l'action directe permet de consolider les intuitions politiques des libertaires, issues de l'approche empiriste du terrain. Par suite, elle invite à redéfinir les imaginaires politiques pour redonner vie à la pluralité ontologique de la vie sur Terre, tout en développant une organisation spatiale qui fait place à la diversité.

²⁸² É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 318.

²⁸³ Dans une lettre à un rédacteur du Figaro datée de 1894, Reclus s'offusque du devoir de réserve qui lui est retorqué : « J'aurais dû, dites-vous, en qualité de savant, ne pas m'occuper de politique'. Et pourquoi, je vous prie ? Si nous prenons la politique dans son sens le plus élevé, qui est le souci du bien public, pourquoi le savant devrait-il se l'interdire ? A quel moment de son existence faut-il qu'il se dise : « me voici classé, spécialisons-nous sous peine de manquer au devoir ? », in É. RECLUS, *Elisée Reclus, Les grands textes*, *op. cit.*, p. 342.

²⁸⁴ C. MALABOU, *Au voleur !*, *op. cit.*, p. 12.

²⁸⁵ Se référer à l'introduction du Chapitre 1 du II, qui fait directement suite.

Chapitre 1. Une méthode expérimentale et intuitive, l'approche empiriste des géographes anarchistes.

*Il est apparu comme le Discours de la
Méthode de la géographie.*

- *Eloge des Géographes de la revue de
géographie de Leipzig*²⁸⁶.

*L'anarchisme est, avec la géographie,
l'attribut éliséen le plus connu.*

- *C. Brun*²⁸⁷.

La « méthode anarchiste » est un terme qui ne doit pas nous induire en erreur sur les modalités d'action des libertaires. Il ne s'agit pas d'établir un programme, un protocole ou une manière de faire. Cela reviendrait à opposer, un nouvel attirail de prescription à l'ordre fixiste de l'Etat qu'ils cherchent à abolir. Les anarchistes reprochent notamment à L'Internationale Communiste et aux marxistes de tracer un plan politique déterminé, nécessitant une avant-garde, une nouvelle organisation centralisée et une « dictature du prolétariat ». Investir un État pour détruire un État, dans l'attente de sa propre destruction, est un pari risqué et contreproductif qui tend à consolider un nouvel empire dans un empire. Facteur de nouvelles dominations, cette prescription est légitimée par la croyance dogmatique du sens déterminée de l'Histoire et n'abolit en rien la bipartition entre gouvernants et gouvernés. Les libertaires soulignent au contraire que l'idée émerge d'un contexte toujours situé, et qu'en ce sens, elle ne peut être distincte de l'action. Ce n'est ni l'action qui dicte l'idée ni l'idée qui dicte l'action, mais l'éthique anarchiste procède d'une inter-création entre théorie et pratique, toujours ancrées et en relation avec un milieu. L'ontologie existentialiste anarchiste se fonde sur l'action immédiate et spontanée - *l'ici et maintenant* - qui travaille dans le présent à l'organisation politique future, calquée sur l'essence même du politique et de la vie, caractérisés tous deux par leur dynamique. L'anarchisme est un état d'esprit qui relie la théorie à la pratique dans « un processus protéiforme qui se déploie constamment à travers les géographies insurrectionnelles de la

²⁸⁶ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 99.

²⁸⁷ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Les grands textes*, *op. cit.*, p. 341.

vie quotidienne et la politique pré figurative de l'action directe, de l'entraide et de la libre association »²⁸⁸ selon Springer. L'anarchie est une méthode et non une prescription, dans le sens où elle expérimente des modes d'organisation qui diffèrent en chaque lieu et émergent des besoins et des relations qui le trament. Il s'agit d'abolir les bases de la propriété privée qui repose sur le partage du sensible et l'assignation essentialiste de place et de la fonction pour « conduire au triomphe total du principe de solidarité, par la voie de la libre association »²⁸⁹. Loin de s'ériger en méthode coercitive et normative, Malatesta en décrit la spécificité :

*Son phare est la solidarité et sa méthode la liberté. Elle n'est pas la perfection, elle n'est pas l'idéal absolu qui s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'en approche, comme l'horizon. Elle est la voie ouverte à tous les progrès, à tous les perfectionnements réalisés dans l'intérêt de tous*²⁹⁰.

L'évolution provenant toujours du milieu, c'est du milieu qu'émergent les révolutions sociales. L'émancipation collective n'est possible que si elle est organisée par ceux qui le constituent. Ne pouvant être planifiée, puisqu'elle émerge de l'énergie créative de l'individu associé avec d'autres dont la liberté propre est toujours grandie par la force de la volonté commune, l'organisation spatiale et sociale est incompatible avec le maintien d'institutions qui fixent la parole, la pensée, l'action, les déplacements, la production, la répartition et les emplois du temps. L'État est, pour Reclus, une contradiction qui endigue la créativité en réduisant le champ de la liberté et de l'association²⁹¹. Au contraire « notre bel idéal, il n'a jamais vécu, c'est à nous de le faire vivre²⁹² » proclame Reclus dans une lettre à Richard Heath du 12 novembre 1902. La théorie est toujours comprise dans la pratique et inversement. En ce sens, on peut reprendre le terme de Maria Béatriz Gréco qui parle « d'anti-méthode²⁹³ » : fondée sur la suppression d'une nécessité principielle pour en libérer les potentialités, et par extension, émanciper l'organisation socio-spatiale d'une *arche* et d'un ordre hiérarchique. Pour l'autrice, avoir pour horizon du progrès la quête d'égalité ne permet pas l'émancipation. Ce n'est pas de l'idée d'égalité, mais du

²⁸⁸ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, op. cit., p. 26.

²⁸⁹ E. MALATESTA, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste*, op. cit., p. 60.

²⁹⁰ *Ibid.*, p. 61.

²⁹¹ É. RECLUS, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, op. cit., p. 143.

²⁹² É. RECLUS, *Elisée Reclus, Les grands textes*, op. cit.

²⁹³ M. B. GRECO et C. A. GARCIA, *Rancière et Jacotot: une critique du concept d'autorité*, Paris, L'Harmattan, 2007.

sentiment d'injustice et du refus d'être niée ou infériorisée que naissent la volonté d'insurrection contre l'ordre établi et le sujet politique en lien avec son égal. L'émancipation est un processus constant de rupture et de redéfinition du partage du sensible qui partitionne l'espace et les individus en les naturalisant dans des fonctions. L'anarchie est un moment de mise en crise de la police statique et de l'organisation sociale hiérarchique. En contextualisant et en joignant la théorie à la pratique, l'action directe prônée par les anarchistes permet de redéfinir les limites du sensible dans des espaces et des temps nouveaux, constamment en mouvement, et toujours dynamiques. C'est pourquoi, il existe un lien profond entre la temporalité et l'espace. Il est pertinent de relier la géographie à l'anarchie et l'anarchie à la géographie, et de souligner que l'espace dynamique est porteur d'émancipation sociale. Pelletier souligne ainsi que « le vécu spatial des anarchistes joue incontestablement un rôle important dans leur proximité avec la géographie²⁹⁴ ». Infatigables voyageurs, ils ont développé une sensibilité profonde aux paysages, à la complexité du monde et des écosystèmes, à la pluralités des modes de vie et des phénomènes, ce qui leur a permis d'acquérir des connaissances concrètes et empiriques des milieux : leur idéal social de l'égalité et du « pain pour tous » est nourri de leur pratique du terrain et la nourrit en retour. L'idée est indissociable de la pratique, et les moyens des fins, ce pourquoi il faut « parcourir le monde en homme libre²⁹⁵ ».

1.1. Méthode préfigurative, redéfinir les imaginaires pour ouvrir les horizons.

L'éthique anarchiste repose sur l'action directe, qui est un processus et non un projet, une insurrection et non une révolution. Elle crée partout et en chaque instant, des micro-ruptures qui émergent de l'association libre d'individus – « ce choc impulsif du milieu » - qui s'adaptent continuellement à un milieu en évolution et dont ils font intégralement partie. L'organisation sociale ne découle pas d'une Idée de la république puisqu'il n'y a pas de *politeia*²⁹⁶ parfaite qui puisse endiguer et assurer la justice et l'idée du bien public.

²⁹⁴ P. PELLETIER, *Géographie et anarchie : Élisée Reclus, Pierre Kropotkine, Léon Metchnikoff et d'autres*, s. 1., 2013, p. 209.

²⁹⁵ É. RECLUS, *La terre*, op. cit., préface, p. III.

²⁹⁶ Les termes « Politeia », « police », « policier » (chez Jacques Rancière) ou « politite » (chez Philippe Descola) sont des concepts issus de la traduction latine de l'œuvre de Platon, *La République*, dont le dialogue philosophique définit l'État parfait capable d'instaurer la vertu individuelle et la justice. Ces

La justice ne peut être contenue dans une forme institutionnalisée, puisqu'elle est proprement le moment de rupture avec l'ordre établi. La politique n'est jamais un état de fait. La question de l'égalité est toujours une mise en crise issue de la rencontre de la logique policière avec celle de la logique de l'égalité qui met en mouvement l'espace étatique et ouvre un espace commun : un espace de dissensus dans lequel la parole renait dans l'ouverture des horizons du sensible. Pas plus qu'il ne peut y avoir de *politie* de la nature, il ne peut y avoir de *politie* de la société dont les institutions ne nient pas la pluralité ontologique de l'espace relationnel²⁹⁷. « L'idée et l'action sont inséparables, si l'idée a eu prise sur l'individu ; et sans l'action, l'idée même s'étiolé²⁹⁸ » rappelle Kropotkine. Tout comme les idées sont vides sans intuitions sensibles, et les intuitions aveugles sans concepts²⁹⁹, « c'est de l'action qu'il nous faut, de l'action et toujours de l'action³⁰⁰ » continue Kropotkine pour qui seule la praxis permet de concilier la théorie et la pratique et de « secouer la poussière des bibliothèques et [de] s'incarner dans le tumulte de la réalisation pratique³⁰¹ ». L'action est un processus de libération du savoir-pouvoir de la classe dirigeante qui organise l'espace et la production d'un point de vue extérieur. L'action véritablement démocratique au contraire, est une action collective et non dogmatique qui se matérialise en partant de la question des besoins et des circonstances du milieu. Elle n'est pas fondée sur une idée transcendante – étatique ou religieuse – mais provient de ceux qui la travaillent. Cependant, il ne s'agit pas d'affirmer qu'aucune idée ou théorie ne puisse orienter l'action, qui se conduirait elle-même sous la bannière (tout autant dogmatique) des principes vides et abstraits de « Liberté », « d'Égalité » de « Révolution ». Ces définitions purement formelles sont le corollaire de « la volonté générale » agitée par l'État au nom du « plus grand bien », permettant de faire passer une idéologie pour une liberté. Au contraire, l'idéal anarchiste s'infuse dans le milieu et émerge de l'action collective. Il est ancré dans chaque espace commun et se réalise par l'adaptation évolutive et libre du mouvement et des liens qui se trament :

adjectifs sont utilisés pour définir des logiques statiques de l'espace qui assignent, contrôlent et organisent les subjectivations politiques et naturalisent l'espace social dans un certain partage du sensible entre gouvernants et gouvernés.

²⁹⁷ P. DESCOLA, « Imaginer une cosmopolitique des vivants : « Nous sommes enserrés dans des concepts issus de la trajectoire historique européenne », Grand entretien avec Philippe Descola », *op. cit.*.

²⁹⁸ P. KROPOTKINE, « Le Principe anarchiste », *Les Temps Nouveaux*, n° 67, 1913, p. 5.

²⁹⁹ La logique transcendantale de Kant est exposée dans *La Critique de la raison pure*.

³⁰⁰ U. EISENZWEIG, *Fictions de l'anarchisme*, Christian bourgeois, Paris, 2001, p. 82.

³⁰¹ P. KROPOTKINE, *Parole d'un révolté*, C. Marpon et E. Flammarion, Paris, 1885, p. 26.

Pour qu'une idée plus ou moins générale puisse surgir des masses le jour de la conflagration, ne négligeons pas d'exposer toujours notre idéal de la société qui doit surgir de la révolution. Si nous voulons être pratiques, exposons ce que les réactionnaires de toute nuance ont toujours appelé « utopies, théories ». Théorie et pratique ne doivent faire qu'un, si nous voulons réussir³⁰².

Kropotkine souligne que l'action directe de l'anarchie agit sur– et émerge directement des imaginaires et des besoins collectifs. L'organisation spatiale s'articule sur la complexe relation entre les nécessités matérielles des lois de la nature et la transformation active de l'individu et des sociétés dans la constitution de leur milieu. L'organisation sociale est toujours un processus dynamique, en évolution constante. La praxis anarchiste est une action pragmatique, c'est-à-dire expérimentale, qui s'adapte en fonction des situations temporelles et spatiales. La géographie comparée et les nombreux voyages de Reclus et de Kropotkine leur permettent de s'armer contre l'attentisme du marxisme qui situe l'action sur une échelle temporelle et néglige l'importance du contexte spatial de cette échelle. L'anarchisme situe l'action sur le plan horizontal, *rhizomatique* dirait Springer, et non plus vertical. Elle est radicale, dans le sens où elle puise racine dans les relations au sein d'un même milieu. « L'action ne se situe pas seulement au cœur des théories révolutionnaires, elle est souvent elle-même le cœur de la transformation sociale³⁰³ » analyse Nikos Maroupa à propos de la rupture anarchiste avec le communisme marxiste, amorcée par Proudhon. Ce n'est plus l'idée qui donne la pertinence à l'action mais l'action qui donne la pertinence à l'idée. Elle agit comme une validation par l'expérience de la théorie puisqu'elle émerge en même temps de cette dynamique relationnelle. L'action directe replace la politique dans le champ de l'expérience hors de sa position d'objet métaphysique sur lequel discourir. « Changer se traduit par agir³⁰⁴ », et agir influe sur les imaginaires et la subjectivation politique en redéfinissant les cadres du possible et en ouvrant les horizons ontologiques à la diversité et à l'altérité. La conscience de soi naît de l'action et s'éprouve dans la puissance de la volonté en acte. Si comme le souligne Rancière, « la volonté est puissance de se mouvoir³⁰⁵ », c'est parce que la volonté précède l'action. La volonté est cette énergie première, cet élan vital ou

³⁰² *Ibid.*, p. 314.

³⁰³ CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE SUR LES ALTERNATIVES SOCIALES LYON *et al.*, *Philosophie de l'anarchie, op. cit.*, p. 227.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 228.

³⁰⁵ M. B. GRECO et C. A. GARCIA, *Rancière et Jacotot, op. cit.*, p. 92.

« ce choc impulsif du milieu » qui cause l'intelligence. Le sens de l'agir et l'émancipation individuelle et collective – l'une étant étroitement liée à l'autre dans la théorie socialiste et anarchiste – se réalisent dans la puissance en acte de la volonté. La théorie ne peut être qu'expérimentale, puisque l'intelligence provient de cette mise au monde de la liberté de création. Cette phrase démontre à quel point le politique et le spatial sont intrinsèquement liés. Scléroser cette puissance dans une partition de l'espace et des fonctions sociales, c'est réduire les potentialités contenues dans l'espace relationnel en vue de réduire les libertés et de se rendre maître et possesseur d'un espace en s'arrogeant le pouvoir. Empêcher, régler, normer la pensée et les mouvements permet de dominer la volonté, qui est, selon Jacottot et Rancière, « le retour sur soi de l'être raisonnable qui se connaît comme agissant³⁰⁶ ». L'autorité de tout gouvernement est une puissance néantisante qui fait dire « je ne peux pas » et par suite noie la conscience de l'individu dans l'oubli de soi et celui de sa capacité à agir dans le monde.

En agissant directement sur l'organisation spatiale, la « méthode anarchiste » de l'action directe et de la libre association est une politique préfigurative. Leur théorie est performative, et la société souhaitée advient dans le travail concret et local de la réalisation de celle-ci, dont la théorie se modifie incessamment sous le coup des transformations et des évolutions successives du milieu – social et naturel. Le principe de la politique préfigurative se pose dans le refus de distinguer moyen et fin. Il s'agit de travailler *ici et maintenant* à faire émerger une organisation sociale future dans le présent et de « construire une nouvelle société au sein de la coquille de l'ancienne³⁰⁷ ». Anthony Ince démontre comment l'organisation socio-territoriale peut redevenir une territorialisation émancipatrice et subversive en restant contre-institutionnelle. Les pratiques collectives de l'action directe ont lieu dans les espaces définis par l'ordre territorial dominant et permettent de se réappropriier l'outil géographique de la territorialisation en le sortant du pouvoir exclusif des élites d'État. Il s'agit de redonner à chaque individu la capacité d'action, la puissance de se mouvoir et la volonté individuelle pour réactualiser les utopies. Loin du paradoxe du lieu idéal a-topique, c'est-à-dire d'aucun lieu, l'utopie n'est plus une fiction formelle et idéelle, mais elle émerge au sein

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 103.

³⁰⁷ A. INCE, « In the Shell of the Old: Anarchist Geographies of Territorialisation », *Antipode*, vol. 44, n° 5, novembre 2012, p. 1645-1666.

même de la société actuelle. L'idéal anarchiste prend appui sur la nécessité topographique et les réalités socio-historiques du milieu duquel il émerge. L'utopie n'est plus prédictive ni normative, mais elle ne fait qu'un avec l'action sociale de l'organisation des communs et de la vie politique. Pour Kropotkine, la révolution ne peut être systémique qu'en partant de l'expérimentation locale. L'économie politique, qui tente des réformes étatiques de gestion territoriale, n'est « qu'une pseudo-science par excellence de la bourgeoisie [qui] ne cesse de vanter sur tous les tons les bienfaits de la propriété individuelle³⁰⁸ ». La seule et véritable économie est la loi de la maison. Elle questionne les usages de l'habitation : dans quelle maison et comment vivons-nous ? Si l'on se fonde sur la théorie de l'espace relationnel et du mouvement vital que prônent les anarchistes, alors la « loi de la maison », celle de l'organisation spatiale, est la loi des relations qui la trament. Par suite, c'est la loi de la volonté individuelle de s'associer librement en vue de s'adapter aux conditions du milieu : il faut partir « de l'individu libre pour arriver à une société libre au lieu de commencer par l'État pour descendre jusqu'à l'individu³⁰⁹ ». D'une autorité bourgeoise et élitiste, l'économie se replace dans l'individu et le nœud de relation qu'il est. Cette loi intérieure redevient alors une source de subjectivation politique véritablement émancipatrice. C'est pourquoi l'expropriation est *le* principe libertaire, et peut-être le seul. En visant à la destruction de la propriété privée, l'expropriation libère la praxis de son carcan étatiste et lui rend son potentiel de diversité. Elle permet une réappropriation pour tous de la richesse sociale en plaçant « les communs », non plus comme des biens, mais comme des espaces relationnels. Ainsi, « la question de la fiction est d'abord une question de distribution des lieux³¹⁰ » entre ceux qui possèdent la terre et ceux qui ne la possèdent pas, entre des terres qui sont appropriées et d'autres en voie de l'être, entre des gouvernants et des gouvernés. Selon Rancière, le principe de la politique repose sur une « esthétique », c'est-à-dire une manière de rendre visible et d'être sensible à l'espace et aux temps des communs. C'est pourquoi la notion politique « d'avant-garde » est une notion topographique qui signale un mouvement ou une direction nouvelle en art comme en stratégie militaire. La politique repose sur une anticipation esthétique de l'avenir qui s'ingénie à redéfinir le partage du sensible, à rendre visible ce qui ne l'était pas jusqu'à présent, à inventer de nouvelles formes sensibles, et à remanier les cadres

³⁰⁸ P. KROPOTKINE, *Parole d'un révolté*, op. cit., p. 322.

³⁰⁹ R. GARCIA-BARDIDIA, *Pierre Kropotkine & l'économie par l'entraide*, op. cit., p. 93.

³¹⁰ J. RANCIERE, *Le partage du sensible*, op. cit., p. 14.

matériels d'une vie à venir. Cette fabrique du sensible est l'objet de lutte des géographes anarchistes : « une lutte relative à l'espace [...] nécessaire pour qu'émerge une façon nouvelle – et belle – de vivre le politique³¹¹ » souligne Springer. En se fondant sur l'ontologie en mouvement de l'espace dynamique, un monde pluriel et commun, celui « de l'unité-en-la-diversité » voit le jour. Cet espace des possibles rend justice à l'altérité en redistribuant constamment les manières d'être et les « occupations » - qui concernent aussi bien le temps que l'espace de travail et de loisir. Il fait place à la logique de l'égalité, mettant constamment en crise la logique statique de l'ordre policier et la bipartition dominatrice des gouvernants et des gouvernés. Par l'anti-méthode de l'action directe, n'existant que dans sa relation au milieu, l'organisation spatiale anarchiste libère la capacité d'émancipation individuelle et collective en retransformant le *pouvoir sur* en *pouvoir de*.

1.2. L'éthique esthétique de la géographie libertaire.

Tout comme l'idée ne préexiste pas à l'action, l'action ne peut être distinguée de l'idée. En ce sens, les libertaires sont totalement opposés à la distinction des moyens et de la fin. Pour Elisée Reclus, la fin provient de l'action dans le milieu. Elle est issue de la rencontre de la volonté, cette puissance individuelle et créatrice émanant du « choc impulsif du milieu » et des impressions premières qui résultent de la prise de conscience de soi à travers de la réalisation de son être dans le monde. Le Beau, le Juste, la Liberté, sont des aspirations provenant du sentiment d'être une force agissante parmi le monde et en relation avec d'autres. Les idéaux anarchistes naissent de la conscience d'être « la nature prenant conscience d'elle-même »³¹² et de la capacité transformative que possède l'être humain dans sa libre volonté. Il existe chez Reclus, un existentialisme positif et optimiste qui s'oppose au nihilisme abyssal des siècles suivants³¹³. L'existence est créative. Se poser la question du *Dasein* n'est pas une source d'angoisse, mais inspire la joie et la volonté d'autant plus forte d'aller au monde et d'y participer. Il n'y a pas non

³¹¹ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, op. cit., p. 18.

³¹² É. RECLUS, *La terre*, op. cit., préface, p. III.

³¹³ Nous faisons ici référence à l'existentialisme hégélien, heideggérien et sartrien mais aussi à l'anarchisme nihiliste et individualiste que nous avons distingués de l'anarchisme libertaire et socialiste en introduction.

plus d'angoisse de la fin, de l'apocalypse ou du jugement dernier qui prescrirait une conduite en amont. « La fin étant en perpétuel devenir, ne peut être évaluée que par les moyens employés pour y parvenir³¹⁴ » souligne Maroupa. L'action n'est pas dictée par une fin, auquel cas elle ne serait plus source d'autonomie mais contrainte par la puissance d'un discours extérieur au milieu présent, professant une vérité future. Toute séparation des moyens et des fins instaure une nouvelle hiérarchie sociale entre celui qui commande l'action – le philosophe-roi, le souverain, le médecin, l'expert-savant, le prêtre, etc. – et celui qui l'accomplit – l'artisan, le militaire, le peuple, le malade, le fidèle, etc. Cette distinction nourrit de nouvelles formes d'exploitations fondées sur le rapport de supériorité entre l'esprit et le corps, entre l'élite bourgeoise et la classe ouvrière, entre les propriétaires et les prolétaires, entre l'homme et la nature. Les libertaires opposent une politique préfigurative qui pose l'action comme fin en soi ; il s'agit d'agir pour que se réalise quelque chose, et non pas d'agir parce qu'il va se réaliser quelque chose. L'action directe ouvre les possibles et émancipe l'horizon politique d'une béatification fixiste du temps, de l'homme ou de la nature. Chaque instant est le départ d'une nouvelle ligne de vie, d'évolutions, de rencontres, de relations, de possibles qui éloignent toujours un peu plus les êtres de leur unique essence. C'est cette conviction qui rend les anarchistes si optimistes en la volonté de l'individu. Elle transforme leur lutte en lutte de tous les instants contre l'injustice ; et Reclus d'affirmer : « Tant que l'iniquité dura, nous, anarchistes-communistes, resterons en état de révolution permanente³¹⁵ ». Ce qui est en jeu n'est ni la mort de l'État ni la concrétisation d'un projet politique définitif, mais « l'exigence infinie d'une lutte perpétuelle d'évasion, de contestation et de solidarité³¹⁶ » souligne Springer qui continue en distinguant « l'impératif révolutionnaire [comme] le moyen d'une fin, [de] l'impératif insurrectionnel [comme] un moyen sans fin³¹⁷ ». Il ne peut pas être déterminé, puisque l'idéal se diffracte dans l'horizon rhizomatique de la diversité des manières de faire et d'être au monde. La théorie étant consubstantielle à la pratique, cette dernière n'est pas un moyen mais bien une fin en soi qui conduit l'éthos anarchiste : toutes les actions modifient la théorie, et toute théorie modifie l'action. Plus qu'un simple mobile, l'anarchie est pour Kropotkine un « grand principe philosophique »

³¹⁴ N. MAROUPA, « L'action Anarchiste, une notion pragmatiste », *art. cit.*

³¹⁵ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, *op. cit.*, p. 16.

³¹⁶ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, *op. cit.*, p. 68.

³¹⁷ *Ibid.*, p. 98.

qui embrase la totalité du système découlant de « la compréhension vraie des faits sociaux, du passé historique de l'humanité, des vraies causes du progrès ancien et moderne³¹⁸ ». Une philosophie qui se consolide dans l'étude des phénomènes de la vie sur Terre, que permet l'étude concrète de la géographie comparée.

L'éthique anarchiste résulte de l'attention particulière à la diversité et à la complexité des phénomènes terrestres, aussi bien sociaux que naturels. Cette prise de conscience esthétique s'ancre dans la beauté de l'immanence. Élisée Reclus n'hésite pas à affirmer que « l'impression de la beauté précède le sens du classement et de l'ordre »³¹⁹, ce qui signifie que l'action directe provient d'une sensation et d'une certaine sensibilité au milieu qui précèdent sa gestion rationnelle et économique. L'éthique libertaire prend racine dans un certain esthétisme, que Christophe Brun nomme « l'émouvance du monde³²⁰ » :

La volonté d'écrire pour tous correspond à une vision du monde qui ne renonce pas à faire de la beauté une valeur fondamentale de l'existence humaine. D'où l'évidence, pour Reclus, de l'engagement politique et social : le styliste, le savant, l'anarchiste, le végétarien, le féministe et le naturiste sont les facettes d'une même personnalité en lutte contre l'injustice des dominations qui enlaidissent le monde.

[...] Savoir géographique, éthique libertaire et esthétique littéraire sont indissociables³²¹.

La qualité du style littéraire de Reclus, à travers ses nombreuses pages scientifiques mais aussi dans ses essais de vulgarisation à l'attention des enfants que sont *l'Histoire d'un ruisseau* et *l'Histoire d'une montagne*, s'ingénie à faire correspondre le fond et la forme en tachant de contrer la représentation objective du monde par la description dynamique et détaillée de son expérience vécue. Il cherche à faire sentir le réel en recourant à l'imagination développée par sa géographie sensible. De cette aptitude à la beauté émane le désir d'un monde meilleur. En ce sens, Springer appelle à rendre la géographie *belle*, c'est-à-dire à la vouer totalement à l'émancipation en dépassant les « géographies hideuses et archaïques de la hiérarchie qui enchaînent l'humanité à

³¹⁸ P. KROPOTKINE, « Le Principe anarchiste », *op. cit.*, p. 5.

³¹⁹ C. BRUN, « Élisée Reclus ou l'émouvance du monde », *laviedesidées.fr*, 12 novembre 2014.

³²⁰ « L'émouvance du monde » est une expression de Christophe Brun empruntée du concept japonais « Mono no aware », signifiant « l'émouvance des choses » inventée par le géographe Augustin Berque, qui cherche à traduire en mot le sentiment éprouvé par l'écoulement du temps et le mouvement dans l'espace.

³²¹ C. BRUN, « Élisée Reclus ou l'émouvance du monde », *op. cit.*.

l'étatisme, au capitalisme, au patriarcat, à l'hétéronormativité, au racisme, au spécisme et à l'impérialisme³²² ». En un mot, c'est un appel à la géographie libertaire pour développer les possibles et la diversité des expériences vécues, réensemencer les imaginaires collectifs et faire prendre conscience que « la beauté, nous la sommes déjà³²³ », là où les individus s'incarnent collectivement dans l'émancipation spatiale. Loin de proclamer la supériorité de l'action sur l'idée, l'éthique anarchiste permet de questionner le dualisme entre théorie et pratique. La dialectique de l'action directe synthétise la théorie et la pratique dans « une action pluraliste, non dogmatique, adaptée aux circonstances et aux situations³²⁴ ». Tout comme la mésologie met en évidence la dialectique dynamique entre l'homme et la nature, la fusion de la théorie et de la pratique découle de ce même principe anarchiste de l'ontologie en mouvement et de l'espace relationnel, qui « rend possible l'émergence d'un espace matériel de transformation radicale³²⁵ ».

1.3. Pas de programme pour une société future tracée d'avance.

Il résulte de cette pluralité d'immanences, une pluralité d'anarchismes. S'il n'est pas possible d'en donner une définition propre, puisqu'il s'adapte à la diversité des milieux, il est possible de dire qu'il y en a. La pluralité anarchiste ne nie pas son existence mais au contraire met en évidence le caractère spontané de sa manifestation qui advient dès que la liberté fait jour. Pour Reclus, « la liberté de pensée a fait de tous les hommes des anarchistes sans le savoir³²⁶ », puisqu'elle permet d'accéder à la conscience d'être une force agissante qui « naît au sentiment de sa responsabilité³²⁷ ». Ainsi, Catherine Malabou conclut que « l'anarchie n'est à venir que parce qu'elle est paradoxalement déjà là³²⁸ ». *Déjà là*, parce que le devenir ne s'oppose pas au temps présent, mais est contenu dans le changement processuel du flux de vie. L'anarchisme est vivant. Il existe en même temps qu'il est redéfini par les actions continuellement menées dans la fluidité du changement.

³²² S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, *op. cit.*, p. 10.

³²³ *Ibid.*, p. 45.

³²⁴ N. MAROUPA, « L'action Anarchiste, une notion pragmatiste », *op. cit.*, p. 237.

³²⁵ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, *op. cit.* p. 24.

³²⁶ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, *op. cit.*, p. 29.

³²⁷ *Ibid.*, p. 27

³²⁸ C. MALABOU, *Au voleur !*, *op. cit.*, p. 33.

En opposition au mode d'organisation imposé par des institutions étatiques et des administrations centralisées, niant les spécificités de l'espace et de la géographie, la libre association suit le mouvement *an-archique* des milieux en développant des « spatialités kaléidoscopiques » comme mille « assemblages en mutation continue, intimement liés à la temporalité »³²⁹. L'anarchisme n'est en ce sens jamais un *anarchisme en-soi*, un anarchisme de fait, mais toujours un *pour-soi* qui ne préexiste pas aux actions qui l'instituent, de même que l'espace ne préexiste pas aux relations qui le trament. L'anarchie est toujours ce qui excède l'ontologie statique. Elle vient redéfinir par son existence, le monde fixe des fonctions déterminées en actualisant et en révélant le non-pris-pour-compte : le surplus de l'ordre dominant des gouvernements. Par le mouvement, elle vient dynamiser et subvertir l'ordre institué « d'un état politique momifié, en désaccord avec la vie³³⁰ » souligne Reclus. Ainsi « le diagramme du devenir s'oppose nettement au programme de l'étatisme, c'est-à-dire à l'individuation d'un horizon final vers lequel on dirigerait le télos d'un temps historique³³¹ » analyse Colson à propos de la méthode d'organisation anarchiste. En effet, l'absence de programme ou de gouvernement ne se résume pas à l'absence d'ordre ou d'organisation sociale. Les modalités d'agencement de l'espace restent ouvertes à la contingence et à la mobilité de l'action collective et locale. Et c'est en vertu de la variété, « le trait caractéristique de chaque territoire et de ses habitants³³² » selon Kropotkine, que l'organisation politique doit tirer sa forme « de l'action spontanée de tous les hommes libres, [...] incessamment changeante comme tous les phénomènes de la vie³³³ » complète Reclus. Là encore, c'est de l'étude de terrain que ces libertaires, tout autant géographes, nourrissent la conviction de démettre toute domination étatique. Puisque le groupement spontané est nécessairement lié à la topographie dont l'organisation s'adapte au mouvement dynamique du milieu par l'action collective, les grandes centralisations ne sont pas conditionnées à réagir et à s'adapter à l'évolution. Manquant de flexibilité, elles sont condamnées à périr ou à s'imposer par la force. Cette logique statique conduit à pervertir l'économie au profit de la bourgeoisie et des propriétaires, et l'organisation sociale au

³²⁹ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, op. cit., p. 9.

³³⁰ É. RECLUS, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, op. cit., p. 109.

³³¹ CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE SUR LES ALTERNATIVES SOCIALES LYON *et al.*, *Philosophie de l'anarchie*, op. cit., p. 223.

³³² R. GARCIA-BARDIDIA, *Pierre Kropotkine & l'économie par l'entraide*, op. cit., p. 108.

³³³ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, op. cit., p. 16.

profit d'une hiérarchie aristocratique qui mène au « gaspillage effrayant des forces humaines par le système actuel³³⁴ ». Dans son essai *Champs, usines, ateliers* de 1898, Kropotkine dénonce la mauvaise gestion étatique de l'économie politique qui se fonde sur une logique de *production pour consommer*, et non d'une *production en fonction de la consommation*. Il est nécessaire de partir des besoins naturels des sociétés en lien avec un milieu pour penser la production et l'organisation du travail. Une organisation politique au service du capital assigne aux individus une occupation spatiale et temporelle définie qui les empêche de développer d'autres horizons et de s'émanciper. Par suite, occupés à satisfaire les besoins de leurs gouvernants, les ouvriers n'ont pas le temps ni l'espace pour agir et penser librement, et pour habiter autrement que dans une vie fugitive et insalubre. La division du travail participe d'une division spatiale et temporelle entre producteurs et consommateurs, ouvriers et intellectuels, campagnes et villes, prolétaires et propriétaires, gouvernés et gouvernants. Assigné à une unique fonction, l'individu moyen se confond peu à peu dans la sphère d'existence de *l'en-soi*, réduit à n'être plus qu'un rouage mécanique de la machine, aussi bien pour l'ouvrier industriel que le travailleur agricole, chez qui l'amour de la terre et l'ancrage au territoire disparaissent sous la pression du rendement et l'ignorance induite par le progrès technique³³⁵. En restreignant l'initiative, le gouvernement n'augmente jamais la force sociale productive et l'organisation étatique de l'économie, mais sclérose la liberté d'association et les forces individuelles en vue de protéger les avantages de la classe dirigeante – propriétaire des capitaux.

Le progrès anarchiste ne se fonde pas sur un idéal tracé d'avance nécessitant la mise au pas du développement des milieux et de la société le long d'un programme défini. Au contraire, le progrès n'émane que de la force créatrice des individus qui agissent collectivement dans et avec un milieu. Le confédéralisme libertaire est issu d'un constat : l'émancipation ne se réalise qu'au sein de l'existant, dans des sociétés déjà présentes et constituées. Il ne peut s'imposer par une théorie extérieure et abstraite³³⁶. « Pratique, l'anarchisme naît au creux des relations qui tissent les êtres et les choses, là où sourd la

³³⁴ R. GARCIA-BARDIDIA, *Pierre Kropotkine & l'économie par l'entraide*, op. cit., p. 98.

³³⁵ *Id.*

³³⁶ P. PELLETIER, *Géographie et anarchie*, op. cit., p. 199.

possibilité d'une émancipation, là aussi où opère la domination »³³⁷, plaide Vivien Garcia à propos de la philosophie anarchiste. L'auteur la définit comme l'ensemble des savoirs locaux et des pratiques dissolvant les catégorisations conceptuelles et les partitions du sensible. Dans une même pensée, Malatesta, pour qui, percevoir la société sans gouvernement est bien une question de liberté d'imagination, définit la philosophie anarchiste comme suit :

*Son phare est la solidarité et sa méthode la liberté. Elle n'est pas la perfection, elle n'est pas l'idéal absolu qui s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'en approche, comme l'horizon. Elle est la voie ouverte à tous les progrès, à tous les perfectionnements réalisés dans l'intérêt de tous*³³⁸.

L'anarchisme n'est donc jamais un projet, mais bien un processus quotidien ; pas une révolution, mais une évolution plurielle aux multiples formes qui se révèlent à travers les géographies insurrectionnelles. L'organisation politique et spatiale n'est jamais issue d'un programme, mais émerge toujours de l'instant présent, de l'immanence de l'action directe, de la politique préfigurative, de la libre association et de l'éthique de l'entraide, qui seules briseront « les lois d'airain de l'État³³⁹ ».

³³⁷ CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE SUR LES ALTERNATIVES SOCIALES LYON *et al.*, *Philosophie de l'anarchie*, *op. cit.*, p. 168.

³³⁸ E. MALATESTA, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste*, *op. cit.*, p. 61.

³³⁹ R. GARCIA-BARDIDIA, *Pierre Kropotkine & l'économie par l'entraide*, *op. cit.*, p. 79.

Chapitre 2. Les voie(-x) du dissensus.

Et c'est dans les termes de l'engagement entre ces trajectoires croisées que se trouvent la politique, la productivité, les questions, les attentes, le potentiel de surprise.

- D. Massey³⁴⁰.

Sur le plan vital enfin, le mouvement, ce serait la capacité, toujours renouvelée, de devenir autre – cet autre nom de la liberté en acte, sans doute aussi du courage.

- A. Damasio³⁴¹.

Percevoir l'espace non plus comme une stase entre des sujets pétris de leurs fonctions mais comme le nœud vivant de relations permet de rendre à l'espace politique sa capacité subversive. Laissant place au travail véritable du milieu par la rencontre de la simultanéité, l'espace anarchiste est fondamentalement émancipateur et progressiste puisqu'il libère les potentialités qui émergent de *l'ici et maintenant* toujours dynamique, et des rencontres imprédictibles de la vie. L'espace dynamique ouvre à la multiplicité des voies et laisse entendre la voix de l'autre. Contre la voix unique de l'autorité qui tend à la résolution du problème de la multiplicité par un consensus anesthésiant, le vrai moment politique est un espace agonistique fait de rencontres, de conflits, de contradictions. Pour Rancière, depuis sa naissance en Grèce antique, la philosophie politique cherche à supprimer ce scandale de méésentente, défini par le dissensus qui émerge de la pluralité des existences dont le mouvement dynamique excède toujours la tentative d'essentialisation. « Tout est question de temps et d'espaces, et surtout de natures³⁴² » dans *La République* de Platon ou dans la philosophie aristotélicienne, et ce jusque dans les philosophies économiques modernes de Hobbes ou d'Adam Smith. La philosophie politique a toujours cherché à définir l'*arche* originel qui distribue et légitime la

³⁴⁰ D. MASSEY, « Some Times of Space », *op. cit.*.

³⁴¹ A. DAMASIO, *La Horde du Contrevent*, *op. cit.*, p.546-545.

³⁴² J. RANCIERE, *La Méésentente: politique et philosophie*, Paris, Galilée, 1995, p. 135.

distribution des occupations et la configuration du sensible dans laquelle « l'existence naturelle des uns justifie la légitimité naturelle des autres³⁴³ ». Rancière explicite la logique de la *police*, qui institutionnalise et fixe l'ordre des corps. Ce dernier n'est pas tant une « disciplinarisation » des corps qu'une règle de leur apparaître : « une configuration des occupations et des propriétés des espaces où ces occupations sont distribuées³⁴⁴ ». Comme nous l'avons vu plus haut, l'espace et la politique sont des modes de subjectivisation intrinsèquement liés l'un à l'autre, et la perception et l'appréhension de l'espace influe sur les cadres de l'action individuelle et collective. En ce sens, les conceptions de l'espace préfigurent le politique, qui nourrit en retour la réflexion pratique et théorique de l'organisation spatiale.

2.1. L'espace polémique ou l'occupation du sensible.

L'ordre policier des gouvernements et des autorités participe à créer ses propres sujets en définissant les identités en fonction de la répartition de leur place dans la société et de leur mode d'apparaître. Mais une telle coercition spatiale ne peut qu'être conservatrice et dominatrice puisqu'elle consolide une modalité d'existence réductrice, où les individus sont déterminés par leur lieux propres. Par suite, ils sont empêchés de développer leur volonté propre et de libérer l'énergie créatrice de réalisation de soi, s'émancipant avec et parmi d'autres. L'existence n'est réduite qu'à l'état d'essence. Les esprits s'affermissent et l'intelligence, au lieu de se développer par la rencontre avec le milieu comme l'évolution naturelle le suppose, s'enferme dans l'unicité morbide de l'être faible, ignorant, apeuré et isolé, incapable de s'adapter et privé de la capacité humaine de la parole. Contre la logique policière de l'État, Reclus argumente sur le caractère émancipateur de l'espace relationnel, vivifié par la pluralité des existences qui le composent :

La classe qui possède et qui gouverne est fatalement ennemie de tout progrès. Le véhicule de la pensée moderne, de l'évolution intellectuelle et morale est la partie de la société qui peine, qui travaille et que l'on opprime. C'est elle qui élabore l'idée, elle qui la réalise, elle qui, de secousse en secousse, remet constamment en

³⁴³ *Ibid.*, p. 136.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 52.

*marche ce char social, que les conservateurs essaient sans cesse de caler sur la route, d'empêtrer dans les ornières ou d'enliser dans les marais de droite ou de gauche*³⁴⁵.

C'est toujours la pluralité des formes d'existence qui parachève l'évolution naturelle du mouvement, issue de la rencontre des forces respectives qui s'entrechoquent dans la société infiniment complexe. L'évolution perpétuelle du devenir ne peut pas être appréhendée par une logique unique et rationnelle qui comprendrait l'entièreté des intérêts et des affects des individus humains. Toute généralisation fixée dans un ordre unique est un appauvrissement de la diversité de la vie qui nécessite des moyens de coercition importants pour endiguer ces forces libres et volontaires – les « chocs impulsifs du milieu » selon l'expression éliséenne. Il y a toujours un surplus qui échappe à cette sclérose de l'espace. Il y a toujours un « non-priis-pour-compte » dans le décompte des fonctions et des places, une existence qui se fait jour, une liberté qui crie famine. La politique se loge dans ces espaces de réagencement, lorsque l'opprimé fait entendre son existence et met en crise l'ordre du visible. En échappant à sa position, il crée un espace nouveau en ouvrant un « entre-temps » par l'occupation d'une part de l'espace qui ne lui était pas assignée pour exister. Pour Rancière, la démocratie repose dans cet acte de réagencement non institutionnalisable qui vient subvertir l'*arche*. Cet espace est fondamentalement *an-archique*, et par extension il en va de même pour le politique. La dimension dynamique de l'espace fait émerger les différentes échelles comprises dans une même société. En mettant au jour l'existence d'une altérité et d'un autre possible, elle dénonce en même temps les inégalités engendrées par le pouvoir en place. Elle polémise le consensus en soulignant la stérilité des réformes qui participent à conserver un même système dont le pouvoir s'extirpe. Le *savoir-pouvoir* de l'autorité gouvernementale se positionne toujours à l'extérieur du partage de l'espace et du sensible pour mieux l'organiser. Au contraire, le propre de la théorie anarchiste est de ne pas en avoir, puisqu'elle est sans commandement et sans ordre préétabli et immuable. Le propre de ses principes, c'est l'émancipation, qui a toujours lieu au sein du milieu présent. La logique de l'égalité ne s'exteriorise pas de la logique policière en vue de lui faire face, mais elle émerge en son sein. En un mot : elle l'excède, c'est-à-dire qu'elle fait place au surplus du

³⁴⁵ É. RECLUS, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique*, op. cit., p. 168-169.

devenir, à la plasticité et à la transformation qui dépassent la sphère du gouvernable et fait imploser la fiction de l'*arche* originel. Le moment politique émerge de la rencontre de la logique policière avec celle de l'égalité, qui n'est jamais une logique définie mais toujours en évolution. Le principe d'égalité est toujours à réactualiser non pas dans un autre espace-temps mais dans *l'instauration* d'une autre temporalité et d'une autre spatialité. C'est une *praxis-poesis*, qui façonne le monde à travers la théorie pratique de l'action directe :

Cette temporalité différente s'actualise maintenant, elle ne suppose pas un futur idéal, elle ne poursuit pas des horizons lointains, elle ne cherche pas à substituer le présent, elle rompt avec l'opposition présent-futur et avec la fixité de la catégorie. [...] Un temps de « l'ici et maintenant » qui ne remplit pas mais déploie, qui ne ferme pas mais ouvre et se constitue « en acte »³⁴⁶.

Comme le souligne ici Rancière, la question de l'égalité rompt avec le principe d'extériorisation de l'autorité. L'acte politique est la mise en crise d'un ordre transcendant par la réinscription du pouvoir dans l'immanence spatiale et temporelle tout en mettant à jour sa contingence. Elle est la rencontre entre deux logiques de partition de l'espace qui viennent mettre l'ordre des gouvernants et celui des gouvernés sur le même plan d'égalité. L'anarchie politique remet en cause l'idée même de la partition du sensible et de la sclérose de l'espace qui administrent l'organisation sociale et les identités en fragmentant l'humanité. Au contraire les libertaires ne prônent pas l'obéissance à un principe extérieur mais leurs convictions résultent d'une exigence intérieure issue du « développement conscient des lois intérieures de toute notre nature³⁴⁷ » remarque Reclus. La logique de l'égalité oblige l'individu à rechercher la vérité, à connaître, à rencontrer et à reconnaître l'autre comme son égal. C'est une lutte de tous les instants contre la domination pour rompre avec la logique souveraine, pour être et rester actif, pour établir des solidarités dans l'espace, pour accueillir la dissidence, pour résister à l'oppression. *L'an-arkhe* n'est pas simplement une rupture avec la distribution des positions mais elle est une rupture dans l'idée même de disposition. C'est pourquoi, l'anarchisme ne possède ni fin ni commencement et ne peut en ce sens jamais se développer le long d'un programme, mais seulement et toujours à partir de l'action spontanée et organisée des individus. Emancipé

³⁴⁶ M. B. GRECO et C. A. GARCIA, *Rancière et Jacotot*, op. cit., p. 147.

³⁴⁷ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, op. cit., p. 14.

du carcan essentialiste de la subjectivation étatique, l'individu libre d'agir, de se mouvoir et de penser « naît au sentiment de sa responsabilité³⁴⁸ ». La morale échappe alors aux logiques du dogme et de la soumission, et « devient une partie de l'être, un produit même de la vie³⁴⁹ » analyse Reclus. Tout comme la logique de l'entraide et celle de la sympathie mutuelle, la morale libertaire provient de la prise de conscience individuelle et collective d'être « la nature prenant conscience d'elle-même » et, qu'appartenant à la nature, tout phénomène sur Terre suit la loi de l'évolution et celle du mouvement.

En tant qu'activité qui rompt la configuration du sensible, le politique est intimement lié à la géographie dont les « rupture[s] se manifeste[nt] par une série d'actes qui refigurent l'espace³⁵⁰ ». Avant d'être politiques, c'est-à-dire comprises dans le jeu des logiques étatiques, les révoltes sont éthiques. Profondément ancrées à leur milieu, elles émergent de cet espace en mouvement, dont les liens se redéfinissent pour faire voir ce qui ne l'était pas et rendre audibles ceux dont la parole était déniée. Elles ne sont pas a priori théoriques et politiques, mais elles deviennent politiques justement parce qu'à travers leur pratique de redéfinition du sensible, elles méprisent l'ordre politique en place³⁵¹. En ce sens, Rancière rappelle que « les révoltes n'ont pas de raisons. En revanche elles ont une logique³⁵² » : celle de briser les cadres au sein desquels sont normalement perçues les raisons de l'ordre et du désordre, qui ont toujours à voir avec « des usages de l'espace et du temps³⁵³ ». C'est pourquoi Springer utilise le terme de « géographies insurrectionnelles » : une géographie qui crée de nouveaux espaces subversifs à travers les liens qui se développent par l'occupation d'un lieu. Insurrectionnelles, et non pas révolutionnaires, parce qu'elles ne suivent pas un projet politique unique et nécessaire mais parce qu'elles émergent spontanément de la libre association et de l'action directe d'un collectif qui habite et participe à co-crée un même milieu. Insurrectionnelles aussi, parce qu'elles éclosent au sein d'un ordre policier pour venir créer « un temps spécifique : un temps ralenti au regard de l'activité habituelle³⁵⁴ » selon Rancière, qui remarque que

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 14.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 27.

³⁵⁰ J. RANCIERE, *La méésentente*, *op. cit.*, p. 53.

³⁵¹ COMITE INVISIBLE FRANCE, *À Nos amis*, *op. cit.*.

³⁵² J. RANCIERE, *Les Trente inglorieuses: scènes politiques 1991-2021*, Paris, La Fabrique éditions, 2022, p. 183.

³⁵³ *Id.*

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 155.

ce temps de mise à distance avec le temps étatique (réglant les activités et les places des sujets) altère également la pensée et l'action. Ce faisant, l'occupation transforme le partage du sensible et redessine le sens du possible. Le temps polémique de l'espace anarchique est un temps relationnel. Il ne prend son importance subversive que s'il est partagé avec d'autres. L'individu est toujours situé, il ne peut s'émanciper seul et en dehors de toute relation avec son milieu et avec ce et ceux qui le peuplent. Cependant, il ne peut pas non plus attendre passivement de l'autre qu'il l'émancipe. L'émancipation est toujours relationnelle, c'est-à-dire qu'elle n'est effective que dans l'articulation dialectique entre deux volontés, libres dans leurs échanges : « Le lieu d'émancipation est toujours dans une relation avec un autre. Il est dans le lien qui libère mais non dans l'assujettissement qui immobilise. Il se produit dans divers espaces sociaux mais n'a pas d'espace propre³⁵⁵ » rappelle Greco à partir des pensées de Jacotot et de Rancière. « Le lien qui libère » désigne la coopération libre et spontanée entre des individus occupant un même milieu. Si elle n'a pas d'espace propre, c'est que contrairement au principe d'autorité qui doit s'extérioriser pour être effectif, l'émancipation n'a pas de lieu propre, ni de fonction attitrée, mais elle naît partout où la relation d'entraide fait jour et vient redéfinir les structures d'un espace plein, asphyxiant les possibles. L'espace relationnel, n'existant que par la communauté qui lui est consubstantielle, est un espace fondamentalement démocratique puisqu'il n'émerge qu'à travers la prise en compte de la pluralité.

En ce sens, c'est un espace qui laisse vivre le dissensus, et ne cherche pas à réduire la pluralité des voix dans un système consensuel. Le consensus participe de la logique étatique du principe d'autorité qui se pose en absolu, partageant le monde entre le droit et le non-droit dont les axiomes sensibles affirment que « le tout et tout, le rien n'est rien³⁵⁶ ». L'identité s'y définit strictement par l'ethnie, le peuple, le genre, et l'existence et n'est actualisée qu'à travers une seule essence. Elle est fondamentalement fragilisée, ce qui mène à des guerres de territoire ou d'occupation pour affirmer son identité. Le principe consensuel est ainsi illusoirement pacifiste et égalitaire, et paradoxalement, c'est bien davantage l'espace social agonistique, laissant place au litige et à la confrontation des existences, qui favorise et participe à une société égalitaire. En effet, Rancière

³⁵⁵ M. B. GRECO et C. A. GARCIA, *Rancière et Jacotot*, op. cit. p. 113.

³⁵⁶ J. RANCIERE, *La mésentente*, op. cit., p. 170.

rappelle dans *La Mésestente* que « le peuple par lequel il y a de la démocratie est une unité qui ne consiste en aucun groupe social mais surimpose sur le décompte des parties de la société l'effectivité d'une part de sans-parts³⁵⁷ ». Cette « part de sans-parts » ne coïncide avec aucune des occupations déterminées par la société et l'État. C'est le « surplus » issu du mouvement du devenir, imprédictible et ingouvernable qui échappe fondamentalement à la logique fixiste de l'État. Cette unité de pluralité des voix et des existences « qui surimpose le décompte des parties », ne va pas sans nous rappeler « l'unité-en-la-diversité » de la géographie libertaire d'Elisée Reclus. Tout comme ce n'est pas la démocratie qui crée son peuple, mais bien « le peuple » qui rend effective la démocratie, cette dernière n'est pas une théorie politique formelle applicable à un milieu quelconque mais bien une modalité particulière de faire communauté, qui émerge d'un milieu spécifique. C'est pourquoi la politique est toujours locale et occasionnelle ; et c'est pourquoi la géographie est si importante dans la démocratie radicale. Elle n'existe qu'à travers la construction de lien qui tissent des intervalles politiques entre des identités, des occupations, des fonctions et des lieux définis avec d'autres identités, fonctions, occupations et lieux donnés qui n'ont pas leur place dans l'ordre établi. Ainsi la communauté démocratique est faite d'un ensemble de « communautés d'interruptions, de fractures, ponctuelles et locales, par lesquelles la logique égalitaire vient séparer la communauté policière d'elle-même³⁵⁸ », ce qui signifie que la démocratie est toujours en création, en évolution, à l'image de l'évolution naturelle des phénomènes de la vie sur Terre qu'étudie la mésologie de Reclus et Kropotkine. Elle est un processus sans fin, et un moyen de remise en cause de la hiérarchie et de l'ordre de la distribution des corps, ayant en lui-même sa fin. Elle est toujours dynamique et processuelle, en perpétuel devenir. La démocratie tout comme la communauté est une fiction éphémère qui fonctionne comme une chorégraphie : elle dessine par l'enchaînement d'actions liées entre elles un espace nouveau qui ouvre sur un entre-temps disruptif et vient redéfinir de manière éphémère et dynamique le sens de l'occupation. La démocratie s'élève contre ce que Springer dénonce sous le nom de « démo-archie », la domination par le peuple, qui fonctionne selon la même logique de la partition étatique de l'espace. Au contraire, la démocratie n'est jamais circonscrite, parce qu'elle possède une part d'ingouvernable et

³⁵⁷ *Ibid.*, p. 140.

³⁵⁸ *Ibid.*, p. 187.

d'incertain inhérent à son caractère agonistique. Elle n'est pas du *pouvoir sur*, mais bien un *pouvoir de*. Loin d'un espace de domination, c'est la réalisation d'un espace émancipateur, processuel et protéiforme parce qu'il laisse la place à la diversité des possibles, en lien direct avec la vie de la collectivité qui le trame. Le véritable espace politique naît donc à sa communauté politique qui, elle-même, n'existe que dans la constitution libre et spontanée de liens qui libèrent et non de places, de fonctions, d'occupations qui oppriment. « Grâce à une conception relationnelle, processuelle et éternellement protéiforme de l'espace, une telle aspiration devient une démocratie radicale envisagée comme un moyen agoniste sans fin. Telle est l'espérance que portent l'espace et la vie qu'il insuffle à l'anarchisme³⁵⁹ » conclut Springer, sur le pouvoir émancipateur de la géographie anarchiste.

2.2. Le socialisme libertaire et le devenir émancipateur de l'individu par le collectif.

Si l'anarchisme s'oppose à une organisation de l'espace déterminée par un ordre hiérarchique et transcendant, c'est parce qu'il pose l'individu comme seul responsable de son émancipation : la volonté individuelle de se réaliser parmi d'autres. Dans la préface de *Parole d'un Révolté* de Kropotkine, Élisée Reclus rappelle que la liberté est un processus qui s'actualise dans l'action individuelle et collective, toujours située dans un lieu. L'émancipation, c'est l'appropriation collective des moyens d'existence, c'est-à-dire l'organisation économique d'un espace et des sociétés, qui n'est possible que par l'appropriation de soi et la prise de conscience de sa capacité d'agir dans le monde.

Ce n'est point dans le choix de nouveaux maîtres qu'est le salut. [...] Que chacun reste le maître de soi-même. Ne vous tournez point vers les chaires officielles, ni vers cette bruyante tribune, dans la vaine attente d'une parole de liberté. Ecoutez plutôt les voix qui sortent d'en bas, dussent-elles passer à travers les grilles d'un cachot³⁶⁰.

La libération des carcans étatistes ne peut se faire qu'à partir de l'action directe en modification proportionnelle du milieu associé à un groupe humain. Les révolutions sont

³⁵⁹ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, op. cit., p. 141.

³⁶⁰ P. KROPOTKINE, *Parole d'un révolté*, op. cit., préface d'Élisée Reclus, p. X.

toujours expérimentales. Se formant à partir des besoins d'un milieu, leur effectivité ne persiste dans le temps que lorsqu'elles transforment le système politique en lui rendant la fluidité de son indétermination. Mais si « nulle évolution dans l'existence des peuples ne peut être créée si ce n'est pas l'effort individuel³⁶¹ », l'anarchisme n'est pas un isolement individualiste. « En tant que processus menant à une nouvelle réalité géographique où vivre, l'émancipation ne peut se limiter à des trajectoires singulières et à des foyers de contestation isolés³⁶² » remarque Springer. Le propre de l'émancipation, c'est qu'il n'est jamais un état de fait : il doit sans cesse être réactualisé pour être effectif. L'émancipation est un travail de réalisation de soi dans le monde à chaque instant de la vie. C'est l'affirmation de soi qui ne cesse de se produire mais jamais ne s'installe. C'est une lutte de tous les instants contre la sclérose de l'être, contre l'essentialisation, contre l'ordre hiérarchique, contre l'*arkhe*, le commandement et la domination. C'est une insurrection quotidienne, intrinsèque à la dimension anarchiste de l'être dont la question se « confond avec le non-gouvernable, avec l'étrangeté radicale à la domination³⁶³ » souligne Catherine Malabou pour qui, « l'être se fout du pouvoir. L'anarchiste, c'est lui³⁶⁴ ». C'est pourquoi l'anarchisme est la seule forme politique qui échappe à la logique du pouvoir. Ne posant aucun principe, ni commandement ni commencement, si ce n'est l'ouverture infinie sur la multiplicité des possibles, l'anarchisme doit toujours s'inventer, se réactualiser : « il n'est jamais ce qu'il est [et] cette plasticité est le sens même de son être³⁶⁵ ». Il est constamment en devenir et c'est en cela qu'il est émancipateur et, qu'on peut dire avec Kropotkine que l'anarchisme est un grand principe philosophique³⁶⁶. Il rejoint, par sa forme et sa méthode, la question du *Dasein* et de l'existence, non pas dans son approche spéculative et essentialiste comme l'ont tenté la plupart des philosophies mais dans la réactualisation de son *être-en-devenir*. Bakounine parle à ce propos de la force plastique de cette ontologie en mouvement, par laquelle « aucune fonction ne se pétrifie, ne se fixe et reste irrévocablement attachée à une personne³⁶⁷ ». Si l'organisation politique anarchiste peut se défaire des logiques du fixisme et de l'étatisme, c'est parce que

³⁶¹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, I, III.

³⁶² S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, *op. cit.*, p. 21.

³⁶³ C. MALABOU, *Au voleur !*, *op. cit.*, p. 385.

³⁶⁴ *Id.*

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 389.

³⁶⁶ P. KROPOTKINE, « Le Principe anarchiste », *op. cit.*

³⁶⁷ M. BAKOUNINE, SIC in C. MALABOU, *Au voleur !*, *op. cit.*, p. 388.

« l'anarchisme de l'être dispense l'anarchiste d'avoir à devenir le sujet de son anarchie³⁶⁸ ». En cela, l'anarchisme est fondamentalement libérateur et émancipateur puisque l'émancipation est toujours un questionnement, un désapprentissage, un doute, une reformulation contre les principes d'autorité et les états de fait. Tout comme l'anarchie ne préexiste pas sous forme d'essence, le sujet émancipé n'existe pas à l'avance, ni ne dépend d'une autorité, mais il institue sa place en s'émancipant. L'individu ne se réalise qu'à travers l'effort individuel d'agir dans le monde, ouvrant à chaque instant un temps et un espace nouveaux, dans un mouvement d'évolution et de reformulation de ce qui tend à se naturaliser dans de nouveaux états de fait immuables faisant office de voix d'autorité. C'est pourquoi un sujet émancipé ne peut pas l'être définitivement. L'acte d'émancipation est une action toujours reliée à la trame du milieu et à celles des existences qui le composent. L'émancipation n'est pas autosuffisante, elle est avant tout une relation.

« Nous autres anarchistes, nous ne nous isolerons jamais du monde pour construire une petite église, cachée dans une immensité sauvage³⁶⁹ » rappelle Reclus. Cette remarque sur l'importance du social permet d'éviter les écueils de l'anarchisme *lifestyle* ou individualiste, du nihilisme ou de la théorie abstraite détachés du monde et de toute matérialité. La géographie sociale de Pierre Kropotkine et d'Élisée Reclus apporte en ce sens une vision systémique et comparée des organisations sociales, qui définit le concept anarchiste de la liberté comme une relation sociale d'émancipation individuelle. Il ne s'agit pas un système autoritaire dans lequel le tout vaut plus que l'ensemble des parties, mais bien davantage d'un système dans lequel l'ensemble des parties sont reliées les unes aux autres. En étudiant les spécificités de chaque situation sociale, la géographie donne à l'anarchisme les clés de compréhension « des modalités d'associations des êtres collectifs³⁷⁰ », en rappelant l'importance du contexte spatial de l'organisation collective. Quand bien même « il est lui aussi organisé, contrôlé et quadrillé par les États et les capitalistes, l'espace offre substantiellement une aire de liberté que s'approprient *ipso facto* ses habitants, formant la base première de résistance ou de subversion de la

³⁶⁸ *Ibid.*, p. 389.

³⁶⁹ É. RECLUS, *Anarchy : by an anarchist*, p. 637, cité in J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste*, op. cit., p. 96.

³⁷⁰ P. PELLETIER, *Géographie et anarchie*, op. cit., p. 86.

géographie face à l'histoire³⁷¹ ». Si l'émancipation est toujours menée par le caractère éphémère de son existence, n'existant que par la force spontanée d'hommes libres qui s'associent dans un même milieu, la réalité concrète du terrain offre à la volonté individuelle la possibilité de se réaliser ici et maintenant pour agir directement sur le réel sans attendre tout du temps. En sortant de l'attentisme politique, la géographie anarchiste renoue avec l'autogestion spatiale d'une communauté à travers la politique de l'action directe « par la volonté librement exprimée des hommes qui s'associent pour une œuvre déterminée, sans préoccupation de frontières entre les classes et les pays³⁷² » souligne Reclus. La géographie libertaire participe à mettre la pensée en mouvement, puisque « la volonté est puissance de se mouvoir³⁷³ ». L'espace anarchique est un espace subversif, puisqu'il libère le pouvoir de la question de la domination par le processus continu et dynamique de la politique préfigurative et de l'action directe. Par la plasticité de son caractère relationnel, il est un fondamentalement émancipateur, comme le souligne Philippe Peletier :

Localiser les causes, c'est en partie les résoudre. Savoir se repérer dans l'espace, c'est accroître sa liberté. Savoir lire une carte, en se libérant des béquilles plus ou moins sophistiquées comme le GPS, c'est être capable de s'orienter personnellement. Lire la carte, le globe ou le paysage, c'est apprendre et chercher ce qui se passe derrière les apparences. Connaître le monde, c'est admettre soi et les autres. Maîtriser l'espace, c'est se maîtriser soi-même. Pratiquer une géographie libre, c'est décupler la liberté de tous³⁷⁴.

En posant la question du déplacement et du mouvement, la géographie peut se mettre au service d'autres imaginaires politiques et sociaux que ceux intentés par « la grammaire techno capitaliste du mouvement qui enserre nos déplacements et notre entendements du mouvoir, du bouger³⁷⁵ » analyse Mathieu Quet à propos de la gouvernance logistique globalisée qui fait de chaque individu un consommateur et un producteur : un stratège dans la lutte de tous contre tous cherchant à triompher dans le jeu de la maximisation du plaisir et des profits. L'espace émancipateur peut décoloniser nos trajectoires qui décrivent l'espace comme un échiquier politique sur lequel sont quadrillés

³⁷¹ *Ibid.*, p. 244.

³⁷² É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, p. 318.

³⁷³ M. B. GRECO et C. A. GARCIA, *Rancière et Jacotot*, *op. cit.*, p. 92.

³⁷⁴ P. PELLETIER, *Géographie et anarchie*, *op. cit.*, p. 539.

³⁷⁵ M. QUET, *Flux*, *op. cit.*, p. 137.

le positionnement des pions à placer. La géographie est un outil d'*empowerment* (c'est-à-dire d'accroissement et de consolidation de la puissance de faire et de se réaliser) qui peut permettre de repenser l'ontologie du mouvement entaché dans l'inconscient collectif néolibéral du marché pour « retrouver dans le mouvement une expérience qui ne poursuive pas systématiquement la maximisation de son effet, qui ne repose pas sur l'instrumentalisation toujours plus accomplie de l'humain et de la nature, qui se préoccupent des conséquences sociales et environnementales autrement qu'à travers des courbes de croissances³⁷⁶». Il s'agit de percevoir l'espace comme des nœuds de rencontres, un *espace pour-soi*, dont l'existence excède constamment la part qui lui est assignée : frontière, zone économique exclusive, *no-man's land*, banlieue, faubourg, réserve naturelle, etc. L'espace est grouillant de vie, parce qu'il n'existe qu'à partir des liens et des multiples voies que tracent les vivants qui le parcourent. Mathieu Quet appelle ainsi à tourner le plan orthogonal de la carte « en atelier de travail transitoire, en déplacement, avec tout ce que cela suppose de temporaire et d'éphémère [...] pour percevoir l'inventivité dont ils témoignent³⁷⁷ », et ainsi ouvrir à de nouvelles modernités loin du concept techno capitaliste du progrès, qui situe les être et les choses dans la concurrence de la survie.

2.3. De l'importance de l'entraide et de l'éducation.

Face aux lois d'airain de l'État, Kropotkine définit les grands principes de l'anarchie au nombre de trois : « La liberté pleine et entière de l'individu, les groupements naturels et temporaires, la solidarité passée à l'état d'habitude sociale³⁷⁸ ». En retraçant le développement des sociétés humaines, il établit la solidité des modalités d'organisations sociales sur le principe de possession et de défense en commun d'un territoire. Sa conclusion démontre l'efficacité des fédérations de villages et des guildes dont l'organisation économique reposait sur l'unité territoriale, laissant libre cours à l'infinité d'associations dans toutes les manifestations de la vie sociale. En parallèle du

³⁷⁶ *Ibid.*, p. 137-138.

³⁷⁷ *Ibid.*, p. 144.

³⁷⁸ P. KROPOTKINE, « Le Principe anarchiste », *op. cit.*, p. 4.

développement de l'entraide fondée sur le lien commun, Kropotkine fait état d'un second courant dans l'évolution qui repose sur l'affirmation du moi à travers la concurrence des castes, des honneurs, des intérêts économiques, du pouvoir etc. Ce dernier émerge principalement avec la montée en puissance de la bourgeoisie industrielle au XIX^{ème} siècle et fut envisagé et encouragé comme un élément de Progrès. La naissance des États-nations, fondés sur « de vagues agrégations d'individus³⁷⁹ », se solde d'une rupture majeure avec le principe de libre association, modulé en fonction des intérêts économiques des groupes d'hommes qui partagent en commun un même milieu. Pour Kropotkine, qui a observé et vécu au sein des communautés et des populations éloignées de Sibérie, les réformes centralistes du pouvoir d'État impliquent forcément une domination extérieure sur un milieu qui lui est étranger, et freinent l'adaptation, l'évolution et le progrès humain. De nouveau, si l'anarchisme s'oppose à l'État, ce n'est pas uniquement l'entité État qu'il vise mais l'ensemble des logiques de coercition qui ajournent toute tentative d'émancipation. « Attribuer le progrès industriel de notre siècle à cette lutte de chacun contre tous [...], c'est raisonner comme un homme qui ne sachant pas les causes de la pluie, l'attribue à la victime qu'il a immolé devant son idole d'argile³⁸⁰ », souligne Kropotkine pour qui le progrès et le développement proviennent de la connaissance du milieu, issue de l'attachement physique et morale à un sol, du sentiment naturel de sympathie mutuelle, de l'entraide qui émerge de l'appropriation, de l'identification commune à un territoire, de l'initiative laissée aux individus dans leur libre association et du principe fédératif entre unités villageoises. En ce sens, la logique du progrès des États suit celle de la classe bourgeoise dominante dont la logique capitaliste identifie le bonheur à l'accroissement de la richesse et des biens. L'Indice de Développement Humain (IDH), cherchant à établir une mesure du bien-être individuel et collectif d'un pays, se mesure toujours à travers le PIB par habitant, l'espérance de vie et le taux de scolarisation. Mais pour Reclus, « les disettes ne proviennent ni d'un refus du sol ni d'un trop grand nombre de participants au banquet de la vie, elles doivent être attribuées au seul fait que le travailleur n'ait pas accès à la Terre³⁸¹ ». L'idéal anarchique de « la production libre et la répartition équitable pour tous³⁸² » butte de nouveau sur la

³⁷⁹ R. GARCIA-BARDIDIA, *Pierre Kropotkine & l'économie par l'entraide*, op. cit., p. 79.

³⁸⁰ *Ibid.*, p. 84.

³⁸¹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, op. cit., p. 333.

³⁸² *Ibid.*, p. 335.

propriété privée qui se déploie dans toutes les branches de l'organisation sociale étatique puisque cette dernière repose sur la légitimation de l'appropriation du pouvoir par quelques-uns. Reclus continue sa critique de l'industrie moderne et des instances gouvernementales :

En poursuivant la division forcée du travail, en la considérant comme un but à atteindre, non seulement pour augmenter les produits mais aussi pour séparer les ouvriers, les isoler les uns des autres, assurer son propre pouvoir par l'émiettement des forces adverses, l'industrie moderne, de même que le fonctionnement des institutions gouvernementales en sont arrivées à rendre parfois impossible l'accord des organes qui pensent ou sont censés exercer la pensée³⁸³.

Le progrès tel qu'il est défini par les capitalistes est un anti-progrès, qui empêche le développement égalitaire des existences. Contre le pessimisme malthusien qui affirme que certains ne sont pas invités au banquet de la vie, les anarchistes soutiennent que « l'aisance pour tous n'est pas un rêve. Elle est possible, réalisable³⁸⁴ ». Le progrès anarchiste n'est pas un absolu, placé sur l'échelle temporelle occidentale, centrée et hiérarchique du développement concurrentiel des sociétés dont la position sociale octroie des crédits de puissance et une position de pouvoir et de domination. Au contraire, la géographie comparée démontre la simultanéité des manières de vivre et d'organisations sociales dont le degré de bien-être se mesure à l'adaptation au milieu, infiniment variable et complexe à la surface de la planète Terre :

Pris dans un sens absolu le mot de progrès n'a point de signification, puisque le monde est infini et que, dans l'immensité sans borne, on reste toujours également éloigné du commencement et de la fin³⁸⁵.

Reclus réaffirme l'importance de partir de l'espace pour comprendre l'évolution sociale. Sa géographie sociale permet de mettre en perspective les discours absolutistes des fictions libérales et de dénoncer la dépolitisation et la déresponsabilisation des Etats dans les inégalités sociales.

³⁸³ *Ibid.*, p. 336.

³⁸⁴ R. GARCIA-BARDIDIA, *Pierre Kropotkine & l'économie par l'entraide*, op. cit., p. 87.

³⁸⁵ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, op. cit., p. 366.

Ainsi, l'étude géographique et comparée des sociétés dans le temps et dans l'espace, permet à Kropotkine d'affirmer que « l'entraide est le véritable fondement des concepts éthiques [libertaires]³⁸⁶ ». Cette pratique remonte jusqu'aux lointains début de l'évolution. L'anarchie est le progrès conscient qui place l'individu dans la pleine responsabilité de sa conduite. Participant d'un même mouvement d'évolution qui le rattache aux liens avec d'autres individus et un milieu, le progrès ne peut être effectif qu'à travers « l'acte collectif de la volonté sociale qui arrive à la conscience des intérêts solidaires de l'humanité³⁸⁷ », selon la définition de Reclus, qui arrive à la conclusion suivante :

Dans son essence, le progrès humain consiste à trouver l'ensemble des intérêts et des volontés communes à tous les peuples ; il se confond avec la solidarité³⁸⁸.

Les sentiments solidaires proviennent de l'évolution utile et nécessaire pour maintenir l'évolution dans la lutte pour l'existence. En ce sens, ils sont antérieurs aux produits modernes de la Loi des Etats-nations et des gouvernements, qui viennent réorganiser les associations naturelles issues de la topographie d'un terrain, par l'instauration de nouvelles frontières géographiques et administratives. Contre cette organisation artificielle, l'anarchisme se définit comme le courant politique qui envisage le lien comme un levier d'évolution et de développement. Or les liens ne peuvent se forcer ; ils se créent dans le temps et l'espace spécifique où ils se réalisent³⁸⁹. La géographie de Reclus est pour Springer une tentative d'élargir l'horizon de l'empathie au-delà de la relation entre humain en vue d'établir un équilibre harmonieux entre l'homme, les vivants et leur milieu. Pour Christophe Brun, l'originalité de Reclus est de croiser les disciplines historiques, sociologiques, ethnographiques, mésologiques, zoologiques et géographiques pour démontrer que l'entraide est une composante universelle de la vie sociale et qu'elle se juxtapose aux pôles opposés de la concurrence, du conflit, de la domination, de l'asservissement, etc. L'ordre véritable s'installe lorsque l'entraide fait jour contre l'obscurantisme, l'ignorance, la peur, la coercition. C'est là que l'anarchie triomphe, dans le cours même de la vie et des relations qui s'y tissent.

³⁸⁶ R. GARCIA-BARDIDIA, *Pierre Kropotkine & l'économie par l'entraide*, op. cit., p. 84.

³⁸⁷ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, op. cit., p. 384.

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 385.

³⁸⁹ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, op. cit., p. 13.

L'évolution des sociétés n'est effective qu'à travers le transfert social de « la contagion mimétique du bien³⁹⁰ ». C'est pourquoi Reclus souligne que :

Quelques camarades sont indispensables dans les études sérieuses car l'initiative individuelle a besoin d'être sollicitée par l'esprit d'imitation. Ce que l'on appelle émulation est, par ses bons côtés, le besoin naturel d'imiter son compagnon, de savoir ce qu'il sait, de l'égaliser en toute choses. La manifestation de la vie chez autrui suscite la vie en elle-même³⁹¹.

La bonne éducation pour les libertaires et celle qui rend l'individu enclin à s'associer à d'autres, à aimer, à découvrir, à œuvrer en collectif. La géographie anarchiste permet de penser l'espace autrement que comme l'échiquier stratégique des intérêts de chacun, aux mouvements et aux fonctions limités et déterminés par leur position. L'espace relationnel est le socle de renforcement de l'individu. Il resolidarise en devenant un outil de réalisation de soi à travers l'ancrage à un milieu et au collectif qui partage, aime et défend ce même milieu. « Aucun amour n'est plus fort que celui du paysan pour le sol qu'il défonce et qu'il ensemence, duquel il est né et dans lequel il retournera³⁹² », remarque Reclus à ce propos. Il développe tout le long de son œuvre ce même sentiment esthétique d'amour vécu, qu'il est possible de définir comme un « *amour praxis* ». Ce lien d'attache à la terre et aux hommes qui l'habitent et la cultivent n'est pas un amour platonique et théorique, mais il est pratique, c'est-à-dire qu'il se réalise dans l'action de *faire œuvre avec* – avec les autres individus, aussi bien humains que non-humains et au sein d'un même milieu. Ainsi Reclus plaide-t-il pour un partage des terres en fonction du travail individuel et collectif. L'espace devient le support de la vie dont il faut prendre soin et qui permet de faire naître chez l'individu le sentiment d'être-dans-le-monde et la conscience de la fragilité du mouvement. Par suite, émerge le sentiment de justice et la volonté de défendre le plus faible. Si les marxistes ont longtemps reproché l'abstraction utopique des anarchistes, la géographie anarchiste, au contraire, pose le sol comme principe d'émancipation – émancipation matérielle avec les moyens de production ; émancipation politique avec l'organisation sociale ; émancipation individuelle et collective avec la connaissance du milieu, de l'homme et des sociétés. C'est pourquoi,

³⁹⁰ C. BRUN, « Élisée Reclus ou l'émouvance du monde », *op. cit.*

³⁹¹ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Les grands textes, op. cit.*, p. 259.

³⁹² É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*

Reclus affirme que les misères économiques et sociales ne sont pas issues de causes naturelles, « ni d'un refus du sol », ni d'une situation démographique, mais qu'elles sont toujours causées par une mauvaise gestion des ressources, de la production et de la distribution. Asservis dans la « peur et la désunions³⁹³ », les pauvres ne sont pas en mesure de faire face à la lutte de l'existence, mais s'ils s'associent, s'ils luttent ensemble alors ils comprennent combien « l'union peut accroître la force contre l'oppression »³⁹⁴. Reclus remarque en ce sens que :

Là où la pratique anarchiste triomphe, c'est dans le cours ordinaire de la vie, parmi les gens du populaire, qui certainement ne pourrait pas soutenir la terrible lutte de l'existence s'ils ne s'entraidaient pas spontanément, ignorant les différences et les rivalités des intérêts³⁹⁵.

C'est là, venant du bas, du local, du milieu, des liens d'association et de l'attachement personnel et collectif, que le principe d'égalité fait jour. Que les *non-pris-pour-compte* organisent leur propre vie, que les volontés renaissent de la mise au ban étatique. Qu'ils occupent l'espace par l'œuvre d'association directe, et contribuent à la révolution sociale. C'est pourquoi Reclus remarque que si la grève est importante, elle l'est avant tout pour son « esprit de grève » qui établit une solidarité : « en luttant pour la même cause, ils apprennent à s'entr'aimer³⁹⁶ ». Ainsi la géographie anarchiste est un moyen d'agir concrètement dans le monde et un outil d'analyse scientifique qui permet aux anarchistes de confirmer et d'appuyer leur conviction politique contre les institutions du capitalisme et du gigantisme industriel. L'homme n'est pas « un empire dans un empire » et le besoin de coopération se manifeste le long de l'évolution naturelle et de l'adaptation au milieu qui nécessitent un cadre institutionnel approprié au mouvement et au flux du devenir, à défaut d'empêcher toute émancipation. La pensée de Kropotkine et de Reclus permet de repenser les paradigmes de résiliences et de collapsologie qui favorisent l'attentisme et, par suite, font la part belle au conservatisme d'État et font le jeu des propriétaires et de la classe dirigeante. En s'attaquant au problème de fond que représentent la propriété et l'accumulation illimitée du capital qui conduisent inévitablement à la crise sociale et écologique, les géographes anarchistes invitent à

³⁹³ É. RECLUS, « À Mon frère le paysan (1899) », 1925.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 358.

³⁹⁵ É. RECLUS, *L'Anarchie, op. cit.*, p. 39.

³⁹⁶ É. RECLUS, *L'Évolution, la révolution et l'idéal anarchique, op. cit.*, p. 272.

s'émanciper de la vie aliénée dans un ordre du social hiérarchique. Pour ce faire, le conflit est nécessaire puisqu'il fait naître l'individu à la conscience de soi, de se mouvoir, de sa volonté et de sa capacité à agir et à s'associer librement avec d'autres. Pour Renaud Garcia, la pensée de Kropotkine est matière à politiser les sensibilités écologiques actuelles. Et Kropotkine de conclure :

*Lutte pour permettre à tous de vivre cette vie riche et débordante, et sois sûr que tu trouveras dans cette lutte des joies si grandes que tu ne t'en trouverais pas de pareilles dans aucune autre activité*³⁹⁷.

Contre la privation des conditions nécessaires au bien-être physique, intellectuel et moral des individus, contre la réduction qualitative des conditions d'existence, contre l'instauration d'une misère du prolétariat comme état normal de la société, contre la partition inégalitaire des fonctions et des places, contre la reproduction du pouvoir de la bourgeoisie et de la hiérarchie entre gouvernés et gouvernants, contre le vol de la propriété privée, contre la servitude et l'enchaînement de la pensée, contre la répression de la liberté dans le sang et la force – illustrés dans les multiples exemples de la Semaine sanglante de la Commune de Paris, des Goulags, des exécutions, de l'encensement du patriotisme, des haines des races et des nations, de l'éducation dans la concurrence et la stratégie ; contre le libéralisme et le capitalisme, l'anarchisme appelle à se révolter contre tout gouvernement et toute oppression, qu'importe la forme qu'elle prend³⁹⁸. « L'ordre, aujourd'hui – ce qu'ils entendent par ordre – c'est les neuf dixièmes de l'humanité travaillant pour procurer le luxe, les jouissances, la satisfaction des passions les plus exécrables à une poignée de fainéants. [...] L'ordre, c'est la guerre continuelle d'homme à homme, de métier à métier, de classe à classe, de nation à nation³⁹⁹ » dénonce Kropotkine. Contre cet ordre bourgeois qui ne se maintient que dans la violence, « les libertaires opposent l'unité vivante, réelle de leur association⁴⁰⁰ ». La géographie anarchiste en ce sens vient démontrer l'importance de la décentralisation. L'association libre et spontanée est la seule fondation durable et émancipatrice pour organiser la société

³⁹⁷ R. GARCIA-BARDIDIA, *Pierre Kropotkine & l'économie par l'entraide*, op. cit., p. 60.

³⁹⁸ P. KROPOTKINE, *Parole d'un révolté*, op. cit.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 101-102.

⁴⁰⁰ B. GIBLIN in É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, op. cit., p. 71.

nouvelle tant son caractère flexible et ouvert permet de s'adapter à toutes les situations. C'est pourquoi, « la seule forme d'organisation de l'espace qui puisse préserver la liberté individuelle c'est le fédéralisme, où les fédérés sont à la fois souverains et sujets⁴⁰¹ ». Elle laisse libre cours à la force plastique de l'anarchisme dont la théorie pratique redéfinit continuellement les modalités d'organisation spatiale en s'adaptant à l'évolution dynamique des liens communautaires qui se créent dans un même milieu. Sur la question confédéraliste, Reclus affirme en s'appuyant sur son étude incarnée de géographie sociale :

Je démontrerais ainsi, et je crois avec logique, qu'après avoir détruit la vieille patrie des chauvins, la province fédérale, le département et l'arrondissement, machines à despotisme, le canton et la commune actuels, inventions des centralisateurs à outrance, il ne restait que l'individu et que c'est à lui de s'associer comme il l'entend : voilà la Justice idéale. Au lieu de communes et de provinces, je proposais donc : associations de production et groupes formés par ces associations⁴⁰².

L'équilibre vrai, défini comme une alternance complexe de progrès et de régress, s'établit proportionnellement en qualité de la liberté laissée aux individus qui suivent naturellement le cours de l'évolution, en s'associant et s'entraînant face à la lutte de l'existence – et non pas la lutte sociale de tous contre tous. Le collectif naît de la libre association dans laquelle la communauté s'engage dans la gérance commune de la société, en harmonie avec les influences du milieu⁴⁰³ ». Il est toujours question d'action, de situation, d'engagement concret là où l'opinion commune tente de réduire l'anarchisme au désordre et au déchaînement irraisonnable de violence nihiliste. Il ne s'agit pas de faire exploser le monde, mais de faire implorer les carcans spatiaux étatistes dont les œillères gouvernementales enferment, fragilisent et isolent les individus dans un lieu et un temps propres que les individus sont tenus d'embrasser dans l'attente passive de leur condition déterminée. Au contraire, « notre marge d'action est infinie. La vie historique nous tend les bras⁴⁰⁴ » affirme le Comité Invisible. « Invisible », non parce qu'il agit dans l'ombre ou qu'il n'existe pas, mais parce qu'il existe partout où l'homme pense librement, agit, s'associe, dans les interstices du pouvoir, dans des entre-temps, dans de nouvelles

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 71.

⁴⁰² É. RECLUS, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 285.

⁴⁰³ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, Préface, p. I-IV.

⁴⁰⁴ COMITE INVISIBLE FRANCE, *À Nos amis*, *op. cit.*, p. 34.

occupations où se font jour de nouveaux partages du sensible fondés par le principe d'égalité de ce qui est visible, dicible, *dissensuel*. C'est un « Nous » subversif, qui s'oppose au « peuple » subjectivé dans les marges complémentaires de la hiérarchie d'État et de toute domination socio-spatiale que ce soit le patriarcat, le spécisme, le racisme, l'extractivisme, le colonialisme, etc. Par exemple, si depuis Aristote la philosophie politique pose la cellule familiale comme cellule primordiale de l'humanité, Reclus rappelle combien c'est une « vérité toute relative, car deux hommes qui se rencontrent et se lient d'amitié, une bande qui se forme pour la chasse ou pour la pêche, en y comprenant même des animaux, un concert de voix ou d'instruments qui se marient à l'unisson, et des pensées qui se réalisent en actions communes constituent également des groupements initiaux dans la grande société mondialisée⁴⁰⁵ ». L'anarchiste, travaillant à la réalisation de soi avec d'autres et dans le monde, travaille à l'émancipation de soi et collabore en ce sens à la liberté des autres. Le principe anarchiste fonde le bonheur dans le bonheur de tous. Et Malatesta de définir la solidarité comme « le but vers lequel marche l'évolution de l'homme⁴⁰⁶ ». Elle est le seul principe qui résout les antagonismes consubstantiels à la pluralité des existences et des coexistences dans un même milieu naturel et social : « C'est elle qui fait que la liberté de chacun trouve dans la liberté des autres non pas sa limite, mais son complément⁴⁰⁷ ». La liberté anarchiste est une liberté positive et non pas négative comme celle du libéralisme. On se *libère de* quelque chose, mais on *s'émancipe* toujours *avec*.

La vie même de Reclus, disant en toute sincérité avoir « parcouru le monde en homme libre⁴⁰⁸ », rejoint ses idéaux. Ayant participé à la Commune, la plupart de ses ouvrages politiques ont été rédigés d'un lieu d'exil autour du lac Léman, où lui et d'autres associés anarchistes ont participé à rédiger cette immense œuvre géographique collaborative. Parmi les frères Reclus, Elisée et Elie, se joignent à l'entreprise le cartographe Charles Perron et les géographes Pierre Kropotkine et Léon Metchnikoff⁴⁰⁹. De même, il adresse, dans sa *Leçon d'ouverture du cours de géographie comparée dans*

⁴⁰⁵ É. RECLUS, « VII, L'Etat Moderne », *op. cit.*, p. 8.

⁴⁰⁶ E. MALATESTA, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste*, *op. cit.*, p. 33.

⁴⁰⁷ *Id.*

⁴⁰⁸ É. RECLUS, *La terre*, *op. cit.*, p. III.

⁴⁰⁹ N. ZWER et P. REKACEWICZ, « Y a-t-il une géographie anarchiste ? L'exemple d'Élisée Reclus. Entretien avec Federico Ferretti », dans *Cartographie radicale, explorations*, La Découverte, Paris, 2021, p. 222-223.

l'espace et dans le temps, des mots de remerciement pour le concours apporté par ses étudiants à la recherche désintéressée de la vérité, tous animés d'une passion commune. Il rappelle la posture d'égalité et la nécessité du dialogue pour rectifier et nourrir leurs pensées. La géographie sociale des libertaires permet de démontrer que « c'est de l'homme que naît la volonté créatrice qui construit et reconstruit le monde⁴¹⁰ », et que dans le chaos des événements, il est possible de discerner de véritables révolutions qui sont des changements radicaux de régime politique, économique et social. La revendication des hommes libres dont la solidarité consciente de leur individu, « à la fois si petit et si grand, avec l'immensité de l'univers⁴¹¹ », permet d'articuler la connaissance du monde avec la connaissance de soi et de pouvoir agir véritablement de concert avec « le climat qui les baigne et le sol qui les porte » loin « des lisières qui les guidaient si mal, tenues dans les mains d'hommes dégénérés et de fous⁴¹² ».

C'est donc bien du sol que naît la communauté qui en retour suscite une géographie nouvelle : « Toute commune crée un territoire politique qui s'étend et se ramifie au fur et à mesure de sa croissance. Et c'est dans ce mouvement qu'elle dessine les sentiers qui mènent vers d'autres communes, qu'elle tisse les lignes et les liens qui font notre parti. Notre force ne naîtra pas de la désignation de l'ennemi, mais de l'effort fait pour entrer les uns dans la géographie des autres⁴¹³ » annonce le Comité invisible. Le fondement de l'anarchisme se situe dans la fusion de la guilde et de la commune, c'est-à-dire dans celle du politique et de l'économie⁴¹⁴, autour de l'organisation sociale des moyens de subsistance. Au lieu de satisfaire les vanités de l'expansion d'un territoire ou l'accumulation sans fin d'un capital foncier ou financier, l'anarchisme s'incarne dans les petites confédérations, au sein même des lieux de vie, dans l'ici et maintenant, dans les liens qui se créent de la libre association et des besoins communs, et dans la gérance des intérêts communs. Il est question d'habiter et de vivre en commun, c'est-à-dire de se réaliser ensemble et de faire œuvre commune. Le commun s'établit contre la sclérose de l'espace et contre l'intervention administrative du lourd attirail et des pratiques surannées de l'État qui ne se prêtent pas au mouvement de la vie. Le commun est la réponse à

⁴¹⁰ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 105.

⁴¹¹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, p. 223.

⁴¹² *Id.*

⁴¹³ COMITE INVISIBLE FRANCE, *À Nos amis*, *op. cit.*

⁴¹⁴ P. PELLETIER, *Géographie et anarchie*, *op. cit.*

l'hégémonie du pouvoir économique de la classe des propriétaires, dont l'État est le protecteur. Ainsi Rancière rappelle que le principe d'égalité n'est pas un axiome qui définit une forme d'insurrection contre la police. L'égalité émerge *an-archiquement* dans toutes les formes de la vie qui relèvent d'une gestion collective. Elle est principe de possibilité, et elle rebat les cartes de l'ordre établi et du gouvernable, en introduisant « des données nouvelles et des possibilités nouvelles de construction des cas »⁴¹⁵. La géographie permet de prendre une autre tangente et de changer le point de vue de la rationalité économique qui définit le progrès comme une avancée purement technico-économique avec une productivité et des rendements croissants. Du point de vue de la géographie sociale, la concentration de la propriété conduit davantage à la destruction de la société et de la nature. Cette réalité est criante aujourd'hui, et pourtant l'analyse fine établie par le géographe libertaire faisait déjà état d'un tel désastre une centaine d'années plus tôt : « Le fait que la grande propriété mange la terre autour d'elle est un désastre à peine moindre que la dévastation et l'incendie : elle finit d'ailleurs par arriver au même résultat, c'est-à-dire à la ruine des populations est souvent aussi à celle de la Terre elle-même⁴¹⁶ ». A l'ère des méga-feux, des inondations, de la montée du niveau des océans, du tarissement des sources douces, de la fonte des glaciers, et du réchauffement climatique général, qui conduit à l'appauvrissement des plus pauvres, aux déplacements des populations, aux guerres de ressources et aux tensions géopolitiques croissantes, la formule de Reclus trouve écho dans la situation actuelle et appelle à changer de perspective. La social-démocratie n'a pas réussi à instaurer institutionnellement un principe d'égalité, parce que ce même principe d'égalité ne s'instaure pas positivement. Il émerge là où sourd la révolte. Il relève du non-gouvernable. Ainsi la philosophie de Jacotot et de Rancière affirme que ce n'est pas en partant du principe d'égalité qu'on arrivera à l'égalité, et qu'il sera possible de produire de l'égalité⁴¹⁷. Il faut produire une pensée à contre-courant, décentrer les points de vue, les perspectives, les horizons. Comme l'étincelle, sortir des carcans de l'ontologie fixiste ne se fera qu'en produisant des effets de pensées qui prennent naissance dans la rencontre et la coexistence des égalités. Il s'agit de se confronter à l'altérité et d'agir dans le monde, et avec d'autres, pour laisser place au

⁴¹⁵ M. B. GRECO et C. A. GARCIA, *Rancière et Jacotot, op. cit.*, p. 8.

⁴¹⁶ É. RECLUS, cité in J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 120

⁴¹⁷ M. B. GRECO et C. A. GARCIA, *Rancière et Jacotot, op. cit.*

« groupement libre et spontané des hommes fonctionnant en harmonie, forme idéale de l'humanité⁴¹⁸ ». Osons la plasticité, et rentrons dans la géographie des autres !

⁴¹⁸ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, p. 182.

PARTIE III – « Jardiner les possibles » et repenser le mythe du progrès, pour une approche écologique de la diversité.

Ce n'est pas tel ou tel stade de l'existence personnelle et collective qui constitue le bonheur, c'est la conscience de marcher vers un but déterminé, que l'on veut et qu'on l'on crée partiellement par sa volonté. Aménager les continents, les mers et l'atmosphère qui nous entourent, « cultiver notre jardin terrestre », distribuer à nouveau et régler les ambiances pour favoriser chaque vie individuelle de plante, d'animal ou d'homme, prendre définitivement conscience de notre humanité solidaire, faisant corps avec la planète elle-même, embraser du regard nos origines, notre présent, notre but rapproché, notre idéal lointain, c'est en cela que consiste le progrès.

- É. Reclus⁴¹⁹.

« Cultiver notre jardin terrestre » est une jolie invitation à prendre conscience et à s'étonner de la complexité et de la fragilité de la vie sur Terre. L'émancipation, pour Élisée Reclus, tient moins au stade de développement technique d'une société qu'à la compréhension de l'interrelation dynamique qui existe entre les êtres et les lois physiques naturelles. C'est l'attention portée à la pluralité et à la diversité des formes de vie qui permet de se projeter dans la réalisation de soi au sein d'une communauté. La géographie sociale est émancipatrice par cela même qu'elle porte le regard au-delà de la condition individuelle. C'est découvrir, c'est apprendre, c'est se confronter, échanger, c'est sentir, vivre, c'est exister en commun, aménager et ménager un temps et un lieu, singuliers et uniques, mais toujours compris au sein d'un système relationnel. L'éthique à laquelle la géographie anarchiste nous invite porte en elle une grande sensibilité écologique qui appelle à refonder un système économique mercantiliste social et politique ni viable ni durable, destructeur de l'homme et de la planète. Une centaine d'années avant

⁴¹⁹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 391.

l'émergence des considérations écologiques dans l'opinion publique et politique⁴²⁰, les anarchistes et géographes Élisée Reclus, Léon Metchnikoff et Pierre Kropotkine questionnent l'organisation spatiale de la société capitaliste et dénoncent les dérives de la gestion étatique du pouvoir centralisé qui induit la coercition, la domination, l'accroissement des inégalités, la misère économique et sociale, la destruction de l'environnement et de la résilience des communautés aux changements et à l'adaptation des milieux. Des années plus tard, les théories politiques du communalisme libertaire et de l'écologie sociale de Murray Bookchin s'inscrivent dans les pas de ces précurseurs et développent une attention accrue aux liens qui existent entre Nature et Culture, entre domination de l'homme sur l'homme et domination de l'homme sur la nature. « L'écologie sociale reconnaît, qu'on le veuille ou non, que l'avenir de la vie sur cette planète dépend de l'avenir de la société⁴²¹ » souligne l'auteur en appelant à nourrir une réflexion qui va au-delà de la bipartition entre Nature et Culture, en agrégeant le meilleur de ce qui existe dans ces deux concepts de la philosophie occidentale. John P. Clark, en accord avec ce dernier, démontre que l'écologie sociale contemporaine rejoint la géographie sociale de Reclus en de nombreux points, à commencer par situer la domination sociale et la destruction de l'environnement sur le même plan. Elles sont toutes deux issues d'une même cause : le système économicopolitique du capitalisme d'État⁴²² qui repose sur la création aveugle de valeur et sa valorisation infinie, sur la propriété privée et sur la partition binaire du pouvoir politique entre gouvernants et gouvernés. En analysant géographiquement la concentration de la propriété aux mains de quelques-uns, et en se concentrant sur ses conséquences sociales et environnementales plutôt que du point de vue de la rationalité purement économique – c'est-à-dire du point de vue du progrès technique et économique, de celui de la croissance, de la concurrence et de la productivité sur le marché globalisé – les conclusions aussi bien théoriques qu'empiriques sont sans appel – au vue des nombreuses prévisions du GIEC et des conséquences climatiques qui se déroulent sous nos yeux :

⁴²⁰ Il est possible de situer l'introduction de l'écologisme politique avec le livre *Silent Spring* de Rachel Carlson. En vulgarisant les données scientifiques de l'avancée écologique, ce livre fait l'effet d'un lanceur d'alerte sur la situation dramatique de la chute de la biodiversité due à l'utilisation massives de pesticides dans l'agro-industrie et à la forte croissance de l'expansion urbaine.

⁴²¹ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, op. cit., p. 113.

⁴²² J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste*, op. cit., p. 121.

Le fait que la grande propriété mange la terre autour d'elle est un désastre à peine moindre que la dévastation et l'incendie : elle finit d'ailleurs par arriver au même résultat, c'est-à-dire à la ruine des populations et souvent aussi à celle de la terre elle-même⁴²³.

Les études géographiques de Reclus le mènent une fois de plus à consolider ses convictions anarchistes dont la préoccupation principale est l'organisation sociale émancipatrice, libérée des carcans fixistes, de l'exploitation et de la domination, issus des principes de la propriété privée et du principe de gouvernement qui la protègent : les deux piliers du capitalisme d'État. En dénonçant cet « État centralisé, militaire et paperassier⁴²⁴ », Reclus plaide pour une répartition multipolaire du pouvoir économique et administratif, qui est toujours intimement lié au sentiment esthétique, éthique et à la volonté créatrice qui émergent du milieu et rattachent les individus à leurs lieux de vie. L'anarchie, en géographie politique et sociale, décentralise le pouvoir et le replace aux mains de ceux qui en trament l'espace. La géographie libertaire relie l'éthique à l'esthétique en soulignant que la question sociale est liée à la question environnementale et au sens donné aux différentes manières de s'inscrire dans le monde. Le Beau et le Juste sont une seule et même intuition, la théorie n'est belle que lorsqu'elle ne se contredit pas dans une action injuste. C'est pourquoi la lutte contre le pouvoir et le gouvernement est une lutte généralisée contre toute domination, toute action coercitive, qui rejoint les luttes féministes, écologiques, spécistes, anti-colonialistes, anti-essentialistes, etc. En ce sens, Reclus plaide pour un végétarisme éthique qui s'inscrit dans la considération du lien d'affection entre l'homme et ce qui lui est autre, qu'il soit humain, animal ou un ensemble de relations dans un écosystème. La position holistique et systémique que lui confère la géographie lui permet de soutenir que la question du traitement de l'animal s'ancre dans une « révision fondamentale de l'éthique⁴²⁵ » en tant que témoin de « la conscience que nous avons de notre connexion avec l'ensemble de la nature⁴²⁶ ». L'identification à la nature qui se traduit par la solidarité, l'entraide, la considération éthique et relationnelle provient d'une ontologie spatiale relationnelle et dynamique qui relie la connaissance de

⁴²³ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, Hachettes, Paris, 1905, VI, 282 in J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 121.

⁴²⁴ É. RECLUS, *Du Sentiment de la nature dans les sociétés modernes : et autres textes*, J. Cornuault (éd.), Charenton, Premières Pierres, 2002, p. 188.

⁴²⁵ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 47.

⁴²⁶ *Id.*

son milieu à l'amour intrinsèque pour la vie, la terre et le vivant. C'est pourquoi sa géographie est toujours une géographie sociale : « La perspective de Reclus accomplit une remarquable synthèse entre, d'un côté, le souci de justice et d'expansion de la connaissance et de la rationalité, et, de l'autre, le besoin de solidarité sociale et le développement de la sensibilité et de la compassion⁴²⁷ ». Joël Cornuault fait du fleuve l'emblème de Reclus, parce qu'il illustre le flux, le chemin, la mobilité, la dynamique dans une certaine puissance libre de la nature ; lui qui fait l'éloge des sentiers comme cet « art de s'accommoder pittoresquement à la nature », rythmant parfaitement « les méandres qui se succèdent » et dont les accidents du chemin « ajoutent infiniment à la poésie de l'existence »⁴²⁸.

La troisième partie de cette étude approfondit l'application pratique et actuelle qui découle des considérations théoriques des précédentes parties en analysant le lien entre le spatial et le politique dans l'écologie sociale. L'espace dynamique, compris comme condition de potentialité, laisse place à la liberté ancrée dans le lien avec les besoins dictés par la relation au milieu, aussi bien environnemental que social. Cette culture de la géographie, au sens de prendre soin et d'habiter, permet de renouer avec l'engagement individuel et collectif. La pensée anarchiste, nourrie des outils d'analyse de l'étude géographique, permet de redéfinir l'action politique écologique en partant de nouvelles structurations du partage du sensible et des nouveaux imaginaires qu'elles portent en elles. Cela permet d'aller plus loin que l'horizon asphyxiant et déterminé de la modernité, aveuglée par une eschatologie et un idéologisme antagoniste qui opposent l'homme à la nature et les sociétés à elles-mêmes en nourrissant des sentiments de peur, de haine et de culpabilité individuels. La géographie anarchiste présente aujourd'hui des armes intellectuelles et pratiques pour sortir des discours culpabilisateurs de la méritocratie néolibérale et de la collapsologie. En se contentant de prôner la résilience individuelle, ces idéologies n'invitent pas à changer le système mais à adapter l'individu, consolidant ainsi la structure de pouvoir de l'idéologie bourgeoise, libérale et individualiste. Aujourd'hui, elle nous mène à une double crise sociale et écologique. En outre, la géographie possède une place importante dans l'engagement politique pour empêcher les dérives de la résilience face aux idéologies et aux discours particularisant de l'anarcho-

⁴²⁷ *Ibid.*, p. 48.

⁴²⁸ J. CORNUAULT, *Elisée Reclus, étonnant géographe*, Périgueux, Fanlac, 1999, p. 127.

capitalisme, de l'écologisme, de l'anarchisme *lifestyle* ou du capitalisme vert qui participent à renforcer le système capitaliste actuel par des réformes et des adaptations, sans jamais le subvertir. Ces idéologies contemporaines tendent à une nouvelle morale qui assujettit l'individu à des dogmes, échouant à apporter des réponses à la crise actuelle. Loin de toute sclérose spatiale, sociale et politique, la géographie anarchiste permet de repenser le mouvement contre l'idée de stabilité durable. Néanmoins, le regard critique de l'anarchisme permet de ne pas tomber dans l'extrême opposé que serait l'éloge d'un nihilisme cynique et relativiste, démotivant toute action et toute création dans le monde. Ainsi, « il ne sert à rien et il est même dangereux d'opposer de façon totale, presque métaphysique, l'écologisme et la géographie⁴²⁹ ». Il s'agit seulement d'apporter un regard critique sur l'organisation spatiale en « procédant à l'examen de ses propres représentations [pour] penser plus efficacement l'espace⁴³⁰ » et ouvrir de nouveaux possibles, hors de la vision simpliste et manichéenne qui opposent l'État à la région, le local au global, le peuple au gouvernement, etc.

Comme le rappelle Doreen Massey, « le social et le spatial sont inséparables, et la forme spatiale du sociale a une effectivité causale⁴³¹ ». Toute lutte citoyenne pour la réappropriation des moyens d'organisation ou pour la relocalisation du partage du pouvoir, tout cri d'existence contre le réductionnisme essentialiste et l'oppression de la classe dominante, toute occupation d'une place qui n'était pas assignée, aussi éphémère soient-ils, s'inscrivent dans un lieu et s'appuient sur un espace qui traduit et nourrit en retour une action collective. Ainsi, se fonde une collectivité dans et par l'espace. Ces « espaces de convergences » caractérisent l'air du temps pour Springer qui notent la multiplicité des mouvements sociaux, émergeant d'un terrain et de réseaux de solidarité, dont le « foisonnement diffus et non hiérarchique [est] alimenté par le rhizome de l'action directe processuelle⁴³² ». Il est possible d'y percevoir un lien avec les mouvements contemporains de réappropriation de l'agriculture et de la terre, que ce soit à travers les initiatives citoyennes et paysannes de production et de consommation plus respectueuses de l'environnement par la relocalisation des circuits courts, ou à partir de mouvements politiques comme les ZAD, le Soulèvement de la Terre, ou encore l'Atelier Paysan, parmi

⁴²⁹ Y. LACOSTE, « Hérodote a vingt-cinq ans », *op. cit.*.

⁴³⁰ *Id.*

⁴³¹ D. MASSEY, « Space, Place, and Gender », *University of Minnesota Press, Minneapolis*, 1994, p. 255.

⁴³² S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste, op. cit.*, p. 176.

tant d'autres, plaidant pour *Reprendre la Terre aux machines*, ou encore défendre la Terre pour une autonomie paysanne et alimentaire⁴³³ contre la méga-machine étatique et l'économie de marché capitaliste. La question agraire intéressait déjà fortement Reclus et Kropotkine à l'aune du développement de la mondialisation capitaliste et de l'agro-industrie. Aujourd'hui, seules 35% des terres agricoles appartiennent à ceux qui les cultivent, le reste des 17 millions d'hectares sont louées grâce au développement du droit de fermage, mais il est extrêmement difficile d'avoir accès à l'information sur les propriétaires⁴³⁴. Le collectif *Terre de liens* dénonce l'omerta qui existe sur la propriété dans l'administration d'État à travers un rapport sur la *Propriété des terres agricoles en France* de 2023. Il plaide pour une protection des terres agricoles face à l'accaparement des grands propriétaires et des firmes nationales et internationales – que sont les sociétés d'exploitation agricoles – qui financiarisent deux tiers des terres : « Sans une connaissance fine de la structure du foncier et des profils des propriétaires, impossible de les inciter à s'emparer des enjeux collectifs au cœur de notre société : alimentation, emploi, climat et biodiversité... qui vont bien au-delà des enjeux de propriété individuelle⁴³⁵ ». Le morcellement de la terre conduit à une logique de marchandisation et de spéculation dans laquelle elle n'est perçue plus que comme un outil de rentabilité financière et de profit pour les investisseurs. Cela oriente l'usage et le travail agricole vers toujours plus de production industrielle. Et Sjoerd Wartena, co-fondateur de Terre de Lien, de conclure : « Le jour où nos ancêtres ont fait de la terre une marchandise est un jour noir pour l'humanité. Ce jour-là, ils ont oublié que la terre est essentielle à la vie et l'ont abandonnée à la privatisation, à l'individualisme et à l'exclusion⁴³⁶ ». Reclus et Kropotkine ne disaient pas autre chose lorsqu'ils appelaient à étudier avec gravité l'orientation que prenait alors l'agriculture et à questionner les formes de propriété et d'usage du sol, non pas en parallèle mais toujours dans son rapport à la question sociale⁴³⁷. Pour Reclus, rien n'est plus puissant que l'amour que porte le paysan pour le sol qu'il travaille « duquel il est né et dans lequel il retournera⁴³⁸ ». Cultiver un sol, en prendre soin

⁴³³ L'ATELIER PAYSAN FRANCE, *Reprendre la terre aux machines: manifeste pour une autonomie paysanne et alimentaire*, Paris, Éditions du Seuil, 2021

⁴³⁴ TERRE DE LIENS, « La propriété des terres agricoles en France, À qui profite la Terre ? », 2023, p. 12.

⁴³⁵ *Ibid.*, p. 9.

⁴³⁶ *Ibid.*, p. 5.

⁴³⁷ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 332 ; P. KROPOTKINE, *Parole d'un révolté*, C. Marpon et E. Flammarion, Paris, 1885, p. 143.

⁴³⁸ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 358.

et l'habiter, c'est établir un lien éthique et relationnel entre un collectif et la terre cultivée : « une communion d'amour » qui débouche sur une « compréhension plus intime de la nature⁴³⁹ ». Reclus développe un sentiment esthétique d'amour vécu, que l'on pourrait nommer un « amour *praxis* », c'est-à-dire que l'espace est considéré comme le tissu de la vie. C'est en faisant œuvre commune, et en agissant dans et par le monde que naissent le sentiment d'existence et la prise de conscience de la fragilité du mouvement, desquels découlent la volonté de défendre le plus faible, le besoin de justice et un idéal d'émancipation, ancrés et nourris dans et par l'espace. « S'il est une société chimérique, impossible, c'est bien le pandémonium dans lequel nous vivons⁴⁴⁰ », dénonce-t-il, le long d'une œuvre géographique colossale qui est par excellence une « écriture (*graphein*) de l'histoire de la lutte que mène la terre pour se libérer de la domination (*archein*)⁴⁴¹ ».

Nourrie de la critique anarchiste et libérée de son assujétissement aux logiques d'État, la géographie est « l'intelligence du monde⁴⁴² » : elle permet de développer un esprit critique face à l'écologie politique morale et face au discours de vérité unique, du marxisme historique. Mais comme le rappelle le Comité Invisible, « les vérités ne sont pas 'sur' le monde mais sur notre relation au monde, on y demeure : elles 's'éprouvent' mais ne se prouvent pas⁴⁴³ ». Les vérités sont d'ordre esthétique, et émergent de la création de lien et de la compréhension du caractère continu de la trame spatiale. Ainsi, lorsque Bill Clinton affirme en 1998 ne pas pouvoir s'opposer au progrès et aux forces inertielles de la globalisation, aussi nécessaires que celles de la gravité, Massey souligne que la globalisation n'est pas une force de la nature mais bien une force sociopolitique complexe, construite sur le discours néolibéral de la nécessité de la croissance économique. Ce « pandémonium » est un projet culturel qui requiert tous les efforts des instances gouvernementales que sont l'Organisation Mondiale du Commerce, le Fond Monétaire International, la Banque Mondiale, les organisations militaires, l'ONU, inscrites dans la coopération stratégique des grands États néolibéraux avec les multinationales. Le discours et les fictions politiques néolibérales se fondent toujours sur

⁴³⁹ É. RECLUS, *Du Sentiment de la nature dans les sociétés modernes : et autres textes*, op. cit., p. 12.

⁴⁴⁰ É. RECLUS, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ?*, op. cit., p. 44.

⁴⁴¹ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste*, op. cit., p. 76.

⁴⁴² S. BRUNEL in F. ARGOUNES, *Géographies du politique*, op. cit., p. 433.

⁴⁴³ COMITE INVISIBLE FRANCE, *À Nos amis*, op. cit., p. 45.

le TINA⁴⁴⁴ de Margaret Thatcher. Essentialiser des constructions sociopolitiques et économiques en les comparant aux forces naturelles de la gravité permet de légitimer la position de pouvoir dans le système hiérarchique de domination de quelques puissants qui, non sans ironie, passent leur vie à survoler le monde résistant aux forces gravitationnelles⁴⁴⁵. Face à un monde globalisé et englué dans une économie de marché qui néantise les relations sociales et environnementales tout en niant l'importance du milieu, le pouvoir imaginaire de la géographie sociale permet de repenser notre rapport à la responsabilité individuelle et collective et répondre de ses actes. S'ils sont toujours situés, ils ont des répercussions globales dans l'espace relationnel, c'est-à-dire au-delà du lieu propre individuel. Dans un monde interdépendant, et face à la destruction massive et continue de l'environnement, la géographie anarchiste permet d'ouvrir les possibles en s'appuyant sur l'espace dynamique qui ouvre des brèches démocratiques comme autant *d'entres-temps* politiques. Elle libère la pluralité des existences et des manières d'être au monde.

Alors, pour finir avec l'appel de Terre de Lien : avec « ces quelques-uns qui n'ont jamais abandonné la terre en commun, la primauté aux usagers, le collectif au service du collectif, [...] rats des villes ou rats des champs, grattons, trifouillons, grignotons, avec des dents toujours plus aiguisées, afin d'agrandir ces brèches et de redonner à la terre son caractère commun⁴⁴⁶ ».

⁴⁴⁴ TINA est l'abréviation de « There Is No Alternative », prononcé par la première ministre britannique Margaret Thatcher et affirmant que toute autre organisation politique qui ne prend pas la tangente nécessaire du marché globalisé, du libre-échange et du capitalisme d'Etat est forcément voués à l'échec.

⁴⁴⁵ D. MASSEY, « Globalisation: What does it mean for geography? », *Geography*, vol. 87, n° 4, octobre 2022, p. 293-296.

⁴⁴⁶ TERRE DE LIENS, « La propriété des terres agricoles en France, À qui profite la Terre ? », *op. cit.*, p. 5.

Chapitre 1. Une approche écologique de la diversité.

Il existe ainsi un rapport intime entre la manière dont une société traite ses milieux de vie et ce qu'elle fait de ses rêves.

- D. Touam Bona⁴⁴⁷.

« Jardiner les possibles⁴⁴⁸ » est une expression de Marielle Macé qui invite à braver la précarité sous toutes ses formes aussi bien matérielles – condition d’habitation, misère sociale, manque de moyens financiers, etc. – que fictionnelles. Contre un monde de places assignées et hiérarchisées, elle appelle à prendre sa place, à redéfinir les possibles, à ouvrir l’horizon, à inventer à plusieurs les manières d’habiter, de penser, d’écrire pour *re-former* (et non pas *réformer*) le collectif en lutte contre l’isolement et l’individualisation croissante du système mercantile. « Jardiner », ce n’est pas être hors du politique, à l’écart du monde, ni dans ses marges individualistes. « Jardiner », c’est, selon l’auteurice, privilégier le vivant en toute chose : aussi bien dans le sol que dans les sociétés. Il s’agit de faire avec, et de co-construire à partir de ce sol abimé et de la diversité contaminée⁴⁴⁹. C’est faire place aux possibilités d’émancipation qui grouillent en permanence dans les événements de la vie. En ce sens, tout comme la géographie sociale au service de l’émancipation, l’écologie est une écologie sociale : elle est plus qu’une connaissance ou une maîtrise dans la gestion et la préservation d’un milieu. Elle est le « discours de la maison » – *eco-logos* – dans lequel se loge une certaine « philia », ce même sentiment d’amour pour la Terre, de solidarité et d’entraide entre les individus que Reclus et Kropotkine perçoivent. Il ne s’agit pas de se rendre maître et possesseur de la Terre en la faisant parler ou passer pour une subjectivité qu’elle n’est pas. Ce serait instituer une nouvelle Vérité absolue représentée par une entité supérieure, cachant un pouvoir et une domination bien humaine. Tout comme « l’excentricité » que relève Joël Cornuault à propos de Reclus, « jardiner les possibles », c’est s’ex-centrer, se mettre à la place et à l’écoute de l’autre, prendre une autre perspective. Il s’agit d’un élargissement des horizons en luttant pour une organisation spatiale *an-archique* qui laisse place au

⁴⁴⁷ D. T. BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, op. cit., p. 72.

⁴⁴⁸ M. MACE, *Nos Cabanes*, Verdier, 2019.

⁴⁴⁹ *Id.*

mouvement, au devenir, à l'ingouvernable, à l'impermanence et au « tout autre » qui réside en chaque être. « Jardiner des possibles », c'est « construire ce 'nous', sujet collectif indécidé, et non collectif de sujets, 'nous' qui n'est pas d'appartenance mais d'espoirs et d'émancipations⁴⁵⁰ ». Le commun n'émerge pas de l'ancrage territorial administratif, du patriotisme nationaliste, d'un lieu de naissance, d'une ethnie ou d'une culture, mais bien davantage d'une co-agentivité immanente et spontanée issue des volontés, des espoirs, des utopies et des fictions qui orientent les individus vers une organisation politique et spatiale commune. La communauté ne préexiste pas à un milieu, tout comme le commun ne préexiste pas à la communauté. C'est dans l'action directe et l'évolution constante et processuelle, dans la performativité des représentations et des espoirs que se tisse et s'ancre de manière éphémère, une communauté à travers les liens qui unissent les individus entre eux et à un milieu.

Cet appel poétique questionne le pouvoir infrastructurel, c'est-à-dire là où politique et fiction, politique et esthétique, politique et récit se rejoignent. La gestion et la production des imaginaires politiques doivent se défaire de toute domination pour devenir un lieu de production d'utopies concrètes et réellement émancipatrices, à travers notamment la méthode de l'action directe et la consolidation de lien entre individus et entre collectifs. La géographie anarchiste porte en elle le projet positif d'un changement radical du système de société, qui s'effectue de mille manières à partir du milieu et évolue constamment au sein même du mouvement de l'espace et du temps. Dans les pas de Reclus et de Kropotkine, Murray Bookchin développe le municipalisme libertaire qui repose sur la décentralisation du pouvoir à travers des réseaux d'assemblées populaires localisées, laissant libre le champ de l'action directe, de la coopération et de l'association, de la production et de la répartition, pour se développer en adéquation avec les singularités topographiques et sociales, les besoins matériels et les nécessités naturelles de chaque collectif. La décentralisation de la géographie politique est nécessaire pour mettre fin à la mégamachine du capitalisme d'État globalisé, étouffant dans ses rouages et sa cadence effrénée les espaces propres à la réalisation de chacun. Murray Bookchin plaide pour un agir collectif et démocratique qui phagocyterait le pouvoir représentatif⁴⁵¹. Changer le système passe par l'évolution de la figuration et de l'espace symbolique. C'est pourquoi

⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 66.

⁴⁵¹ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, op. cit.

la géographie est un levier important de la critique car elle possède un pouvoir imaginaire important, en étudiant l'agencement et les phénomènes du sensible et de l'espace dans le temps et en analysant l'histoire dans l'espace. « C'est dans l'espace que viennent se loger toutes les représentations partagées par les individus tout en déterminant l'agencement, physique comme mental de ces derniers⁴⁵² » souligne Massey. Le Commun, plus que les ressources matérielles, plus qu'un terrain dont la propriété est juridiquement collective ou que l'appartenance à une culture, est avant tout de l'espace. Le commun par excellence, c'est l'espace relationnel. Il constitue les modalités de l'action collective. Si pour Bookchin la destruction de l'environnement et l'exploitation des écosystèmes sont causes de « l'obligation faite à l'humain de dominer la nature [qui] découle de la domination de l'humain sur l'humain⁴⁵³ », c'est bien que la fiction politique et économique du capitalisme d'État et de la Modernité, dont le progrès repose sur la croissance infinie de production et la valorisation de la valeur pour elle-même, est performative. La représentation de l'espace comme réceptacle extérieur à l'homme découle de la même logique que celle d'une Autorité absolue, religieuse ou étatique, extérieure à la réalité sociale. Le pouvoir et la domination s'extraient toujours du sol dont ils émergent. Mais la crise environnementale et le réchauffement climatique forcent le système et les élites à *atterrir*⁴⁵⁴, qu'ils soient Clinton, Thatcher ou autant d'institutions officielles mondiales. Tous, nous sommes et restons des êtres vivants composés à 70% d'eau et soumis aux mêmes forces gravitationnelles, bien réelles, de la nature, et sans lesquelles nous mourrions. L'écologie sociale libertaire émane de l'horizon cosmopolite qui se loge dans les brèches de l'espace relationnel, que le monde mercantiliste a réduit à n'être qu'une valeur financière à faire fructifier ou à détruire.

La géographie anarchiste se présente comme un laboratoire des possibles qui cherche à travers le tâtonnement éclairé par un idéal d'émancipation, dans l'action directe et l'immanence des relations humaines, l'organisation sociale en harmonie avec le milieu. Chaque organisation émancipatrice repose sur une conception de l'espace en mouvement, sans hiérarchie, qui laisse place à ce qui échappe et déborde ce monde de places. Par l'attention à la diversité et à la pluralité des écosystèmes, elle cherche à supprimer les

⁴⁵² D. MASSEY in J. AUYERO, « L'espace des Luites, topographie des mobilisations collectives », *Le Seuil*, « Actes de la recherche en sciences sociales », n° 160, mai 2005, p. 122-132.

⁴⁵³ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, op. cit., p. 73.

⁴⁵⁴ Nous soulignons, car il s'agit ici d'un clin d'œil au livre de Bruno Latour, *Où atterrir*.

inégalités et l'iniquité. Ainsi Bookchin approfondit la question de la vie véritablement écologique. Par exemple, cultiver son potager est une activité qui porte en elle plus que la volonté de se nourrir sainement : elle est davantage une manière d'investir l'imaginaire individuel et collectif en vue de développer une éthique et de faire changer les modalités d'action et d'organisation sociales. La pratique rejoint la théorie et permet de prendre conscience du « continuum écologique qui nourrit autant l'esprit que le corps⁴⁵⁵ », nous rendant disponibles et sensibles au monde qui nous entoure, humain et non humain. Jardiner les possibles, c'est chercher à rendre la vie plus belle !

1.1. Contre le monde ingénié et la technobureaucratie, « reprendre la Terre aux Machines⁴⁵⁶ ».

La vision holistique et systémique que véhicule la géographie permet de relier le problème environnemental au problème social. La résolution de la crise écologique ne peut se produire que par la refonte totale du système socio-économique capitaliste soutenu par une logique de gouvernance institutionnelle centralisée, aussi bien au niveau national avec les États-Nations, qu'international à travers les instances inter-gouvernementales et les firmes transnationales. Le pouvoir concentré aux mains de quelques-uns est conféré par un système social qui se fonde sur le partage du sensible entre gouvernants et gouvernés, distribuant des parts plus ou moins grandes de liberté d'action, de pensée, de représentation, à partir de temps et d'espace déterminés selon l'occupation qui est attachée et imposée par sa position. Cette infrastructure est ficelée par une utilisation légitime de la violence et justifiée par le maintien de l'ordre et de la paix. Mais les conclusions sur la vacuité et la relativité du mot « ordre », portées par Kropotkine, Reclus, Bakounine au XIX^{ème} siècle et, aujourd'hui, les conséquences climatiques, l'augmentation des inégalités, la misères sociales et psychiques se renforcent continuellement. Loin de se dissoudre ou de se résoudre dans un compromis pacifié, les luttes et révoltes populaires sont réprimées dans les violences policières au service d'un

⁴⁵⁵ BOOKCHIN MURRAY *et al.*, *La révolution à venir: assemblées populaires et promesses de démocratie directe*, Marseille, Agone, 2022, p. 104.

⁴⁵⁶ L'ATELIER PAYSAN FRANCE, *Reprendre la terre aux machines*, *op. cit.*

gouvernement qui souhaite protéger sa position de pouvoir, que ce soient la Semaine sanglante de la Commune de Paris, ou aujourd’hui, la destruction des Zones à Défendre, les repressions des manifestations du mouvement des Gilets Jaunes, des travailleurs contre la Réformes des retraites, ou du Soulèvement de la Terre contre les mégabassines de Sainte-Soline. La lutte contre les mégabassines retentit particulièrement avec les pensées et la résistance anarchiste face à la domination de la propriété et du gouvernement. La violence étatique utilisée contre les 30 000 manifestants souligne combien le pouvoir cherche à maintenir de puissants intérêts économiques et politiques en gardant le modèle de l’agro-industrie, et ce, même aux prix climatiques, humains et sanitaires qu’il induit. L’artificialisation croissante des sols et l’augmentation des grandes productions industrielles menacent la biodiversité et la résilience des milieux. Face aux sécheresses drastiques, maintenir un modèle mortifère n’a de sens que dans la logique économique de l’accumulation de richesses financières et de profits à court termes. Ainsi pour les journalistes de *ReporTerre*, « la surdité du gouvernement [par le déploiement] des moyens de police démesurés n’est pas pathologique : elle est sa réponse à la montée de l’inquiétude que génère la situation écologique et de la révolte que nourrit l’évidence du mépris et des inégalités⁴⁵⁷ ». La radicalité du système technocapitaliste le plonge dans une destruction inertielle et irrationnelle des milieux aussi bien naturels qu’humains, puisque le gigantisme technique ne résoudra pas les problèmes écologiques, il n’est que le moyen de continuer à supporter la croissance infinie de production. La question des mégabassines s’inscrit en ce sens. Dans un premier temps, les contestataires du projet ne s’opposent pas tant aux retenues d’eau en elles-mêmes qu’à leur taille⁴⁵⁸. En plus d’empiéter sur des terres arables – ce qui augmente la difficulté d’accès à la terre et fait augmenter les prix et la spéculation – leur taille rend le projet de réservoirs d’eau contreproductif ; propagation des algues, évaporation, épuisement des nappes phréatiques, augmentation du stress hydrique⁴⁵⁹, autant de problèmes physiques qui rendent l’eau inutilisable. Dans un second temps, c’est l’entière du système de l’agriculture industrielle qui est débattu à travers les contestations. Les besoins en eau

⁴⁵⁷ REPORTERRE, « Après Sainte-Soline, repenser la lutte », sur *Reporterre, le média de l’écologie*, s. d. (en ligne : <https://reporterre.net/Apres-Sainte-Soline-repenser-la-lutte> ; consulté le 11 avril 2023)

⁴⁵⁸ REPORTERRE, « Mégabassines : les raisons de la colère », sur *Reporterre, le média de l’écologie*, s. d. (en ligne : <https://reporterre.net/Megabassines-les-raisons-de-la-colere> ; consulté le 11 avril 2023)

⁴⁵⁹ De nombreux scientifiques ont rejoint la lutte en démontrant que la perte d’eau peut être estimée à hauteur de 20 à 60%, *in Id.*

sont en constante augmentation à cause du réchauffement climatique mais aussi et surtout à cause des immenses monocultures de maïs dont la production sert notamment à nourrir le bétail⁴⁶⁰. La surproduction de nourriture côtoie les chiffres d'augmentation croissante de la faim en France et dans le monde, et ceux de la difficulté d'accès à l'alimentation saine et respectueuse de l'environnement. L'agro-industrie est au service de grands propriétaires fonciers loin de la réalité du terrain, qui capitalisent sur la productivité d'un espace agricole réduit à une coordonnée géographique quantifiable : « Les mégabassines entretiennent l'idée d'une ressource infinie et facilement utilisable⁴⁶¹ ». Ces « *luttés contre* » s'inscrivent dans une « *lutte pour* » imaginer d'autres futurs possibles, à commencer par se tourner vers un modèle d'agriculture plus sobre et en adéquation avec la réalité topographique et sociale qui occupe le terrain. A titre d'exemple, promouvoir une irrigation au goutte-à-goutte, favoriser la rotation des cultures, cultiver une diversité d'espèces, sectionner des variétés endémiques, moins fragiles face aux sécheresses. Ce sont des solutions qui témoignent de la réalité « d'une transition écologique qui ne relève pas de la science-fiction⁴⁶² » rappelle la Confédération Paysanne.

L'agriculture ingénierie participe de la technobureaucratie administrative du pouvoir centralisé contre lequel s'opposent les anarchistes et géographes libertaires. La question paysanne est centrale dans l'œuvre de Reclus. Dans une lettre *A Mon frère le paysan*, il percevait déjà la dimension sociale et les répercussions de la domination de la gouvernance d'État sur l'environnement et les individus :

Votre sort à venir est horrible, car nous sommes dans un âge de science et de méthode et nos gouvernants, servis par l'armée des chimistes et des professeurs, vous préparent une organisation sociale dans laquelle tout sera réglé comme dans une usine, où la machine dirigera tout, même les hommes ; où ceux-ci seront de simples rouages que l'on changera comme de vieux fer quand ils se mêleront de raisonner et de vouloir⁴⁶³.

⁴⁶⁰ « Les opposants dénoncent, eux, un accaparement de la ressource au profit d'une monoculture de maïs. Car la région Nouvelle Aquitaine produit un tiers du maïs français. Soit en moyenne 4,5 millions de tonnes par an, dont une partie est exportée (entre 1 et 2 millions de tonnes) et une autre partie sert à l'alimentation animale ainsi qu'au bioéthanol. [...] La Confédération paysanne dénonce ainsi un accaparement de l'eau au profit d'une agriculture intensive et exportatrice, bien loin du chemin vers une souveraineté alimentaire. » in *Id.*

⁴⁶¹ *Id.*

⁴⁶² *Id.*

⁴⁶³ É. RECLUS, « À Mon frère le paysan (1899) », *op. cit.*

A l'aune du développement de l'agriculture intensive et industrielle, Reclus dénonçait déjà l'exploitation scientifique et capitaliste d'un système hors-sol, qui réduit la terre à une marchandise, un produit dont les chiffres sont au service des propriétaires fonciers, insensibles et ignorants des complexités du sol. Loin de se soucier de l'avenir et de l'organisation sociale juste, ils cherchent le profit immédiat et l'accumulation de richesse, qu'importe les conséquences et leur responsabilité dans la destruction de l'avenir viable pour les générations futures ; « Les enfants se débrouilleront ! 'Après nous, le déluge !' ⁴⁶⁴ ». Les écrits de Reclus mettent en garde contre l'industrialisation croissante des campagnes qui transforment les paysans en ouvriers d'usine, contraints par des objectifs financiers, astreints par les rendements, et assujettis à des emplois du temps effrénés – artificiels mais naturels, du fait du dérèglement climatique – empêchant le temps nécessaire à la culture du champ, à la compréhension et à la connaissance du milieu, à l'association avec d'autres, à l'attention aux particularités, à la sensibilité qui unit le paysan à sa terre, à son milieu et à un collectif. En ce sens, Bookchin dénonce la même simplification régressive de l'agriculture qui, en nivelant le terrain et en labourant agressivement la terre, tourne le sol vivant en un planché inerte d'usine. La destruction topographique fragilise la résistance des cultures désormais dépendantes des produits chimiques et de la mécanisation forcée. Ainsi l'avion, le pilote, le chimiste et aujourd'hui les ingénieurs spécialistes de l'intelligence artificielle sont devenus « les cultivateurs modernes, [...] pour qui le sol n'est plus qu'une simple matière minérale⁴⁶⁵ ». Foncièrement aliénante, l'agro-industrie capitaliste détourne l'individu du lien intime qui le noue au monde et détruit tout amour de la terre, de sa famille, de sa communauté et jusqu'à l'amour de soi. La technobureaucratie et la technologie industrielle au service du pouvoir économique détruisent la terre, atomisent les travailleurs, réduisent les humains à des rouages dans la machine économique. Cette main d'œuvre interchangeable, quantifiable et opérative – les indispensables « ressources humaines » –, est contrainte par un système de triple contrôle : temporel (par la rythmique industrielle de l'emploi du temps), matériel (par la course à la mégaindustrie qui demande des machines toujours plus techniques ou technologiques à travers les fermes 2.0) et spatial (par la concentration des terres aux mains de quelques grands propriétaires). Le rapport d'oppression de

⁴⁶⁴ *Id.*

⁴⁶⁵ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Ecologie sociale libertaire*, op. cit., p. 78.

l'homme et de la nature orchestré par le capitalisme questionne les fondements même de ce qui fait l'homme :

On vous prendra le champ et la récolte, on vous prendra vous-mêmes. [...] Que reste-t-il d'humain dans l'être hâve, déjeté, scrofuleux qui ne respire jamais d'autre atmosphère que celle des suints, des graisses et des poussières⁴⁶⁶.

La question agraire est existentielle. Elle dépasse la simple question de la production et de la subsistance. Plus que survivre, il s'agit de vivre. Et lorsqu'on sait, qu'aujourd'hui le taux de suicide et de pathologie explose chez les agriculteurs, que la détresse psychologique, la solitude et la misère se répand dans des campagnes toujours plus vides et destructrices du lien environnemental et social, comment ne pas entendre à travers les mots de Reclus, une certaine tristesse de l'inertie du système mortifère dans lequel nous vivons ? C'est pourquoi Kropotkine place la question agraire comme symbole de la réappropriation du système économique. À son époque, ce sont les famines en Irlande, en Angleterre, en Allemagne, en Russie qui ravagent la population, et face à cette misère sociale il questionne les formes de possession et de culture du sol⁴⁶⁷. L'état des lieux que dresse l'auteur est d'une résonance troublante face à notre situation contemporaine :

La concentration des immeubles entre les mains des plus riches et le développement toujours croissant d'un prolétariat des campagnes, les lourds impôts dont les États écrasent l'agriculture, l'introduction dans l'agriculture de la grande production industrielle à la machine, la concurrence américaine et australienne⁴⁶⁸.

Aujourd'hui, il est possible de prolonger cette relecture en y ajoutant les problèmes de sécheresse, le réchauffement climatique, la destruction de la biodiversité, l'immigration climatique, les catastrophes naturelles, la malnutrition et la faim, etc. Les études géographiques de Reclus et de Kropotkine démontrent qu'une répartition équitable de la production permettrait un accès aux ressources en abondance et en suffisance pour tout le monde. Elles réfutent les discours malthusiens qui sauvent le gouvernement de ses

⁴⁶⁶ É. RECLUS, « À Mon frère le paysan (1899) », *op. cit.*

⁴⁶⁷ P. KROPOTKINE, *Parole d'un révolté*, *op. cit.* p. 143.

⁴⁶⁸ *Ibid.*, p. 144.

responsabilités et justifient le système d'inégalités en accusant l'augmentation démographique et en culpabilisant les individus sur leur paresse et leurs mœurs, responsables de leur médiocrité. Et Reclus de conclure : « Les disettes ne proviennent ni d'un refus du sol ni d'un trop grand nombre de participants au banquet de la vie, elles doivent être attribuées au seul fait que le travailleur n'ait pas accès à la terre⁴⁶⁹ ».

L'écologie sociale de Bookchin et la géographie sociale de Reclus lient la domination sociale à la destruction écologique⁴⁷⁰. La réduction économique de la vie induite par la culture capitaliste aligne les valeurs esthétiques, spirituelles et éthiques aux valeurs purement économiques et quantifiables, causant l'exploitation sans fin de l'homme et de la nature, aussi bien dans le sens politique que purement mathématique. C'est pourquoi la question agraire dans ses dimensions alimentaires et foncières refait surface en ces temps de crises sociale, politique et écologique. La lutte pour la terre cristallise ces trois domaines au fond desquels se loge la question de la propriété et de son usage. Parce que la production et la distribution recourent à la question de la justice sociale et la question écologique, « le retour à la terre » est un symbole de réappropriation du système économique. Partout fleurissent des utopies rurales de collectifs expérimentaux à l'écart des centres urbains. Si les laboratoires des possibles se sont longtemps logés dans les villes, parmi lesquels le marxisme tient une place de taille en faisant porter l'espoir d'une révolution sociale par le prolétariat industriel, nombreux sont ceux qui se tournent désormais vers la ruralité et les campagnes. Dans le contexte angoissant du réchauffement climatique, les stratégies survivalistes et les mouvements de retour à la terre cherchent, dans l'agriculture, la sécurité d'une indépendance et d'une autogestion liées à la proximité directe avec les ressources alimentaires, l'accès à l'énergie, aux forêts, à l'eau, etc. Face à la saturation bureaucratique, à la course effrénée de l'emploi du temps urbain, et au contrôle des villes, l'espace rural revêt une pureté symbolique reflétant un passé mythique d'indépendance et de respect du paysan de l'ère préindustrielle. Comme le souligne Madeleine Sallustion, « ce qui attire les acteurs sociaux dans les campagnes, c'est également l'espace. Contrairement à l'espace urbain jugé saturé et contrôlé, les campagnes offrent des perspectives de repli, la possibilité de construire des habitats tels que souhaités, d'expérimenter, d'occuper. Le monde rural évoque en cela une possibilité

⁴⁶⁹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.* p. 333.

⁴⁷⁰ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 121.

d'autonomie dans le sens d'une distance spatiale par rapport aux lieux de pouvoir, de l'État ou du marché⁴⁷¹ ». Cependant, le fantasme du monde rural est à double tranchant. S'il permet effectivement d'expérimenter de nouveaux modes d'habiter, à l'écart du pouvoir et des répressions, la tentation de l'anarchisme *lyfestyle* selon les termes de Bookchin, c'est-à-dire d'un anarchisme individualiste coupé du monde social, est vouée à l'échec puisqu'il se loge dans les marges d'un système avec lequel il continue d'avancer. L'utopie rurale isolée de sa lutte sociale est en quelque sorte « un passager clandestin », mais si le navire coule, elle se noie avec. En outre, la production agricole est aujourd'hui fortement intégrée à l'ordre capitaliste comme le démontre le projet des mégabassines soutenu par la Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles – pour la majorité, de gros propriétaires céréaliers – et par l'État. L'agriculture est aujourd'hui indexée au marché globalisé, à l'exportation et à l'importation, aux grands groupes agroindustriels, aux rendements croissants de production de valeur, aux lobbyings pharmaceutiques et industriels, etc. En un mot, l'agriculture est un enjeu central du pouvoir économique, quand bien même ce domaine reste méprisé dans l'imaginaire des élites urbaines. Ce n'est pas pour rien que, chaque année, les différentes figures politiques et économiques se donnent rendez-vous au Salon de l'agriculture. « La terre apparaît aujourd'hui comme saturée de statuts et dépourvue de sens commun » analyse Madeleine Sallustio, et c'est pourquoi de nombreux collectifs ancrent leur lutte dans la préservation de la terre : pour la sortir de sa réduction économique et réensemencer le sol de la diversité des possibles. Le pouvoir réside dans les infrastructures technicopolitiques et dans la bureaucratie administrative. Il est « l'organisation même de ce monde, ce monde ingénié, configuré, désigné⁴⁷² » souligne Matthieu Quet. L'agencement spatial n'est donc jamais un agencement neutre. Il est déterminant pour gouverner les milieux, en gérer l'accès, l'administration, la législation, le droit, l'organisation politique et sociale. Or, l'espace se présente toujours comme l'immanence non intentionnelle et comme l'ordre de la réalité, rendant difficile, voire impossible, de s'y opposer. Les fictions que revêt l'espace sont toujours des constructions politiques qui déterminent et infléchissent les modalités de penser, de réfléchir, de questionner et de se positionner dans le monde. Le pouvoir est infrastructurel : qui contrôle la représentation de l'espace contrôle la société.

⁴⁷¹ M. SALLUSTIO, « Collectifs utopiques en milieu rural. », *Editions Université Libre de Bruxelles, Civilisations*, n° 70, janvier 2021, p. 9-26.

⁴⁷² M. QUET, *Flux, op. cit.*, p. 84.

En ce sens, la géographie nourrie de la critique anarchiste permet de déceler les dominations qui se jouent en amont. En étudiant la diversité et la pluralité des existences et des milieux, elle fait imploser le concept « d'ordre légitime » et attaque la logique du principe de propriété et de gouvernement sur lequel repose l'État. Bookchin dénonce l'illusion de l'État minimal dans lequel s'est fourvoyé la social-démocratie, la Gauche, les partis écologistes et l'écossocialisme⁴⁷³. Le véritable problème est la hiérarchie ; elle dépasse largement la simple lutte des classes, seuil auquel Reclus, Kropotkine et Bakounine se sont arrêtés. La pensée de Bookchin permet de réactualiser leur réflexion en soulignant que ce ne sont pas les classes et l'exploitation économique qu'il faut abolir, mais tout le système de domination hiérarchique qui est à la racine même de l'exploitation économique des classes et de l'État. « L'idée que la liberté humaine puisse être atteinte, voire maintenue, grâce à un État, quel qu'il soit, est un monstrueux oxymore – une contradiction dans les termes. [...] Créer un État, c'est institutionnaliser un pouvoir qui existe séparément du peuple⁴⁷⁴ ». Le fait de garder un État minimal n'est qu'une manière de réformer le système sans le changer, d'atténuer les causes d'inégalité et d'iniquité sans les éradiquer. Le cœur du système n'est pas atteint puisque le partage du sensible reste fondé sur la hiérarchie dont l'étymologie grecque dit le fond du problème. Hiérarchie, provient de « *hieros* », le sacré, et de « *arche* », le commandement ou commencement, c'est-à-dire que la hiérarchie se fonde sur l'extériorisation sacralisée d'une Autorité absolue et légitime, en droit d'imposer un ordre des choses et une domination.

Inversement, la critique anarchiste prend tout son sens lorsqu'elle est consolidée par une approche géographique, concrète et réelle, d'autant plus aujourd'hui alors que la crise environnementale fait émerger de nouveaux dogmes et de nouvelles idéologies qui, au nom de la Terre, investissent d'autres dominations. Préserver un sol, c'est préserver le collectif qui le trame, humain et non humain. C'est préserver des savoirs et des savoir-faire, nourrir des solidarités et des liens d'entraide, ouvrir les possibles et expérimenter des manières d'être. À travers la préservation des terres locales, c'est la lutte pour la décentralisation du pouvoir qui se traduit et celle d'une justice sociale dont l'organisation puisse laisser l'individu et le collectif s'émanciper.

⁴⁷³ M. BOOKCHIN, *La révolution à venir, op. cit.*, partie II, p. 45-96.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 56-58.

1.2. Le mysticisme écologiste et la sacralisation de la technique.

La critique anarchiste permet de remettre en cause le système dans son ensemble, tout en déjouant les pièges d'une dénonciation purement technique des problèmes sociaux et environnementaux. Percevoir l'homme comme naturellement mauvais à l'image d'un « un prédateur » ou d'un *agent perturbateur* de l'ordre naturel est l'un des écueils de l'écologisme politique selon Pelletier⁴⁷⁵. Cette idéologie essentialise l'humain dans une position d'extériorité et dans une situation de faute et de culpabilité dans son rapport à la nature. En plus de recourir à un vocable policier, enfermer l'humain et la nature dans une dichotomie du bien et du mal participe à la même logique du système libéral et capitaliste qui voit, en miroir de l'écologisme, le mal dans la nature et le bien dans l'homme. Pour les anarchistes, la nature humaine n'est jamais absolument ni bonne ni mauvaise, mais dépend toujours d'un contexte social, environnemental, économique, culturel et politique. L'être humain est toujours situé⁴⁷⁶. Placer la Nature en opposition à l'homme instaure une hiérarchie de position qu'il soit en haut ou en bas de l'échelle morale, qui, par extension, implique une domination. Ainsi, le mythe de la « Forêt Vierge » concentre les deux facettes de cette même pièce. La nature sacralisée recoupe l'idéal de la femme vierge, à conquérir ou à protéger dans les draps d'une pureté sacrée⁴⁷⁷. La perturber, l'exploiter, la transformer sont autant de manière de violer l'ordre des choses qui mène à la punition divine. Mais il en résulte aussi un pouvoir viriliste véhiculé par la volonté de s'emparer et de dominer ce « destin ». Cette mécanique du désir et de prédation recouvre la nature d'un voile de virginité, de pureté, d'innocence et d'authenticité qui fait écho au droit romain du *pater familias* auquel sont assujetties les femmes et les enferme dans une faiblesse naturelle⁴⁷⁸. Dénétem Touam Bona dénonce la complicité de l'écologie mainstream avec la domination capitaliste et coloniale promulguée par un système patriarcal. Dans les pas de la géographie sociale de Reclus, qui plaçait déjà le patriarcat⁴⁷⁹

⁴⁷⁵ P. PELLETIER, *Noir & vert*, *op. cit.*, p. 86.

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 86.

⁴⁷⁷ D. T. BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, *op. cit.*, p. 30-35.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 37.

⁴⁷⁹ « Evidemment, toutes les revendications de la femme contre l'homme sont justes. [...] Leur cause se confond virtuellement avec celle de tous les opprimés quels qu'ils soient. » (in É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 316). Elisée Reclus souligne que la lutte des femmes en général recoupe la lutte de l'ouvrière pour le salaire égal, de l'épouse pour la damnation et l'inégalité de traitement de la liberté maritale chez les époux, de la citoyenne pour le droit et l'accès à la vie politique. En dénonçant les logiques

à la racine du problème de domination, l'écologie doit s'émanciper de cette vision patriarcale qui associe le pouvoir et le progrès à la domination de l'homme occidental blanc et bourgeois sur tout ce qui lui est autre – la nature, les autres ethnies, la femme, les animaux, etc. – de laquelle découlent l'impérialisme, le capitalisme, le racisme, le spécisme, etc. Ainsi pour Dénétem Touam Bona, la réserve naturelle est le complément de la mine à exploiter⁴⁸⁰. La sacralisation des milieux par l'écologisme ou leur sécularisation par le capitalisme participent à objectiver la terre en lui associant une valeur ajoutée sur le marché globalisé, que ce soit celui de la finance ou celui du tourisme vert. A ce titre, créer des parcs protégés, en vidant le milieu de sa mémoire, néantise un territoire pour en faire un *terrae nullius* : « La naturalisation de l'Afrique est en même temps une deshumanisation⁴⁸¹ », et l'exploitation de la Terre par l'homme découle bien de l'exploitation de l'homme par l'homme. Au nom de la protection de la nature, il est possible de légitimer la violence et l'extermination d'ethnie sur leur propre milieu. Une certaine forme d'écologisme permet au capitalisme de prospérer sous l'illusion d'une protection au service de la nature qui agit à travers « la dépossession des habitants par des experts technocrates ou scientifiques qui connaissent mieux le milieu que les habitants eux-mêmes, et qui vont interdire le ramassage de ceci ou la cueillette de cela au nom de la préservation de la nature, sans à un moment se demander et prendre en compte les mémoires, le couplage des mémoires humaines et végétales⁴⁸² ». Cette forme de protection d'un milieu, imposée par un agent extérieur à cet espace, déshumanise et vide les milieux des liens qui les trament, là où ces modes de vies communautaires sont intrinsèquement vitaux à la survie de ces derniers⁴⁸³. Et l'auteur de conclure : « La nostalgie du jardin d'Eden fait des territoires coutumiers des enfers blancs...⁴⁸⁴ ». « Des enfers blancs » parce qu'ils évoquent l'asepsie d'un monde vidé de sa mémoire, de ses liens de solidarité, de sa pluralité, au profit d'une idéologie autoritaire qui sacralise un espace dans une hiérarchie de pouvoir. Mais « ces paradis de désir », « ces terres de

de hiérarchie, d'essentialisation, de violence et de soumission, l'intuition féministe de l'anarchiste géographe, particulièrement en avance sur son temps, est précurseur des revendications de l'écoféminisme contemporain qui allie l'écologie à la justice sociale faisant le lien entre la domination des femmes par l'homme et de l'exploitation et la destruction environnementale par l'homme.

⁴⁸⁰ D. T. BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, op. cit., p. 25.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 26.

⁴⁸² « Drôles d'essais 3/9 : La sagesse des lianes avec Dénétem Touam Bona. », dans l'émission *Par les Temps qui courent*, n° 3, France Culture, 2 mai 2022.

⁴⁸³ D. T. BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, op. cit., p. 26.

⁴⁸⁴ *Id.*

promission » sont autant d'êtres et de figures divines, embellis à l'infini par le sentiment du regret ajoute Élisée Reclus⁴⁸⁵. La sacralisation des Terres est affaire de fiction politique, de croyance sociale, d'utopie spirituelle et ainsi d'un certain partage du sensible, qui sacralise l'équilibre naturel dans un ordre des choses immuable.

De même, cette idéologie conservatrice trompe aussi sur la potentialité que possède la technique pour résoudre les crises sociales et écologiques. Par la diabolisation de la technologie, l'écologisme déresponsabilise l'homme de ses actes en se concentrant sur l'objet technique et non son usage. Le problème ne réside pas dans l'avancée de la technologie ou de sa croissance mais dans l'usage qui en est fait. Bookchin rejoint de nouveau Reclus sur ces considérations, en rappelant que la technologie n'a pas de pouvoir mythique ni ne possède un degré d'autonomie qui obligerait l'homme à agir d'une quelconque façon. Le XIX^{ème} siècle est le théâtre d'une accélération de l'outil technique grâce à l'industrialisation croissante. En adéquation avec son temps, Reclus perçoit le potentiel libérateur des outils techniques qui permettent à l'homme de se libérer d'une partie des tâches nécessaires à la subsistance pour l'utiliser à d'autres occupations, plus artistiques et scientifiques. Cette visée s'inscrit toujours dans l'idée que la connaissance du milieu est la condition nécessaire à toute émancipation. En retour, la connaissance de la technique permet une meilleure utilisation de celle-ci au service de la société. Il croit profondément en la spirale vertueuse de la technique tout en ayant conscience de son penchant négatif et réducteur, lorsque celle-ci n'est plus au service de la société mais qu'elle asservit l'homme et la nature par la domination et la violence. Bookchin permet d'actualiser l'intuition de Reclus sur la neutralité de la technique en dénonçant le mysticisme écologique et son penchant inverse : l'illusion d'une société « verte » fondée sur la croissance durable, la concurrence, le libre-échange et tous les principes du système capitaliste actuel :

Parler des limites de la croissance dans une économie de marché capitaliste a aussi peu de sens que de parler des limites de la guerre dans une société guerrière. Les belles paroles moralisatrices prononcées aujourd'hui par toutes sortes d'écologistes pleins de bonnes intentions sont tout aussi naïves que celles des firmes multinationales sont manipulatrices. On ne peut pas plus « persuader » le capitalisme de limiter sa croissance qu'un être humain de cesser de respirer. Les

⁴⁸⁵ É. RECLUS, *Du Sentiment de la nature dans les sociétés modernes : et autres textes*, op. cit., p. 112.

*tentatives de rendre le capitalisme « vert » ou « écologique » sont condamnées d'avances par la nature même du système, qui est de croître indéfiniment*⁴⁸⁶.

L'apport critique et systémique de la théorie anarchiste permet de souligner que le problème écologique est lié au problème social, lui-même issu du système capitaliste. Se concentrer sur un seul point du problème, que ce soit la technique ou la sacralisation des terres, ne résout pas le fond du problème mais le ralentit en réformant et en adaptant le système sans le supprimer. Se nourrissant de la rhétorique de « l'urgence écologique » et de la « collapsologie », le capitalisme prospère à travers un « capitalisme vert ». Pelletier rappelle en ce sens que ce n'est pas contre la technique mais contre la technocratie qu'il s'agit de lutter. L'état d'exception ou l'état d'urgence et les politiques coercitives et répressives associées, sont autant de logiques de sujétion au pouvoir economicopolitique centralisé et au service de ses intérêts capitalistes qui légitiment ses actions violentes sous la menace d'un problème climatique présenté comme cause absolue de vie ou de mort, sans passer par une éducation, en enseignement, et des discussions démocratiques mêlant d'autres points de vue et d'autres perspectives. Comme le souligne Pelletier, « loin de s'effondrer, le capitalisme détruit et reconstruit, toujours sur une base d'inégalités sociales et territoriales⁴⁸⁷ » son pouvoir systémique : il le renforce par une gouvernance de la peur qui porte la responsabilité sur le « bon citoyen » et individualise les pratiques. Contre l'idée de stabilité immuable, la géographie permet d'appuyer la critique anarchiste par l'apport d'une analyse spatiale. Par suite, la géographie anarchiste permet d'appuyer l'écologisme par l'apport de l'ontologie du mouvement, et le sortir, au même titre que le marxisme, d'une « philosophie de l'histoire qui nous enferme⁴⁸⁸ ». L'écologie est surtout préoccupée par le temps mortifère, qu'il soit conjugué au passé dans la conservation des terres ou au futur par l'avènement de la catastrophe inéluctable. Elle possède pourtant en commun avec la géographie une attention particulière au territoire, au fonctionnement et aux spécificités des milieux à différentes échelles. Comme en géographie et en géopolitique, il n'y a pas de recette mathématique. Les milieux sont dissemblables et regroupent différents acteurs aux différentes stratégies. La géographie au service de l'écologisme permet de déjouer les

⁴⁸⁶ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, op. cit., p. 89.

⁴⁸⁷ P. PELLETIER, *Noir & vert*, op. cit. p. 199.

⁴⁸⁸ *Ibid.*, p. 199.

discours trop simplistes de militants écologistes qui opposent « le local » comme le bon en soi au « global » ou à l'État, comme le mauvais en soi. Cette sympathie absolue et aveugle pour les actions locales et le dénigrement des agissements nationaux, aboutit à contredire leur théorie relationnelle puisqu'elle conduit à isoler et individualiser les intérêts⁴⁸⁹ ; là où, l'approche géographique permet d'éclairer des points de vue multiples en donnant une importance particulière à « la confrontation méthodique des représentations⁴⁹⁰ ». La théorie de Bookchin replace ainsi l'écologie dans une analyse spatiale et sociale à travers le communalisme libertaire, dans lequel le confédéralisme est au centre de l'organisation politique, permettant à « la pensée écologiste [de] procéder à l'examen de ses propres représentations, notamment en matière d'analyse spatiale [pour] savoir plus efficacement penser l'espace⁴⁹¹ ».

L'ontologie spatiale anarchiste permet de replacer le principe même du mouvement et de la diversité au sein d'un écologisme en lutte contre un système capitaliste, qu'il contribue malgré lui à nourrir en conservant une position d'extériorité et de surplomb de l'homme sur la nature. En fixant l'espace dans des représentations uniques, des paysages locaux, des terres sacrées, des réserves naturelles, des forêts vierges, l'écologie participe à scléroser l'espace dans un partage du sensible et une hiérarchie dominatrice. Or, « un tel coup de force n'est pas sans effets idéologiques, politiques, économiques. [...] La théâtralisation de l'espace n'est pas anodine : ce théâtre de formes est actionné des coulisses par celui qui ne figure jamais sur la scène, qui n'y est jamais visible : le pouvoir⁴⁹² ». La géographie anarchiste permet donc de redonner à l'écologie ses lettres de noblesse en réintroduisant le pouvoir au sein des relations, en exposant ses racines pour déjouer l'illusion de l'Autorité « hors-sol ». En l'identifiant et l'explicitant, *le pouvoir sur* peut redevenir un objet de lutte et être transformé en *pouvoir de* – pouvoir de faire, de créer, de connaître et d'agir sur le monde. « Exister, c'est s'inscrire dans les mailles du vivant⁴⁹³ », rappelle Dénétem Touam Bona qui plaide pour une écologie existentielle en rappelant que l'écologie n'est jamais extérieure à la société, au milieu ou à l'individu, mais qu'elle est toujours en nous. L'écologie est l'établissement

⁴⁸⁹ Y. LACOSTE, « Hérodote a vingt-cinq ans », *op. cit.*

⁴⁹⁰ *Id.*

⁴⁹¹ *Id.*

⁴⁹² M. RONAI, « Paysages », *Hérodote : stratégies, géographies, idéologies*, vol. 1, n° 1, 1^{er} janvier 1976, p. 153

⁴⁹³ D. T. BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, *op. cit.*, p. 70.

d'une co-agentivité qui crée les milieux, toujours dynamiques et en évolution. L'écologie sociale, à travers l'analyse spatiale et investie de la critique anarchiste du pouvoir, porte le potentiel émancipateur d'une organisation spatiale relationnelle, défaits des logiques de domination.

1.3. Une éco-sophie an-archiste, relationnelle et émotionnelle.

*Moi, c'est bien simple, tout ce que je défends
c'est la nature... Appelez ça comme vous
voulez. Liberté, dignité, humanité,
écologie... Cela revient au même.*

- R. Gary⁴⁹⁴.

À l'inverse du principe d'unicité qui oppose Nature et Culture et des logiques de gouvernement qui assignent une place, une fonction et une part du sensible à chaque chose, « l'utopie apparaît être la source d'une arborescence de possibles⁴⁹⁵ ». Si les utopies sont diverses, elles possèdent toutes en commun l'aspiration à une alternative sociale. Elles ouvrent à la pluralité qui échappe constamment aux cadres institutionnels, culturels ou fictionnels qui tentent de l'endiguer. Elles luttent contre l'ordre hégémonique, la hiérarchie, la domination, l'essentialisation et le principe étatique de la philosophie occidentale⁴⁹⁶ par l'ouverture à une altérité et un ailleurs. Les utopies sont premièrement *an-archiques*, du fait de leur « radicalité subversive (parce qu'ontologique) de leur vision du monde⁴⁹⁷ » qui permet de libérer et de révéler les potentialités et les forces émancipatrices que le réel contient.

C'est pourquoi l'écologisme peut se nourrir du potentiel créateur que possèdent les fictions utopistes, associées aux principes de l'action directe et de l'entraide de la méthode anarchiste et orientées par la connaissance du milieu, issue de la géographie

⁴⁹⁴ R. Gary, Les racines du ciel, (p. 482) SIC in I. KRTOLICA et O. DE FRANCE, « Les racines oubliées de la conscience écologique contemporaine. », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021.

⁴⁹⁵ M. SALLUSTIO, « Collectifs utopiques en milieu rural. », *op. cit.*

⁴⁹⁶ CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE SUR LES ALTERNATIVES SOCIALES LYON *et al.*, *Philosophie de l'anarchie*, *op. cit.*, p. 209-226 ; (se référer au 3.3. de la partie II. de cette étude).

⁴⁹⁷ *Ibid.*, p. 182.

sociale. Ainsi, comme le pense Morel dans la citation en ouverture de cette sous-partie (qu'Igor Krtolica perçoit comme « le premier écologiste de France⁴⁹⁸ »), il est possible de remédier à cette séparation entre l'homme et la nature qui découle de la domination de l'homme par l'homme. Défendre la Nature, c'est défendre l'homme qui prend conscience d'être cette nature, eu égard à la mésologie des géographes anarchistes⁴⁹⁹. L'écologie est « le point sensible des relations entre l'être, la vie et la mort⁵⁰⁰ » selon Catherine Malabou, qui souligne qu'*écologie*, tout comme *économie* se construisent sur la racine grecque *oikos*, la maison. Pourtant la première s'oppose drastiquement à « l'économie domestique », soumise à la domination du *pater familias*, et dont l'organisation découle d'une hiérarchie déterminée. Au contraire, l'écologie est « 'un discours de la demeure' en lutte, précisément contre la domestication⁵⁰¹ ». Elle fait exploser la notion d'espace hiérarchisé, en faisant converger toutes les luttes en une lutte commune : celle où nature et politique fusionnent⁵⁰². La Terre, rappelle Catherine Malabou, est « un habitat sans domesticité, sans maître ni centre, absolument non gouvernable et pourtant dévasté par les enjeux de pouvoir⁵⁰³ ». C'est pourquoi la théorie anarchiste peut apporter beaucoup dans la mise en place d'une organisation socio-spatiale, économique et politique émancipatrice, qui respecterait les conditions d'habitabilité de la planète et prendrait soin des relations qui font le territoire. En concevant la planète comme un tissu vivant et complexe⁵⁰⁴, elle met au jour la nécessité de sortir de l'accroissement continu de la valorisation de la valeur et de la production d'objet de consommation et de déchets. Les logiques d'exploitation des ressources reposent sur une conception inerte et minérale de la terre qui conduit à la destruction des milieux et la dégradation des conditions de vie et de la possibilité même de la vie sur Terre. « La recherche d'une cohabitation intelligente avec notre lieu : simple localité, ou notre planète en entier⁵⁰⁵ » passe par l'action directe et la libre association à l'échelle de la commune qui laisse place à la richesse relationnelle

⁴⁹⁸ I. KRTOLICA et O. DE FRANCE, « Les racines oubliées de la conscience écologique contemporaine. », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021.

⁴⁹⁹ « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même » in É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, épigraphe.

⁵⁰⁰ C. MALABOU, *Au voleur !*, *op. cit.*, p. 396.

⁵⁰¹ *Ibid.*, p. 396.

⁵⁰² I. KRTOLICA et O. DE FRANCE, « Les racines oubliées de la conscience écologique contemporaine. », *op. cit.*

⁵⁰³ C. MALABOU, *Au voleur !*, *op. cit.*, p. 396.

⁵⁰⁴ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, *op. cit.*, p. 75.

⁵⁰⁵ P. RECLUS, *Plus loin que la politique: l'organisation communale*, Genève, Editions Héros-Limite, 2020, p.16.

et aux expérimentations coopératives pour questionner la ville en transition, selon Paul Reclus, qui dans la continuité de son oncle Élisée Reclus, dénonce l'inefficacité du système de pouvoir centralisé dont la gestion de l'organisation sociale provoque la destruction du milieu et des êtres. Plutôt qu'être pris en étau entre le réel et l'idéal, le communalisme libertaire permet de réconcilier théorie et pratique, réel et idéal, fiction et utopie concrète, en ancrant le pouvoir et l'organisation politique dans une ontologie du mouvement, permettant de s'adapter aux spécificités et aux évolutions de chaque milieu. *Plus loin que la politique*⁵⁰⁶ est un appel à dépasser l'ordre policier et la rationalité stratégique du capitalisme d'État car « on peut avoir tout prévu, chaque localité envisagera chaque question de façon différente⁵⁰⁷ », puisque c'est de la nécessité du sol que provient l'organisation économique adaptée à l'évolution constante du milieu. La géographie sociale apporte à l'anarchie une compréhension fine du territoire et souligne l'importance de l'espace dans l'organisation sociale en fonction de la topographie et des sociétés qui le peuplent. Doreen Massey illustre ce point en démontrant que l'adhésion des petits agriculteurs brésiliens au Mouvement des Paysans sans Terre (MST) dépend de l'espace sur lequel s'inscrivent leurs activités agricoles :

Les petits agriculteurs du sud du Brésil qui ont décidé de se joindre au MST pratiquaient des formes variées de production en se situant dans un espace où les liens communautaires étaient valorisés. La pratique quotidienne du travail de la terre permettait de nouer et renforcer des liens familiaux et communautaires qui ont facilité leur adhésion au MST. Au contraire, dans le nord-est, il a été beaucoup plus difficile pour le MST de mobiliser de nouveaux membres, car les liens sociaux sur les plantations de canne à sucre étaient trop faibles pour permettre la mobilisation, et l'exploitation de propriétés privées et la hiérarchie [prévalant sur ces domaines fonciers] délégitimaient [à leurs yeux] la méthode d'occupation des terres favorisées par le MST⁵⁰⁸.

L'organisation spatiale construit et infléchit la liberté et la vitesse du mouvement dans l'espace. Couplée aux principes qui fondent les idéologies politiques – la propriété et la hiérarchie pour l'État libéral ou la décentralisation et le confédéralisme pour le communalisme libertaire –, elle limite ou émancipe le potentiel de contestation en jouant sur l'isolement ou le renforcement et la création de liens sociaux. L'écologie sociale

⁵⁰⁶ *Id.*

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 15.

⁵⁰⁸ J. AUYERO, « L'espace des Luttes, topographie des mobilisations collectives », *op. cit.*, p. 122-132.

libertaire est une écologie relationnelle qui cherche à prendre soin des liens, des solidarités, des distances ou des proximités vécues qui tissent le milieu. Elle repose sur une éthique de la relation qui fait « qu'en réalité, toutes les nations, y compris celles qui se disent ennemies, ne constituent, en dépit de leurs chefs et malgré les survivances de haine, qu'une seule nation dont tous les progrès locaux réagissent sur l'ensemble et constituent un progrès général⁵⁰⁹ » selon Élisée Reclus. Sa position holistique le dispose à être précurseur de l'écologie sociale de Bookchin, en soulignant le lien d'affection et de bonté qui unit l'homme aux animaux et, par extension, à considérer tout ce qui est non-humain comme étant intrinsèquement lié à ce qui fait l'homme. Prônant le végétarisme, il annonce une lutte anti-spéciste, bien avant l'invention du terme, donnant à la question du traitement animal une dimension éthique plus que morale. John. P. Clark souligne que sa réflexion participe « d'une révision fondamentale de l'éthique⁵¹⁰ », joignant la connaissance scientifique au sentiment esthétique qui conduit à prendre conscience du caractère fondamentalement relationnel de l'existence et par extension invite à l'amour du milieu et à en prendre soin. Pour Élisée Reclus, l'attitude de l'homme envers ce qui lui est autre, est « un bon indice de la conscience que nous avons de notre connexion avec l'ensemble de la nature⁵¹¹ » ; une pensée qui n'est pas étrangère à notre conception actuelle de l'écologie. La connaissance par le savoir théorique et pratique du milieu et des sociétés, humaines ou non, augmente le champ d'identification et de solidarité qui en retour nourrit la connaissance et le savoir. Cette « éco-sophie⁵¹² » est une sagesse et un

⁵⁰⁹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.* p. 381.

⁵¹⁰ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste*, *op. cit.*, p. 47.

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 47.

⁵¹² Le terme « écosophie » est un concept du courant écologiste inventé par Arne Naess dans les années 1960 puis développé par Felix Guattari dans son œuvre *Les Trois écologies*. Fondé sur la racine grecque *oikos* la maison, et *sophia*, la sagesse, l'amour et la connaissance, le terme désigne une « sagesse de l'habiter » à travers une perspective pragmatique et systémique de la fabrique du milieu et des communautés. Cette « écologie élargie » s'inscrit dans le mouvement éthico-politique de l'écologie politique et relationniste initié par Ivan Illich ou Andrée Gorz. À ces dernières, nous pouvons rattacher la géographie sociale, la mésologie des géographes anarchistes du XIX^{ème} siècle et l'écologie sociale du communalisme libertaire de Murray Bookchin, qui réagissent contre les effets délétères du système capitaliste néolibéral et de l'économie globalisée, sur la destruction de l'environnement mais aussi des liens entre individus et collectifs. À l'opposé de l'écologie gestionnaire qui tend à la décroissance et à la restriction des ressources en réformant notre mode de vie sur des alternatives plus résilientes, l'écologie relationnelle ne cherche pas à sauver le système économique en adaptant l'écologie au capitalisme mais à subvertir et refonder de manière radicale le système social, politique et existentiel. Cela en commençant par agir sur les fictions libérales et occidentales qui affirment que l'individu prône et préexiste sur le milieu, là où le relationnisme écologique perçoit *l'inter-relation* et *l'inter-action des choses*, des organismes, des milieux.

En outre, Naess précise que la *sophia* possède un caractère pragmatique. Contrairement au *logos* (formant philosophie, écologie, ethnologie, etc.) et au *savoir-pouvoir* théorique qu'il implique, la *sophia* est

amour de la demeure qu'est notre milieu, à l'échelle locale autant que globale. L'espace relationnel et la mésologie permettent d'identifier que la nature, le monde, l'homme et la société ne sont qu'un seul et même système, à travers lequel l'homme prend conscience de lui-même et d'être cette nature en acte. Prendre soin de la nature, c'est prendre soin de l'homme. Les questions écologiques outrepassent les nations, ce que Élisée Reclus avait déjà bien perçu au XIX^{ème} siècle, à l'aune du développement du marché globalisé. La menace du changement climatique et la destruction des milieux débordent l'étroitesse de l'espace géopolitique : « l'échiquier politique n'a plus deux ou trois dimensions, amis autant de dimensions que d'êtres qui réclament leur place. La notion d'espace éclate donc également⁵¹³ ». L'écologie révèle le fondement anarchique de la vie sur Terre, issue d'une interdépendance de tous les écosystèmes dont l'équilibre repose sur une constante évolution dynamique. La géographie libertaire invite à l'étude d'une société cosmopolitique qui repose sur une organisation horizontale et non plus sur une hiérarchie verticale. Le pouvoir y est diffracté dans chaque milieu. Pour Bookchin, la décentralisation effectuée par une géographie anarchiste permet d'établir une harmonie dans les liens entre la nature et l'homme, et entre les hommes en vue d'initier une transition de nos modes d'habiter pour conserver l'habitabilité de la planète. En laissant la place à la multiplicité des modes de gestion sociale, il s'agit de libérer les potentialités qui débordent l'unicité du principe d'autorité et de gouvernance. Par l'expérimentation locale, chacun en collaboration avec d'autres peut librement s'émanciper et trouver une voie de sortie à cette crise de la relation au vivant. L'approche écologique de la diversité que prônent Élisée Reclus et Pierre Kropotkine, puis dans leurs pas, Simon Springer, Paul Reclus et Murray Bookchin, permet de repenser l'opposition entre nature et culture, entre le sujet et l'objet, et d'en identifier les logiques de dominations afin de lutter *contre* elles mais aussi *pour* un monde où le différent et l'autre sont une totalité⁵¹⁴ :

La relation traditionnelle qui oppose « le sujet » à « l'objet » se transformera dans son essence ; « l'extérieur », le « différent », l'« autre » seront perçus comme

directement pertinente pour l'action et promulgue un savoir intuitif et une compréhension vécue du monde ; (cf. M. ANTONIOLI, « Les deux écologies », *Chimères*, vol. 87, n° 3, Érès, 2015, p. 41-50).

⁵¹³ B. LATOUR, « Inventer une géopolitique de la nature : “les questions écologiques font éclater la notion d'espace”, Grand entretien avec Bruno Latour », *op. cit.*

⁵¹⁴ Cette « totalité », comme nous l'avons spécifié en début de l'étude, ne tend pas à nier toutes les particularités en les dissolvant dans une seule et même métaphysique de l'Un. Au contraire, le systémisme de la géographie anarchiste conserve toujours le principe de « l'université-en-la-diversité » décrit par John P. Clark à propos des écrits de Reclus.

*les parties d'un tout qui est d'autant plus riche qu'il est complexe. Ce sens nouveau de l'unité exprimera une harmonie d'intérêts entre les individus et entre la société et la nature*⁵¹⁵.

L'éthique relationnelle de la géographie anarchiste permet de penser le milieu comme une cosmopoétique⁵¹⁶ du vivant par l'intra-action et la co-agentivité des êtres qui en constituent l'espace et qui luttent pour la sauvegarde de ces liens. La subversion des occupations de l'espace et du temps, à travers la mise en pratique d'utopies en acte sont autant de refuges au système néolibéral et capitaliste. Mise en place par les collectifs libertaires que ce soient les Zadistes, la communauté turque au Rojava, les Zapatistes, ou les partisans d'utopies rurales, l'écologie sociale tente une rupture dans l'ordre spatial et temporel du partage de la *polis* et du pouvoir étatique. La diffraction de l'espace en une multitude de spatialités permet de défaire, au sein même du système, les liens d'oppression et de dénouer l'emprise du pouvoir en vue de se « dérober à l'amour du pouvoir et au devenir fasciste qu'il implique⁵¹⁷ » aussi bien dans les relations sociales et politiques que dans la psyché de l'individu lui-même. Ainsi, « l'écologie n'y est pas réduite au discours, mais bien mise en pratique au profit d'un autre rapport au monde⁵¹⁸ ». Elle permet de déjouer les écueils du discours des idéologies, en conciliant théorie et pratique dans l'immanence de l'action directe et l'inventivité des modes de vie en fonction des besoins du milieu, aussi bien substantifs que relationnels.

Bookchin conclut sur le tournant radical que doit prendre l'engagement politique de l'écologie sociale dans le changement du système de société : « Si nous voulons trouver les racines de la crise écologique actuelle, nous ne devons nous tourner ni vers la technique, ni vers la démographie, ni vers la croissance, ni vers le rôle d'un fléau particulier. Nous devons nous tourner vers les changements institutionnels, moraux et spirituels qui sous-tendent notre société humaine et qui ont produit la hiérarchie et la domination⁵¹⁹ ».

⁵¹⁵ M. Bookchin in V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, op. cit., p. 82.

⁵¹⁶ D. T. BONA, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, op. cit.

⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 141.

⁵¹⁸ « Drôles d'essais 3/9 : La sagesse des lianes avec Dénétem Touam Bona. », op. cit.

⁵¹⁹ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, op. cit. p. 28.

Chapitre 2. Pour une écologie sociale à travers le communalisme libertaire.

Je démontrerais ainsi, et je crois avec logique, qu'après avoir détruit la vieille patrie des chauvins, la province fédérale, le département et l'arrondissement, machines à despotisme, le canton et la commune actuels, invention des centralisateurs à outrance, il ne restait que l'individu et que c'est à lui de s'associer comme il l'entend : voilà la Justice idéale. Au lieu de communes et de provinces, je proposais donc : associations de production et groupes formés par ces associations.

– E. Reclus⁵²⁰.

Les anarchistes partagent l'idée que la misère sociale et les problèmes environnementaux sont causés par la mauvaise gestion de l'organisation sociale. En ce sens, la connaissance du milieu et des phénomènes naturels (qui englobent les phénomènes sociaux), couplé à la volonté individuelle et collective, permettent d'y remédier et d'établir un progrès vers le bonheur⁵²¹. Le volontarisme politique prime sur toutes les *soi-disant* nécessités, justifiées par l'essentialisme. La théorie politique anarchiste pose la question politique par excellence : celle du bonheur, du bien-vivre ensemble et de l'émancipation individuelle et collective. L'idéal d'abondance et de liberté promis par le progrès du capitalisme est illusoire au vue de la domination de l'homme sur l'homme et de l'homme sur la nature, intrinsèques à ce système économique-politique. L'émancipation n'est possible que par la refonte radicale du système politique vers une décentralisation du pouvoir. La théorie anarchiste puise son idéal d'organisation sociale dans un rapport particulier à l'espace à travers la politique préfigurative, qui permet par l'action directe et en solidarité avec d'autres de prendre conscience de la capacité individuelle d'agir dans le monde et d'en reprendre possession. Pour Élisée Reclus, le « progrès » humain ne se fonde pas sur un sens économique ou un degré technique du

⁵²⁰ É. RECLUS, *Correspondance*, op. cit., p. 285.

⁵²¹ E. MALATESTA, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste*, op. cit., p. 71.

développement mais sur un degré de réalisation de soi⁵²². Puisant dans un certain aristotélisme, l'idée téléologique selon laquelle un individu possède un développement maximal, s'ancre dans l'idéal relationnel du socialisme libertaire à travers l'entraide, les échanges sociaux, le croisement des pluralités, l'évolution des milieux, la rencontre des diversités, en vue d'atteindre une vaste universalité. John P. Clark parle en ce sens « d'aristotélisme de gauche⁵²³ », car il dépasse la hiérarchie du *télos*, et l'ontologie d'un lieu propre assigné à un individu – théorie de laquelle découle un partage du sensible propre à la hiérarchie d'État. Au contraire, l'approche écologique – ou « écosophique » – de la diversité permet d'appréhender la réalisation de soi comme fondement de l'émancipation sociale. L'existence individuelle se recoupe dans toutes les dimensions collectives de la vie : esthétique, environnementale, relationnelle, matérielle, intellectuelle, sociale, physique et morale. Pour les géographes anarchistes, plus les cultures s'unissent de leur plein gré, formant une société universelle, plus les développements et les connaissances techniques et intellectuelles de chaque période et de chaque territoire s'agrègent dans l'espace et dans le temps pour contribuer au développement humain général :

Tous les progrès infinitésimaux que nous réalisons ici et là s'ajoutent l'un à l'autre, hâtent le progrès général et vont comme des gouttes d'eau grossir le grand fleuve. Fondons en nous-mêmes et autour de nous de petites républiques. Graduellement ces groupes isolés se rapprocheront comme des cristaux épars et formeront la grande République⁵²⁴.

Cette émancipation est radicalement universelle parce que la solidarité humaine est pensée dans sa relation environnementale, c'est-à-dire qu'elle prend en considération les relations écosystémiques comprenant toutes les autres espèces. La position anarchiste et universaliste permet de critiquer la conception utilitariste du bonheur qui oppose l'individu au collectif par la jouissance personnelle en compétition et en conflit avec l'intérêt commun. Pour Reclus, « le bonheur signifie donc la participation de l'humanité

⁵²² J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 68.

⁵²³ *Ibid.*, p. 68.

⁵²⁴ É. RECLUS, *Élisée Reclus, Les grands textes, op. cit.*, p. 346.

au processus d'autoréalisation collective⁵²⁵ » et le « vrai progrès est la conquête du Pain et de l'instruction pour tous les hommes⁵²⁶ ».

Deux siècles plus tard, la conception du progrès telle qu'elle est établie au début de l'anarchisme est toujours d'actualité dans l'éco-anarchisme contemporain. Selon Bookchin⁵²⁷, elle fonde la théorie de l'écologie sociale soulignant que la « résolution de nos problèmes écologiques passe avant tout par une transformation sociale⁵²⁸ ». La survie de l'espèce, mais surtout sa réalisation à travers l'émancipation des individus au sein d'un groupe et d'un milieu naturel, posent la question de « l'habiter », c'est-à-dire des modes d'habitation et de relation à cette vie qui nous habite. Il s'agit de retourner aux racines profondes de la politique : celles de l'auto-organisation d'un collectif à partir des besoins et des nécessités de son milieu afin de donner un sens à l'existence. Murray Bookchin, dans les pas d'Élisée Reclus, appelle à sortir de la double impasse idéologique : de la théorie marxiste qui enferme les individus dans un déterminisme historique, et de l'immobilisme de l'anarchisme lifestyle ou de « l'anarchisme vert », qui isole les collectifs du système, les rendant tous deux impuissants à sortir du système étatique, des logiques de hiérarchies de pouvoir et de domination, et de l'autorité de marché. Le communalisme ou le municipalisme confédéraliste, permet de diffracter le pouvoir dans chaque territoire spécifique à la communauté qui le compose. En rendant caduc un système de gouvernement centralisé, le communalisme est un appel à la prise de conscience de la liberté et de la responsabilité des individus compris dans un collectif, par « l'autogestion de ce qui incombe⁵²⁹ » et le soin porté à « l'unité politique dans la diversité sociale⁵³⁰ ».

⁵²⁵ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 68.

⁵²⁶ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 336.

⁵²⁷ BOOKCHIN MURRAY *et al.*, *La révolution à venir, op. cit.* p. 60.

⁵²⁸ *Ibid.*, p. 45.

⁵²⁹ *Ibid.*, p. 29-30.

⁵³⁰ *Id.*

2.1. Le communalisme libertaire.

Étant admis que, de pays à pays, de région à région, les groupes humains ont des besoins différents liés eux-mêmes aux différences géographiques, il me semble pourtant possible, d'esquisser à grands traits une organisation communale libertaire.

- P. Reclus⁵³¹.

Le confédéralisme n'est pas une forme solidaire du fédéralisme, qui se fonde sur une extension de l'État à travers un réseau d'accords institutionnels et intègre peu l'action et l'initiative citoyenne. Selon Bookchin, le fédéralisme est une forme de centralisation accrue qui soulève des réseaux de pouvoir et d'influence entre différents petits gouvernements. Tout comme la théorie de l'État minimal, le recours à la justification d'un système étatique exclut tout autre imaginaire et forme d'organisation politique de la notion « d'ordre ». En ce sens, chaque alternative est perçue comme source de chaos, de désordre et d'inefficacité. Cependant, comme l'ont dénoncé les anarchistes Kropotkine et Reclus, suivis de Bookchin, Springer et d'autres, « l'ordre » de l'État capitaliste n'est pas synonyme d'émancipation et de bonheur des individus et du collectif. Au contraire, responsable de nombreuses inégalités, ce système de domination, fondé sur l'exploitation des ressources naturelles et humaines en vue d'accroître indéfiniment la production de valeur, est responsable de « la paupérisation du grand nombre au profit d'une minorité toujours plus restreinte⁵³² ». La décentralisation de la géographie politique doit être au service de l'émancipation collective pour mettre fin à la méga-machine étatique et économique qui étouffe les possibles et sclérose l'espace et les individus dans des fonctions déterminées. Contre la centralisation, la bureaucratisation et la professionnalisation qui confèrent le savoir et la production des richesses à une classe dominante, les États fédéraux ne sont pas une alternative efficace. Au contraire, ils consolident le pouvoir des institutions étatiques qui ont pour mission de confiner,

⁵³¹ P. RECLUS, *Plus loin que la politique*, op. cit., p. 16.

⁵³² É. RECLUS, *Du Sentiment de la nature dans les sociétés modernes : et autres textes*, op. cit., p. 128.

restreindre, contrôler et étouffer les initiatives locales et démocratiques. Bookchin plaide pour une répartition du pouvoir politique et économique véritablement et radicalement démocratique, pour sortir du gigantisme qui consolide l'État et les relations de domination⁵³³ :

S'il importe que la société anarchiste soit décentralisée, ce n'est pas seulement pour établir durablement des rapports harmonieux entre l'humain et la nature, mais aussi pour fournir une nouvelle dimension à l'harmonie entre les humains. [...] Réduire les dimensions des communautés humaines est une nécessité élémentaire, d'abord pour résoudre les problèmes de pollution et de transport, ensuite pour créer des communautés véritables. En un certain sens, il nous faut humaniser l'humanité⁵³⁴.

Le communalisme prône une société à taille humaine qui part des besoins de chaque collectif en phase avec son milieu et permet de recréer un espace propre à l'implication de chacun. Il s'oppose à un système d'organisation qui impose une manière de vivre systémique et qui écrase les singularités et les complexités de chaque écosystème humain et naturel. Il s'agit d'instaurer une société humaine « digne des autres sociétés animales⁵³⁵ », qui instaure le lien de solidarité, d'entraide et de fraternité entre les peuples et leurs environnements.

Le projet du confédéralisme et de l'écologie sociale libertaire est de « forger la colonne vertébrale » de l'organisation sociale, fédérant les différentes luttes et mouvements sociaux, les initiatives et les alternatives locales pour les confédérer à différentes échelles territoriales et internationales⁵³⁶. Il s'agit d'établir un lien de confiance qui ne peut se réaliser qu'à travers « l'indispensable décentralisation des espaces massifiés, comme la désurbanisation des villes⁵³⁷ » qui sont pour Bookchin le terreau de la *désaffectation*⁵³⁸ individuelle envers les autres individus et la nature. En

⁵³³ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, op. cit., p. 50.

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 51.

⁵³⁵ É. RECLUS, *Du Sentiment de la nature dans les sociétés modernes : et autres textes*, op. cit., p. 128.

⁵³⁶ F. ROMERO, *Agir ici et maintenant: penser l'écologie sociale de Murray Bookchin*, Rennes, Éditions du Commun, 2019, p. 171.

⁵³⁷ *Ibid.*, p. 182.

⁵³⁸ Le terme « désaffecter » se réfère ici au concept de Bernard Stiegler développé dans *Réenchâter le monde, la valeur esprit contre le populisme industriel*. Il souligne que le contrôle des affects induit par l'économie de l'attention et par l'industrie de consommation transforme le désir du monde en pulsions négatives provoquées par une saturation affective, technique et cognitive. Dépassé et assommé par le rythme insoutenable du système capitaliste et de son régime de consommation, l'individu est doublement désaffecté : psychiquement, en ce qu'il ne ressent plus de lien avec le monde, et socialement, menacé par

accompagnant les capacités de développement autonome et les liens de solidarité, à commencer par la « capacité d'aller au-delà de la rareté pour atteindre une certaine abondance frugale⁵³⁹ », il est possible de dépasser l'isolement technologique et le consumérisme de masse induit par les flux et les logiques systémiques de la société capitaliste globalisée. Le communalisme ne se décrète pas, mais il est un processus de délibération qui tente d'orienter et d'unifier toutes les actions vers l'émancipation collective. Parce que « *chaque localité envisagera chaque question de façon différente*⁵⁴⁰ », l'organisation sociale fondée sur la gestion collective et autogérée des communs est une politique qui fonctionne comme une « *praxis instituante* » selon les termes de Dardau et Laval. Par l'action directe et la libre association, l'action commune définit les communs d'abord comme ressource nécessaire aux besoins collectifs, qui se fortifient par la suite dans un sentiment d'appartenance. Ces « communs » nourrissent en retour l'action et l'organisation collective pour leur défense et leur gestion. Pour reprendre l'exemple de la lutte contre les méga-bassines de Sainte-Soline, les manifestations ont rassemblé des individus de tout horizon, mêlant les appartenances politiques, les âges, les urbains aux ruraux, les croyances, etc. C'est la question de la défense de la ressource en eau en tant que « commun » qui a créé cette communauté. En retour, elle s'est développée à travers la défense et la lutte contre la privatisation de l'eau sur ce lieu, devenu symbolique. Ainsi, en faisant de la commune la cellule de base de la société, le communalisme favorise la richesse relationnelle et libère le potentiel de la coopération locale et solidaire dans la gestion de l'organisation socio-spatiale. Le communalisme est une politique qui fait « du commun le principe de transformation sociale⁵⁴¹ », permettant aujourd'hui de penser d'autres modèles de transition :

Le communalisme est la catégorie politique globale la plus appropriée pour embrasser l'ensemble des idées de l'écologie sociale, incluant le municipalisme libertaire et le naturalisme dialectique. En tant qu'idéologie, le communalisme retient le meilleur de celles qui l'ont précédé (le marxisme et l'anarchisme, ou

une précarité ontologique tant les rapports sociaux sont distendus. Sous l'intensification de la vitesse et la course au gigantisme, l'espace public se réduit paradoxalement : il n'est plus qu'un non-lieu d'échange de marchandises privatisées. Les comparant à des usines désaffectées, l'auteur déplore les désindividus, errants, ne sachant plus que faire ni comment vivre faute de savoir-faire et de savoir-vivre, parce qu'isolés et infantilisés. Ce désengagement du réel justifie la concentration de pouvoir aux mains d'experts qui prennent alors en charge le « retard culturel de l'espèce humaine » conceptualisé par Lippmann pour défendre le néolibéralisme.

⁵³⁹ F. ROMERO, *Agir ici et maintenant*, op. cit., p. 182.

⁵⁴⁰ P. RECLUS, *Plus loin que la politique*, op. cit., p. 15.

⁵⁴¹ F. ROMERO, *Agir ici et maintenant*, op. cit., p. 207.

*plus exactement, la tradition socialiste libertaire) tout en offrant un champ d'application plus large et mieux adapté à notre époque*⁵⁴².

Bookchin soutient que le communalisme est une sorte de réactualisation de l'anarchisme social du XIX^{ème} siècle, développé notamment par la géographie libertaire de Kropotkine et de Reclus. Il synthétise le projet du socialisme rationnel du XIX^{ème} siècle tout en associant la critique de la hiérarchie et l'engagement anti-étatique de l'anarchisme. Ces positions nourrissent le communalisme de la libre association et de l'action directe, et évitent les écueils et les tentations du renfermement communautaire ou du déterminisme historique. Tout comme « l'étude de la physiologie humaine » de Kropotkine, le projet du communalisme est de remplacer l'économie classique de marché (fondée sur la production en soi, la quantité, la rareté, la valorisation de la valeur, etc.) par l'éthique, qui se fonde sur les besoins de chacun et la qualité de vie. Il s'agit de développer des institutions durables à partir de l'organisation spatiale, capables de transformer la société au sein même de l'ancienne. C'est sur ce point que Bookchin s'oppose aux anarchistes. Pour le penseur du communalisme, l'organisation politique se pense dans l'héritage de la Commune de Paris : à travers la confrontation des points de vue et la prise en compte radicalement démocratique de la diversité des intérêts et des positions, elle cherche à faire entendre le choix de la majorité. Le confédéralisme s'organise dans un réseau d'assemblées populaires et de municipalités coordonnées par des députés mandatés et révocables. Les citoyens décident de leurs politiques mais délèguent la mission d'application et de gestion à des conseils locaux et régionaux qui ont pour missions d'arbitrer les différends et de prendre en charge les tâches administratives. L'exercice du pouvoir n'est plus concentré aux mains d'un exécutif centralisé, mais il est diffracté localement à travers l'action directe et réglé par une rotation des responsabilités selon la nature du problème à résoudre. C'est pourquoi la connaissance du milieu est la condition première et nécessaire pour échapper à l'imposition d'un mode de gestion de l'organisation social, extérieur au milieu, et pour cela autoritaire.

⁵⁴² BOOKCHIN MURRAY *et al.*, *La révolution à venir*, *op. cit.*, p. 22.

Le communalisme permet « un champ d'application plus large et mieux adapté à notre époque⁵⁴³ » car il présente les clés d'autonomisation et de résistance des milieux face aux logiques systémiques d'exploitation du capitalisme d'État. L'écologie sociale libertaire puise ses racines dans le naturalisme dialectique de la géographie anarchiste qui permet de défaire le discours unique de l'autorité sur ce qu'est « la nature ». La Nature est ce qu'en disent le GIEC, l'IPBES, les ONG, l'UICN ou toutes autres institutions investies d'un pouvoir de vérité et d'une autorité absolue grâce à leur capacité d'expertise⁵⁴⁴. Selon Michel Serres dans *Le Contrat naturel* : « La nature est l'état de la connaissance et des institutions scientifiques à un moment donné⁵⁴⁵ ». Elle fait l'objet d'un « savoir-pouvoir » et sa construction comme objet de discours permet d'agiter le spectre de la peur qui paralyse la capacité individuelle et collective à se projeter, s'engager et agir dans le monde. Les auteurs recensent trois catastrophismes qui investissent un gouvernement autoritaire et dés-autonomisent les collectifs. Premièrement le catastrophisme pédagogique consiste à diffuser une menace par des procédés rhétoriques qui façonnent l'imaginaire collectif en contractant l'espace et le temps. En second, suit le catastrophisme stratégique qui permet de concentrer le processus de décision aux mains d'experts, et de déclarer des « État d'exception » sous couvert de gestion de crise. Quand bien même ce dernier peut se dire « éclairé » tout en cherchant à le résoudre, il n'en reste pas moins un processus de construction d'une fiction politique de la peur qui construit le scénario de la catastrophe inévitable, pour lequel seul un gouvernement rationnel et expert permettrait d'en sortir. Enfin, le catastrophisme ontologique synthétise les deux autres par son mécanisme. La collapsologie est un catastrophisme ontologique parce qu'il affirme que la catastrophe existe, qu'elle est inévitable et inéluctable, qu'elle est nécessairement là puisqu'elle issue d'un schéma de cause à effet. Face à ses trois fictions qui fondent un point de vue absolu et totalitaire et qui légitiment un pouvoir autoritaire, la critique anarchiste oppose une vision dynamique : celle d'un monde non déterminé, en évolution. La plasticité ontologique sort la société de l'ontologie étatique et de la domination hiérarchique qui lui est consubstantielle. Par l'action directe, la pratique nourrit la théorie et permet d'échapper à la sclérose mentale et physique pour sortir de la paralysie face aux

⁵⁴³ *Ibid.*, p. 22.

⁵⁴⁴ C. LARRÈRE et R. LARRÈRE, « Penser une politique de la nature : « il faut localiser les injonctions globales ». », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021.

⁵⁴⁵ *Id.*

conséquences de la crise écologique et du changement climatique. En s'engageant dans le milieu et en prenant conscience des liens d'interdépendance systémique propres à chaque écosystème, la géographie comparée nourrie de la critique anarchiste de l'autorité permet de sortir du point de vue strictement global pour retrouver confiance en la capacité locale d'agir. La décentralisation de l'organisation politique et la démocratie participative directe rejoignent la nécessaire attention aux complexités et aux singularités du milieu de vie. Le communalisme ne peut être effectif que dans sa dimension écologique et sociale. Prônant « la recherche d'une cohabitation intelligente avec notre lieu : simple localité, ou notre planète en entier⁵⁴⁶ », cette nouvelle politique est une nouvelle *culture* politique qui réinvente notre mode d'habiter, de cultiver et de nouer des liens. Elle ne peut être effective qu'à travers un réseau de solidarités situé, interdépendant et en évolution continue, appréhendé par le prisme d'un « holisme reclusien » qui hisse les valeurs communautaires à l'exigence de l'*universalité-en-la-diversité*. Le communalisme socialiste libertaire est donc toujours un confédéralisme : « Une sorte de métabolisme social fluide et en constante évolution, dans lequel l'identité d'une société écologique est préservée par ses différences et en vertu de son potentiel de différenciation sans cesse croissante⁵⁴⁷ ». Appréhender l'espace par le prisme de l'ontologie anarchique, comme un tissu de relation sensible, dynamique et riche de ses potentiels en devenir, permet d'établir et d'imaginer d'autres manières d'habiter et d'organisations sociales résolument émancipatrices.

2.2. Des formes d'organisations politiques réglées : de la politique institutionnelle à l'auto-institution du politique.

La question du pouvoir dans la théorie anarchiste est une question complexe qui fait l'objet de tensions et d'interprétations diverses. Murray Bookchin en a fait les frais auprès des anarchistes contemporains qui lui ont reproché de croire en l'État en voulant instaurer de nouveau un gouvernement et des structures institutionnelles. Pour lui, il est évident « qu'aucune société ne puisse exister sans [ces] structures⁵⁴⁸ » : chercher à

⁵⁴⁶ P. RECLUS, *Plus loin que la politique*, op. cit., p. 16.

⁵⁴⁷ BOOKCHIN MURRAY et al., *La révolution à venir*, op. cit., p. 117.

⁵⁴⁸ M. BOOKCHIN, CREPIN XAVIER, et CREPIN XAVIER, *Changer sa vie sans changer le monde*, op. cit., p. 102.

émanciper l'individu au-delà de toute contrainte éthique, politique ou sociale est un projet chimérique qui fait manquer aux anarchistes la question du pouvoir. Viser l'anéantissement du pouvoir en tant que tel, c'est le concéder à ses ennemis car « le pouvoir ne peut être aboli : il est toujours inhérent à la vie sociale et politique⁵⁴⁹ ». Bookchin reproche aux anarchistes de ne pas nuancer la question du pouvoir et de l'enfermer dans un tabou quasi-dogmatique. En le percevant comme un mal absolu à abolir, la distinction entre le *pouvoir sur* (c'est-à-dire la domination) et le *pouvoir de* (c'est-à-dire la capacité d'agir) est mal définie, et empêche la théorie anarchiste de l'appréhender comme une force émancipatrice qui donnerait les clés durables du contrôle du pouvoir aux mains du peuple et des travailleurs pour organiser une société anarchique dans la durée, c'est-à-dire sans hiérarchie mais organisée. Tout comme la technique, ce n'est pas l'objet en soi mais la question de son usage qui doit être abordée. Il est vain de penser que le pouvoir peut cesser d'exister. Au contraire, face « aux évolutions actuelles d'un capitalisme en surchauffe⁵⁵⁰ », les révolutionnaires ont la mission de questionner la forme institutionnelle concrète et locale qu'il faut lui donner, tout en rejetant la technique de l'État centralisé, de la représentation au niveau régional et national, et du rôle corrupteur du parlementarisme. L'activité municipale est le propre de la politique selon lui⁵⁵¹ : elle porte sur la gestion des biens communs au niveau local et sur le bien-être de la communauté. Se passer de cadre institutionnel approuvé de manière démocratique échoue à faire porter la responsabilité des membres de la communauté, même si ces derniers sont des principes clairement formulés. C'est en l'absence d'instances réglementées que se développe l'autoritarisme qui dissout et détruit les aspirations et les forces révolutionnaires initiales : « Garder le silence sur le problème [du pouvoir] [...], c'est seulement jouer à la révolution⁵⁵² ». C'est également ce point qui mena la Révolution de la Commune à sa perte selon Reclus affirmant que :

Le tort principal du gouvernement de la Commune, tort inévitable puisqu'il dérivait du principe même sur lequel il s'était constitué : le pouvoir, était précisément celui d'être un gouvernement et de se substituer au peuple par la force des choses⁵⁵³.

⁵⁴⁹ BOOKCHIN MURRAY *et al.*, *La révolution à venir*, *op. cit.*, p. 204.

⁵⁵⁰ *Ibid.*, p. 204.

⁵⁵¹ *Ibid.*, p. 60-61.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 206.

⁵⁵³ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 331.

La Commune était un ensemble de citoyens armés, poussés par la volonté de défendre ce lieu symbolique de révolte, de se battre pour la cause socialiste et anarchiste et d'y bien mourir. Le pouvoir est une force sous-jacente, inhérente à la vie en société, indispensable à la vie tout court. Il est une puissance vitale qui existe dès qu'il y a vie commune. Mais s'il est neutre initialement, il s'agit de l'orienter dans des structures définies, souples et organisées à partir du milieu et du commun ; non pas de l'enfermer dans une idéologie hors-sol, qu'elle soit issue d'une hiérarchie d'État ou d'une utopie abstraite qui l'invisibilise. Reclus rattache l'échec de la Commune au manque de volonté générale de rénovation sociale, puisque seulement une petite minorité considérait l'ampleur de la tâche d'ancrer la Révolution dans le temps : « Il eut été nécessaire de procéder avec méthode à la destruction de toutes les institutions d'État et à la suppression de tous les obstacles qui empêchent le gouvernement spontané des citoyens⁵⁵⁴ ». La Commune a fonctionné comme toutes les révolutions : en se substituant au pouvoir d'État, elle s'est posée comme représentante de toutes les nations, et non pas comme la Commune de Paris en libre association avec d'autres. En oubliant la complexe question du pouvoir, croyant l'abolir avec l'annihilation de l'État, les révolutionnaires se sont imposés comme les « défenseurs » d'une révolution sociale émancipatrice et comme les protecteurs de « la volonté générale » et du « bien commun », garant d'une unique vérité. À défaut de structures explicites, les membres d'une société ne se sentent plus responsables de leurs actes, et alors l'autoritarisme se développe. La vraie liberté se préserve à travers des règles d'organisation qui permettent de « répartir le pouvoir de manière claire, concise et détaillée, pas de prétendre que le pouvoir et le leadership sont des formes de 'tyrannie' ou d'employer des métaphores libertaires qui en cachent la réalité⁵⁵⁵ », souligne Bookchin. La société libertaire se construit sur la conscience et la connaissance des nécessités et des limites du milieu social et naturel dans lequel elle est immergée.

C'est pourquoi la géographie est un outil de taille pour les théories anarchistes et communalistes. Partant de l'étude comparée des milieux, elle établit une double analyse : celle des besoins de la société en interdépendance avec un écosystème, évitant les dérives d'une organisation centralisée, juxtaposée à celle des lois naturelles du mouvement et de

⁵⁵⁴ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, p. 241-252.

⁵⁵⁵ BOOKCHIN MURRAY *et al.*, *La révolution à venir*, *op. cit.*, p. 39.

l'évolution, évitant les dérives d'une organisation étatique et fixiste qui assigne une occupation déterminée aux lieux et aux vivants. « Régler » n'est pas synonyme de « fixer », et « organiser », de « gouverner ». Le communalisme libertaire est une « anti-méthode », dont les structures institutionnelles formelles émergent de l'action directe et de la libre association des individus. C'est une organisation politique qui s'appuie sur l'ontologie spatiale dynamique qui laisse se déployer « une scène faite de relations et non de sujets catégorisés comme des essences⁵⁵⁶ » nécessitant une gouvernance. Ainsi, en adéquation avec Jacques Rancière qui relève la difficulté de maintenir la puissance commune des révoltes spontanées dans la durée, les communalismes libertaires et les géographes anarchistes ont ceci de commun qu'ils établissent la nécessité de l'organisation sociale de l'espace et à partir de l'espace comme « un de projets et d'actions autonomes »⁵⁵⁷ hors de la méga-machine de l'État centralisé. En cela, le confédéralisme entre petites communautés décentralisées, la croyance dans la démocratie directe et l'opposition radicale à l'État (aussi bien dans sa forme politique que philosophique et ontologique) sont les trois piliers de l'anarchisme traditionnel qui permettent d'établir une société communiste libertaire et une organisation sociale émancipatrice⁵⁵⁸. Ils évitent l'écueil de « l'immédiateté irrationnelle » prônée par les anarchistes qui s'illusionnent sur la possibilité d'éradiquer le pouvoir. En excluant la médiation rationnelle, c'est-à-dire en excluant la théorie de la pratique, la pensée libertaire de l'anarchisme existentiel enferme la condition humaine dans l'atemporel, l'a-spatial et l'anhistorique. Selon Bookchin, s'opposer aveuglément à la réglementation et la structure du pouvoir est une vision puérile et dangereuse qui défait les individus de leur capacité à faire communauté et les prive de la force émancipatrice et du pouvoir créateur. Au contraire, l'organisation communaliste libertaire prône la nécessité d'un « mouvement » et d'une implication politique considérant le pouvoir dans son entièreté et luttant pour sa gestion et son organisation. Cette dernière s'appuie sur une éthique de la complémentarité fondée à l'échelle humaine qui se décline sur les cinq principes suivants : la décentralisation en unités confédérées doit s'effectuer en adéquation au milieu qu'elles habitent pour satisfaire les besoins régionaux des municipalités ; du temps libre doit être

⁵⁵⁶ M. B. GRECO et C. A. GARCIA, *Rancière et Jacotot*, op. cit., p. 149.

⁵⁵⁷ J. RANCIÈRE, *Les trente inglorieuses*, op. cit., p. 156.

⁵⁵⁸ M. BOOKCHIN, *Changer sa vie sans changer le monde: l'anarchisme contemporain entre émancipation individuelle et révolution sociale*, Marseille, Agone, 2019, p. 34.

dégagé pour s'engager dans les affaires publiques et favoriser le travail créatif ; la vivacité et la caractéristique processuelle de la politique doivent être conservées en s'appuyant sur le modèle de la démocratie athénienne et sur les assemblées directes et populaires (qui doivent cependant remédier à l'instauration du patriarcat et de l'esclavage, consubstantiels à cette démocratie) ; enfin, la production doit être établie à partir de l'usage et non en vue du profit, et la distribution doit faire l'objet d'un partage équitable (et non égalitaire) prenant en compte les besoins et les ressources de chacun à travers la décision commune des assemblées citoyennes et des confédérations de communes⁵⁵⁹. Le municipalisme libertaire repose sur la tentative de conférer le pouvoir au peuple par la décentralisation et la démocratie directe. « Ce défi permanent à l'État-nation » se fonde dans l'action directe et la libre association des individus en vue d'établir l'agir collectif et de forger les communs. Floréal Roméo résume la théorie de Bookchin de l'écologie sociale libertaire et du communalisme selon ces termes : « Le pouvoir ne pouvant être détruit, le communalisme se propose de l'arracher aux structures étatiques de l'auto-institution du politique. [...] Dès lors, il se produit une reterritorialisation qui permet à la société de s'ancrer dans le milieu, de s'enraciner⁵⁶⁰ ».

L'écologie sociale libertaire, la géographie sociale anarchiste, le communalisme libertaire, sont autant de formes d'organisations sociales qui pensent des manières d'habiter au-delà de la saturation fictionnelle de l'organisation étatique. Elles ouvrent les possibles, développent l'éthique relationnelle, et proposent d'occuper un sol délaissé par un capitalisme d'État *hors-sol*. Si les luttes permettent de dénoncer la mauvaise gestion de l'État capitaliste et de questionner l'opinion, la véritable victoire s'ancre dans l'articulation de la lutte et de l'alternative : le prolongement dans la durée d'une occupation nouvelle du temps, du travail et de l'espace. C'est pourquoi l'appréhension de l'espace est d'une importance capitale pour la mise en place de l'écologie sociale et pour fédérer les luttes intersectionnelles. A titre d'exemple, les ZAD, les « zones à défendre » sont autant « de pas de coté, de lieux-charnières multifonctionnels, qui remettent en cause la légitimité de la propriété des moyens de production et restituent l'importance de la notion de communs⁵⁶¹ ». En luttant contre le projet de l'aéroport Notre-Dame-Des-

⁵⁵⁹ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, op. cit., p. 114.

⁵⁶⁰ F. ROMERO, *Agir ici et maintenant*, op. cit., p. 112.

⁵⁶¹ *Ibid.*, p. 198.

Landes, la ZAD du même nom a lutté pour une existence épanouie et a permis de développer une identité locale singulière. Elle est une politique d'accueil selon Descola⁵⁶² qui souligne le renversement juridique effectué par ce mouvement : ce n'est plus l'homme qui s'approprie la terre mais « la nature qui se défend ». Ce leitmotiv n'est pas sans rappeler la fameuse épigraphe de *L'Homme et la Terre* d'Élisée Reclus : « L'homme est la nature prenant conscience d'elle-même⁵⁶³ ». Cette lutte se pare d'une dimension stratégique et symbolique qui réensemence le sol de ses possibles, le milieu de ses potentialités et l'humanité de ses capacités. Tout comme l'expérience Kurde au Rojava, ces luttes font fleurir les idéaux de Bookchin, de Kropotkine et de Reclus et démontrent leur efficacité contre l'argument traditionnel des détracteurs de la démocratie directe et libertaire qui objectent l'incapacité du peuple à se gouverner⁵⁶⁴. En posant la question de l'auto-organisation spatiale, ces insurrections quotidiennes contre l'organisation étatique sont autant d'alternatives en lutte qui dénoncent les principes lockéens de la légitimité d'appropriation du sol et de la privatisation des moyens de production, pour en restituer leur dimension commune. Réinvestissant l'individu de ses responsabilités et les collectifs de leur capacité d'agir, elles permettent de repenser nos modes d'habiter et de faire communauté au sein d'un milieu qui ne s'oppose pas à l'humain mais en fait intégralement partie. Ces utopies concrètes ouvrent des brèches dans la méga-machine du marché mondialisé, autant d'« espace-temps » révolutionnaires qui permettent de réinventer les manières d'occuper un espace au-delà du partage du sensible étatique, essentialisé et hiérarchisé. Au-delà de la *police*, elles sont le terreau de la véritable politique. Floréal Romero conclut sur le potentiel émancipateur de ces utopies concrètes : elles investissent les individus du rôle de « futurs jardiniers maraichers du Nouveau Monde, ce grand jardin composé de communes fédérées dans des ensembles territoriaux variés et riches de leurs écarts⁵⁶⁵ », tout comme Reclus invite à « cultiver notre jardin terrestre⁵⁶⁶ ».

⁵⁶² P. DESCOLA, « Imaginer une cosmopolitique des vivants : « Nous sommes enserrés dans des concepts issus de la trajectoire historique européenne », Grand entretien avec Philippe Descola », *op. cit.*.

⁵⁶³ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, épigraphe.

⁵⁶⁴ V. GERBER, « Les Idéaux de Bookchin fleurissent au Rojava. », *EcoRev'*, vol. 1, n° 44, 2017, p. 80-90.

⁵⁶⁵ F. ROMERO, *Agir ici et maintenant*, *op. cit.*, p. 198.

⁵⁶⁶ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 391.

2.3. L'engagement géographique dans la mondialisation et le réchauffement climatique.

Dans sa *Leçon d'ouverture du cours de géographie comparée dans l'espace et dans le temps*, Élisée Reclus commence par rappeler le caractère ambivalent de la géographie. Prise dans un sens étroit et exclusif, elle est « l'une des études les plus dangereuses⁵⁶⁷ ». Si « science sans conscience n'est que ruine de l'âme⁵⁶⁸ », Reclus affirme que « tout savoir humain doit avoir sa part d'humanité⁵⁶⁹ », si bien que la géographie ne peut être émancipatrice que si cette dernière est au service de la qualité de l'étude désintéressé et animée d'une passion commune : cet amour de l'étonnement pour ce qui est, humain, animaux, minéral, phénomènes terrestres, astraux, historiques ; tout y passe. Aussi, les périodes d'avancées notables en géographie sont des périodes de troubles politiques, sociaux et économiques qui alignent cette science à une fin précise au service des intérêts militaires, commerciaux ou impériaux de ceux qui possèdent le pouvoir et tentent de le garder en consolidant l'ordre hiérarchique sur lequel leur autorité repose. La recherche désintéressée et libre est rapidement corrompue par les instincts conquérants ; *décrire l'espace* se réduit rapidement à *écrire l'espace*, de sorte que construire ce dernier risque fort de le détruire pour ce qu'il est, sa complexité, sa diversité et sa fragilité.

À notre époque de crise aigüe, où la société se trouve si profondément ébranlée, le remous d'évolution devient si rapide que l'homme, pris de vertige, cherche un nouveau point d'appui pour la direction de sa vie⁵⁷⁰.

Cent cinquante ans nous séparent des écrits de Reclus, mais son réalisme optimiste, loin d'être naïf, permet d'imaginer un espoir utopique mesuré ayant conscience des progrès et des regrets que l'humanité traverse incessamment. En historien réaliste, il appelle à une géographie engagée, défaite de ses intérêts de pouvoir autoritaire, permettant de « reconnaître le lien intime qui rattache la successions des faits humains à

⁵⁶⁷ E. RECLUS, « Leçon d'ouverture du cours de géographie comparée dans l'espace et dans le temps », *op. cit.*.

⁵⁶⁸ La citation bien connue de François Rabelais issue de son roman *Pantraguél*, rappelle qu'une connaissance purement factuelle et détachée d'une réflexion libre et rationnelle est vaine et inutile car elle ne permet pas à l'individu de s'approprier et d'user de cette connaissance. Reclus souligne en ce sens : « Il vaudrait mieux n'avoir rien appris et garder son intelligence libre, prête à recevoir des empreintes toutes neuves, que de s'emplir la cervelle d'un immense fatras ne répondant à aucune idée. » (cf. *Id.*).

⁵⁶⁹ *Id.*

⁵⁷⁰ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Les grands textes, op. cit.*, p. 159.

l'action des forces telluriques⁵⁷¹» en vue d'établir la meilleure organisation sociale et spatiale en harmonie avec le milieu et les sociétés qui le trament. La géographie scientifique doit être mue par la volonté de s'instruire soi et les autres, au service de l'écologie sociale : c'est-à-dire qu'elle doit quitter sa position purement théorique et abstraite pour s'incarner dans l'étude comparée et l'expérimentation générale et concrète des milieux rassemblant toutes les disciplines. Une géographie sociale donc, parce qu'elle renvoie non à l'étude d'un objet isolé, mais à celle des relations écosystémiques d'un phénomène, se référant toujours à l'espace relationnel. C'est pourquoi l'histoire possède une place importante dans la géographie reclusienne, car elle permet de dégager des lois sociales fondamentales pour comprendre les dynamiques de pouvoir au milieu de l'infini diversité des formes de vie et de leurs évolutions. Ainsi, la lutte des classes issue du développement inégal provient du sentiment d'injustice d'un partage du sensible entre dominants et dominés. « Suivant la poussée respective des éléments en lutte⁵⁷² », cette loi sociale mène inévitablement à des révolutions ou à l'extinction d'une société et de son environnement. De la compréhension nette des conditions du milieu découle la conclusion suivante : tant que l'iniquité durera, les révolutions ne seront jamais durables. La géographie sociale de Reclus permet d'établir que les véritables révolutions sont systémiques et nécessitent un changement de régime politique, économique et social, dont l'organisation doit être pensée à partir du spatial.

Que les géographes le veuillent ou non, la géographie est intrinsèque aux logiques de pouvoir, ce pourquoi l'engagement des géographes est un point important dans leur étude, puisque la neutralité est le plus souvent liée à un certain alignement avec le système politique et social dans lequel elles sont immergées. Ainsi, Ferretti dénonce « la légende d'un Élisée Reclus apolitique⁵⁷³ » assurant la stabilité du système bourgeois qui tout en admirant son œuvre scientifique cherchait à étouffer le communard qu'il était. Mais sa *Géographie Nouvelle* est empreinte de ses convictions libertaires. « Fermement décidé à ne suivre, dans cette conjoncture comme dans toutes les autres, que le cri de [sa] conscience⁵⁷⁴ », le géographe anarchiste a consciemment choisi de traiter son étude par

⁵⁷¹ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 103.

⁵⁷² É. RECLUS, *Elisée Reclus, Les grands textes*, *op. cit.*, p. 160.

⁵⁷³ N. ZWER et P. REKACEWICZ, « Y a-t-il une géographie anarchiste ? L'exemple d'Élisée Reclus. Entretien avec Federico Ferretti », *op. cit.*.

⁵⁷⁴ É. RECLUS, *Lettre à sa mère, Zéline à Orthez, de Berlin, avril 1851, Correspondance*, Alfred Costes, Paris, 1925, vol. III, p. 1-5.

des approches régionales naturelles plutôt qu'à partir des découpages administratifs. Tout comme l'écologie sociale, les écrits de Reclus et de Kropotkine relient la question écologique à la question sociale, donnant lieu au leitmotiv : « Fin du monde, fin du mois, même combat⁵⁷⁵ ». La critique anarchiste permet d'appréhender l'organisation sociale et politique comme une totalité systémique reliée au milieu, dont la construction est orientée par les lois de la nature – « les forces telluriques » – et la culture des communautés qui l'habitent, modifiant en retour les lois naturelles. Cependant, Ferretti fait l'état d'un retrait et « d'un désengagement politique des universitaires – l'hypocrisie d'une science 'neutre' semble s'être imposée⁵⁷⁶ ». La terreur intellectuelle liée à la stigmatisation du mot « anarchie » sévit dans le monde de la recherche et du développement, de sorte qu'il est possible de décrypter un penchant anarchiste dans certaines études de sympathisants, de groupes militants, ou de critiques proches de l'anarchisme, mais qui jamais ne se labélisent comme tels. Le terme « libertaire » est souvent préféré pour qualifier des approches participatives, intersectionnelles et engagées dans le sens de la géographie anarchiste. Dans le prolongement d'Élisée Reclus, Bookchin appelle également à une refonte de la Recherche et du Développement vers « un amour de la recherche désintéressée⁵⁷⁷ », afin de dégager la recherche en géographie des contraintes politiques, étatiques et marchandes pour répondre aux problématiques de production et d'organisation éthique et démocratique en fonction du territoire, du milieu et de l'utilité sociale de chaque phénomène – environnemental, climatique, alimentaire, agricole ou encore social, urbanistique, économique, culturel, etc. En plus de décentraliser le pouvoir et de consolider une auto-gestion des communs, la recherche en géographie, défaits de sa prétendue neutralité politique, permettrait de se prémunir contre les dangers du localisme situé de l'autre côté de l'échelle de pouvoir. La recherche scientifique se nourrit des découvertes et des discussions menées en collaboration avec d'autres chercheurs, d'autres

⁵⁷⁵ Utilisé par les manifestants dans les rassemblements écologiques et les mouvements des « Gilets Jaunes », le leitmotiv « Fin du monde, fin du mois, même combat » vise à rappeler que les inégalités sociales provoquent et renforcent la misère économique et sociale des moins aisés. À titre d'exemple, les passoires thermiques sont une urgence aussi bien environnementale que sociale, puisque la mauvaise isolation des logements précaires induit une hausse de consommation et des dépenses énergétiques qui obligent une part de la population à ne pas se chauffer, entraînant une misère sociale, des dettes et des problèmes de santé. (cf. « Les passoires thermiques, une urgence environnementale et sociale », sur *National Geographic*, 31 janvier 2022 ; consulté le 26 avril 2023).

⁵⁷⁶ N. ZWER et P. REKACEWICZ, « Y a-t-il une géographie anarchiste ? L'exemple d'Élisée Reclus. Entretien avec Federico Ferretti », *op. cit.*

⁵⁷⁷ E. RECLUS, « Leçon d'ouverture du cours de géographie comparée dans l'espace et dans le temps », *op. cit.*

géographes et d'autres territoires. L'étude du milieu ne développe son potentiel émancipateur que lorsqu'elle est mise en perspective par une étude « comparée ». Obligeant à s'ouvrir à l'altérité et à se tourner vers la pluralité et la diversité, elle permet de tisser des liens relationnels au-delà des communautés locales, et de créer des interconnexions solides entre les communautés de communes⁵⁷⁸. Malgré le spectre de la terreur anarchiste, Philippe Pelletier, plus optimiste, fait l'état d'un renouveau dans l'approche socio-spatiale depuis le tournant anarchiste pris par les sciences sociales, qui tend à défaire la caricature de l'anarchie « présentée comme l'expression du pur désordre⁵⁷⁹ ». Dans la continuité du projet de la géographie anarchiste et de l'écologie sociale libertaire, Springer, géographe anarchiste contemporain, affirme dans son plaidoyer *Pour une géographie anarchiste* l'importance de l'engagement des géographes dans l'étude des milieux pour l'ouverture de l'imaginaire collectif au-delà du système libéral de l'État capitaliste, qui prône un idéal compétitif et un progrès fondé sur la croissance continue de la production et de la consommation, consolidée par la publicité et le marketing. Critiquant les bases de ce système, le regard critique de l'anarchisme appuyé par l'étude de la géographie comparée permet de démontrer que les catastrophes climatiques et la misère sociale ne sont pas des « incidents inéluctables » mais bien des conséquences structurelles du choix social d'une politique économique capitaliste⁵⁸⁰ :

La crise écologique est systémique et pas seulement la conséquence d'accidents aléatoires. [...] On ne vit pas seulement dans un monde de problèmes, mais dans un monde hautement problématique, une société intrinsèquement antiécologique. Ce monde antiécologique ne sera pas guéri par les actions d'hommes d'État ou par la promulgation de législations partielles. C'est un monde qui a terriblement besoin de changements structurels de grande envergure⁵⁸¹.

Pour Bookchin, Springer et les géographes anarchistes contemporains, la géographie possède toujours le potentiel dénonciateur et émancipateur que les géographes anarchistes du XIX^{ème} siècle pressentaient. En portant un regard sur le caractère relationnel et l'ontologie anarchiste et dynamique de l'espace, les géographes peuvent démontrer que « les ontologies scalaires peuvent être débarrassées de leurs hiérarchies

⁵⁷⁸ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, op. cit., p. 99.

⁵⁷⁹ P. PELLETIER, « Une Géographie et une anthropologie anarchistes. », *L'Espace géographique*, Belin, vol. 48, 2019, p. 77-82.

⁵⁸⁰ V. GERBER et F. ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, op. cit., p. 102.

⁵⁸¹ M. Bookchin, in *Ibid.*, p. 102.

implicites et explicites⁵⁸² » pour résoudre les inégalités, engager une transformation de nos modes de vie relativement au changement climatique, et changer drastiquement notre modèle de société.

2.3.1. Du local au global, repenser la responsabilité de l'action directe.

La géographie sociale comparée permet d'articuler la complexe question de l'action et de la responsabilité à l'échelle locale et globale. Entre « penser local et agir global », et « penser global et agir local », il est difficile, voire impossible de faire une distinction entre les deux tant la société globalisée est systémique et interdépendante. Cependant, la théorie-pratique anarchiste propose de fonder l'organisation politique et sociale à partir des besoins d'une communauté en lien avec son milieu, des nécessités et des moyens disponibles à l'échelle du territoire de vie, auquel s'ajoutent le mutuellisme et le confédéralisme pour compléter, approfondir, et développer les manières de faire. Cela permet de dénoncer « la prétention de nos États à être les seuls capables d'affronter les questions globales⁵⁸³ » que Jacques Rancière dénonce, afin de repenser l'action locale et collective pour faire face aux enjeux du changement climatique et enrayer la crise environnementale. Étant donné l'ampleur de ces conséquences, les questions politico-écologiques concernent tout le monde, et particulièrement, chacun d'entre nous⁵⁸⁴. Elles englobent « l'unité-en-la-diversité » et permet de revendiquer la capacité d'action de chacun pour s'en occuper en occupant l'espace, c'est-à-dire en habitant et organisant le territoire de proximité. Les revendications globalistes des États ou des instances globales sont des outils rhétoriques et stratégiques (conscientisés ou non) qui légitiment l'autoritarisme politique en dépolitisant les individus dans leur capacité d'auto-gestion. Mais l'incapacité factuelle des instances gouvernementales à mettre en œuvre des changements radicaux permet de dénoncer la vacuité des systèmes d'alarmes que sont le GIEC ou l'IBPES. Pris dans un système capitaliste, ils se révèlent inefficaces puisqu'ils s'adressent à une opinion défaite de sa capacité d'agir, à des décideurs soucieux de conserver le système et leur pouvoir, et à une gouvernance mondiale qui n'existe pas

⁵⁸² S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, op. cit., p. 241-242.

⁵⁸³ J. RANCIERE, *Les trente inglorieuses*, op. cit., « L'État et la canicule », p. 45.

⁵⁸⁴ *Id.*

puisque l'État reste le modèle de souveraineté politique par excellence. Catherine et Raphaël Larrère dénoncent cette « double impuissance d'une échelle globale⁵⁸⁵ ». Impuissance politique d'abord, à l'échelle globale puisqu'il n'y a pas de gouvernement supranational capable d'orienter les décisions d'États en concurrence économique, et à l'échelle locale puisqu'il n'y a pas place pour le processus démocratique. Impuissance cognitive ensuite, car elle réduit le champ de la diversité et l'horizon politique pluriversaliste qui y est liée, en imposant un schéma unifié : « La globalisation est la perspective unifiante caractéristique de la philosophie de l'histoire occidentale : c'est la perspective de l'homogénéisation par le marché, mais c'est tout aussi bien la perspective du GIEC ou des institutions internationales : elle va de haut en bas, top-down⁵⁸⁶ ». Plus la gouvernance monte dans l'échelle scalaire, plus elle généralise l'organisation spatiale et politique, réduisant les questions particulières à chaque lieu et communauté, ce qui induit inévitablement une méconnaissance et une non prise en compte de la diversité et donc moins de démocratie.

En respatialisant le politique, la géographie sociale recontextualise l'action et la responsabilité dans un processus de décision politique situé dans un milieu et des relations. Le milieu étant « infiniment complexe », et face à la diversité infinie des écosystèmes, l'engagement et la lutte politiques ne peuvent se concevoir concrètement qu'à l'échelle locale. « Notre part de responsabilité dans les transformations de l'ordre universel ne s'étend pas au-delà de nous-mêmes et de notre milieu immédiat. Si nous faisons peu de chose, du moins ce peu sera notre œuvre⁵⁸⁷ » encourage Reclus dont les convictions anarchistes et le savoir géographique lui permettent d'établir que l'initiative individuelle prime et s'accorde toujours avec le bien commun, étant donné qu'elles sont « le choc impulsif du milieu⁵⁸⁸ ». Ainsi, le communalisme prône une approche du global à partir du local, qui assure une attention particulière aux spécificités du milieu et à sa connaissance tout en consolidant le sentiment d'amour et de responsabilité à travers l'identification et l'appartenance à un sol, à un milieu vivant, à un espace relationnel et à un collectif. Cette approche locale fait naître le Commun à travers une communauté

⁵⁸⁵ C. LARRÈRE et R. LARRÈRE, « Penser une politique de la nature : 'Il faut localiser les injonctions globales' », *op. cit.*

⁵⁸⁶ *Id.*

⁵⁸⁷ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Les grands textes, op. cit.*, p. 293.

⁵⁸⁸ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1905, *op. cit.*, p. 105.

immergée dans un nœud de relations et de lutte spatiale *pour* l'existence, qui ne détruit pas mais invente des alternatives collectives et d'autres manières de vivre et de produire. Le local investit l'action politique d'une responsabilité éthique, qui permet de repenser les manières d'habiter la Terre, non plus en termes de rapports quantifiables avec les autres vivants, mais en vue de co-créeer des liens qualitatifs. Cependant, il ne s'agit pas de s'enfermer dans un individualisme communautaire et d'oublier l'échelle globale, mais bien de l'appréhender à partir du local. En effet, la prise de conscience de la responsabilité de l'action locale doit être un incubateur de la responsabilité globale. Si Reclus souligne que la responsabilité « ne s'étend pas au-delà de notre milieu immédiat⁵⁸⁹ », c'est d'abord parce que sa perspective holistique et systémique lui confère une perspective globale, situant l'action locale dans « les transformations de l'ordre universel⁵⁹⁰ ». Cette pensée prend une plus grande ampleur avec la globalisation du XXI^{ème} siècle étant donné que la division internationale du travail et les filiales délocalisées des entreprises établissent un kaléidoscope spatial de la production et de la consommation. La responsabilité de l'action locale possède désormais une ampleur globale intrinsèque, quand bien même la politique du flux met tout en œuvre pour empêcher la transparence et la traçabilité des produits et ainsi induire une méconnaissance, une déresponsabilisation et une dépolitisation des questions de production, de répartition et de consommation. « De nos jours, c'est l'espace plus que le temps qui nous cache les conséquences⁵⁹¹ » souligne Doreen Massey en citant le politicien et artiste John Berger. Elle rappelle la difficulté de considérer et d'appréhender la profondeur des réseaux et des étapes nécessaires pour commander un plat de haricots verts. En ce sens, l'autrice argumente en faveur d'une « responsabilité géographique et spatiale⁵⁹² », au même titre que la responsabilité temporelle qui a été développée par les philosophes du XX^{ème} siècle comme Hans Jonas ou Günther Anders, eu égard aux conséquences dramatiques du nazisme, du fascisme, des guerres mondiales et de la bombe atomique notamment, issues de la culture occidentale. Cette théorie affirme que les individus du présent sont responsables du passé, non pas à travers l'héritage des conséquences des actions de leurs ancêtres, mais bien responsables pour ce qu'ils sont : le produit d'une culture systémique qui traitent et structurent différemment

⁵⁸⁹ É. RECLUS, *Elisée Reclus, Les grands textes, op. cit.*, p. 263.

⁵⁹⁰ RECLUS ÉLISEE, *Les Grands textes*, Brun Christophe (éd.), Paris, Flammarion, 2014, p. 263.

⁵⁹¹ D. MASSEY, « Globalisation: What does it mean for geography? », *op. cit.*

⁵⁹² *Id.*

le monde en fonction d'une hiérarchie de valeur et de développement, confèrent à la culture occidentale une position de domination. De même, parce que les individus sont issus et immergés dans le système globalisé capitaliste et néolibéral, ils participent à la construction et la consolidation de ce système. Et Massey de rappeler : « Après tout, nous mangeons ces haricots verts⁵⁹³ ». Il s'agit donc de repenser la notion de « lieu » en lui confèrent un sens global. Une place est toujours comprise dans un espace, délimitée par des frontières et ancrée dans un sol avec des caractéristiques fixes. Dorren Massey au contraire rappelle qu'une place est avant tout une place de rencontre. Plus qu'un état de fait relationnel, elle est un mouvement « toujours négocié ». Le lieu ne peut être compris que s'il est mis en comparaison et contextualisé dans son rapport aux relations qu'il entretient avec le monde qui l'englobe. L'idée de responsabilité locale liée à la notion du « lieu propre » ou de la « place fixe » implique logiquement une responsabilité qui le dépasse. L'espace relationnel et l'ontologie anarchiste de l'espace permettent donc de conférer un « sens global » à l'action locale. La responsabilité géographique permet d'ouvrir à une plus grande conscience des autres.

2.3.2. *Le laboratoire des possibles ; « semeurs de géographies ».*

Liberté, égalité, géographies...

- J.P. Clark⁵⁹⁴.

Puisque la géographie reste un outil de représentation, la théorie anarchiste sociale libertaire cherche à orienter cette « force » pour répandre une vision du monde dynamique et inclusive. Elle enseme les imaginaires collectifs des potentialités cachées dans les diverses manières d'habiter collectivement. En pensant l'espace comme un ensemble de relations sociales, la géographie anarchiste invite à appréhender l'espace dans sa possibilité virtuelle, c'est-à-dire dans sa *capabilité imaginative*⁵⁹⁵. Elle permet d'aller au-

⁵⁹³ *Id.*

⁵⁹⁴ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste, op. cit.*, p. 141.

⁵⁹⁵ La notion de « capabilité » est un terme introduit par l'économiste et philosophe Amartya Sen qui désigne la capacité effective que possède un individu ou un collectif pour mettre en œuvre un « mode de fonctionnement ». Cette mesure qualitative invite à repenser la Justice sociale au-delà de la rationalité économique et mathématique qui mesure le développement d'un pays à partir d'indicateurs quantitatifs

delà de l'étroitesse du lieu et de l'essentialisation qui lui est inhérente, en se projetant dans d'autres lieux afin d'y retrouver les échos de ses propres actions, de ses aspirations, de son identité au-delà de la place unique et du localisme. Si c'est l'espace qui cache les conséquences et les responsabilités plus que le temps, alors c'est le devoir des géographes d'élargir le savoir et les imaginations pour changer les choses, et faire en sorte que les rapports de dominations soient explicites et définis afin de pouvoir lutter contre. Pour Philippe Pelletier, la géographie est « une technique et une pratique d'autogestion spatiale⁵⁹⁶ » qui fonctionne à deux niveaux. Dans le sens le plus littéral, elle permet l'orientation individuelle dans l'espace, à travers la carte, la boussole, la reconnaissance des espèces, des spécificités d'un territoire. Dans son second sens, elle relie les individus au social, en permettant l'organisation collective des espaces. C'est dans l'articulation de ces deux *savoir-pouvoir* de la géographie que se loge le politique : « Plus le niveau socioéconomique d'un individu est faible, plus sa capacité de se déplacer librement est réduite, plus sa connaissance du monde avec ses différents endroits est mince. Ce qui entraîne une pauvreté spirituelle et humaine, ce qui permet au pouvoir d'exercer sa domination à travers l'espace⁵⁹⁷ » analyse Pelletier. C'est pourquoi Reclus plaidait pour une géographie vécue, qui s'exerce, se comprend et s'apprend à travers le premier degré d'autonomie géographique : celui d'expérimenter le monde. La représentation de l'espace ne doit en aucun cas surpasser l'espace vécu, car l'autonomie et la liberté individuelle seraient médiatisées par une géographie instituée et instituante imposant un modèle de représentation unique qui empêche l'autonomie individuelle et collective. Tout comme la théorie anarchiste n'existe pas sans sa pratique, la géographie n'est véritablement émancipatrice que lorsque théorie et pratique se rejoignent. Il s'agit de se défaire de la virtualité de la représentation et de réancrer le pouvoir qui s'extériorise par le point de vue externe et surplombant des cartes dans un rapport relationnel au monde. La géographie est d'abord une question d'émotion pour les géographes anarchistes, c'est une

(comme le PIB et le IDH). La capabilité concerne la « liberté substantielle », c'est-à-dire la possibilité pratique de se déplacer, agencer l'espace, travailler, se nourrir, s'éduquer, participer à la vie démocratique, etc. L'idée de « capabilité imaginative » que nous avançons ici, cherche à rendre compte de la performativité de la virtualité et de l'effectivité réelle que possèdent les fictions, la conception et l'appréhension de l'espace par une communauté, pour développer une organisation politique et sociale juste.

⁵⁹⁶ P. PELLETIER, « Élisée Reclus : Théorie géographique et théorie anarchiste », *Terra Brasilis*, n° 7, 9 décembre 2016.

⁵⁹⁷ *Id.*

théorie qui s'éprouve à travers une démarche empirique, tout comme l'étaient la physiologie sociale et les théories économiques de Kropotkine qui appuyait ses conclusions sur le caractère spatial de l'accumulation du capital. Pour lui, c'est seulement par le biais relationnel que « l'économie politique n'est plus une simple description des faits et devient une science⁵⁹⁸ ». Le politique est spatial, et le spatial est politique.

La géographie permet ainsi de se défaire des carcans étatistes et de se décentrer de soi en cherchant l'altérité : « Parce qu'elle est plurielle, elle nous sort d'une philosophie de l'histoire qui nous enferme⁵⁹⁹ ». Kropotkine tirait ses théories de l'organisation sociale libertaire de ses observations en Sibérie ; Reclus parcourra le « monde en homme libre » ; Philippe Pelletier affirme que ses voyages au Japon lui ont permis de comprendre que la philosophie de l'Histoire est intrinsèquement liée au christianisme, au temps téléologique, et au dogme mortifère et culpabilisateur du paradis perdu par la faute de l'homme, naturellement mauvais. Tous, donc, se rejoignent pour souligner avec quelle force la pratique de la géographie et l'étude spatiale de l'organisation sociale leur a permis de s'émanciper d'une culture occidentale attachée à un partage du sensible binaire. Il oppose la lutte de l'homme à la nature et la lutte de l'individu contre lui-même et nécessite une bipartition entre gouvernants et gouvernés. De cette dernière découlent le principe d'autorité, de gouvernement et de propriété privée sur lesquels reposent l'État et le capitalisme, qui nourrissent et renforcent en retour cette fiction politique unique, garante de l'ordre et de la paix. Au contraire, Pelletier situe les géographes comme des « maïeuticiens, des accoucheurs d'états des lieux, voire de solutions⁶⁰⁰ », soulignant l'importance capitale qu'ils possèdent dans la décision et l'action politiques. La géographie permet d'éclairer à toute échelle et à toute population, les questions relatives au paysage, à l'écologie, à l'urbanisme, les questions des moyens et des réflexions sur les transports et la mobilité, sur les usages et les conséquences des actions locales, les questions éthiques et esthétiques en lien avec la pratique des lieux et les relations aux milieux et à ce qui est autre. Elle permet d'ouvrir les imaginaires et de les ensemercer d'autres possibles pour remédier à la crise politique de notre relation aux autres vivants qui englobe les questions économiques, sociales et écologiques. En

⁵⁹⁸ P. KROPOTKINE, *La Conquête du pain*, Rééd. Éditions du Monde Libertaire, s. l., 1892, p. 218.

⁵⁹⁹ P. PELLETIER, *Noir & vert*, *op. cit.*, p. 199.

⁶⁰⁰ P. PELLETIER, in F. ARGOUNES, *Géographies du politique*, *op. cit.*

développant des utopies concrètes, elle sème « la source d'une arborescence de possible⁶⁰¹ » qui s'oppose au fatalisme politique essentialiste et autoritaire. Si elles partent toujours du milieu et émergent des relations communautaires qui le trament, les utopies ont en commun la revendication d'une alternative sociétale⁶⁰² ». Ce n'est pas un monde de rêve, mais un rêve de monde qui élargit l'idée néolibérale selon laquelle « *there is no alternative* ». La géographie anarchiste échappe aux logiques idéologiques de gouvernement et du principe philosophique d'unicité en ouvrant à la pluralité ontologique de l'espace qui, pris dans le devenir, échappe constamment à des cadres institutionnels qui tentent de l'endiguer et de le scléroser. Ainsi les mouvements sociaux d'occupation sont autant d'initiatives collectives qui tentent de « faire désordre » dans l'ordre policier en vue de réinventer des modes d'organisation alternatifs à l'économie capitaliste et au contrôle autoritaire, plus durables et démocratiques. Ce militantisme existentiel, qui se base sur les possibles d'une géographie anarchiste, sont autant de volontés politiques (c'est-à-dire collectives, agonistiques, et processuelles) pour se réinventer spatialement et tisser les liens. « Le legs le plus durable de Reclus est sa contribution à notre connaissance de nous-mêmes en tant qu'êtres humains et êtres planétaires, en la réémergence d'une attitude d'espoir et d'action créative. Son importance réside dans la place qu'il occupe sur la voie de la convergence entre la raison, les émotions et l'imagination – *logos, éros et poesis*. Elle vient de son travail pour préparer le jour où la poésie, le mythe et le récit entreront pleinement dans une dialectique avec la raison et l'expérience⁶⁰³ » conclut John P. Clark. La géographie anarchiste possède le pouvoir d'établir un domaine de liberté et de mettre fin à la domination de l'homme sur tous les êtres et les milieux. Elle appelle à la réalisation de l'humanité qui se loge dans le processus d'évolution et d'émancipation à travers l'harmonie avec les liens qui trament le milieu, dont « l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même ».

⁶⁰¹ M. SALLUSTIO, « Collectifs utopiques en milieu rural. », *op. cit.*, p. 9.

⁶⁰² *Ibid.*, p. 12.

⁶⁰³ J. P. CLARK, *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste*, *op. cit.*, p. 141.

Cependant, loin de reprendre une poésie abstraite juvénile et stérile politiquement, Bookchin rappelle que les communalistes libertaires ne se bercent pas d'illusion quant à la Révolution à venir : « Les occasions de transformer notre société irrationnelle en une société rationnelle ne sont pas légions et se heurtent à d'immenses difficultés⁶⁰⁴ » ; de même que Reclus n'oubliait jamais de nuancer son propos sur l'évolution qui comporte toujours une part de progrès et de regrets.

Mais sous peine de voir les générations présentes et futures écrasées par une culture fondée sur l'appât du gain et par une police équipée de gaz lacrymogène et de canons à eau, nous ne pouvons cesser de nous battre, partout où la situation s'y prête, pour les quelques libertés qui nous restent, et, à terme, pour une société libre⁶⁰⁵.

L'écologie sociale libertaire, qui concentre la géographie anarchiste et le communalisme libertaire, est une tentative de rationaliser la société. Loin d'être un projet politique déterminé, planifié et défini, elle est davantage une feuille de route qui oriente le processus de l'action et de la démocratie directe. Fondée sur les trois dimensions écologique, anticapitaliste et politique, elle accorde les moyens à la fin, qui se nourrissent l'un l'autre en lien avec un milieu et les besoins d'une communauté. Le communalisme libertaire est une ébauche d'un monde nouveau, d'une société qui se transforme de l'intérieur, dans un long processus d'évolution. Il cherche à intégrer la société à la nature et d'articuler le local et le global dans une approche territoriale qui constitue l'imaginaire cosmopolitique. Enfin, il se fonde sur l'attention particulière à la diversité, sur les potentialités que recèle tout espace relationnel et sur l'horizon des possibles et des manières d'habiter la Terre, de cultiver le sol et de faire communauté. La géographie anarchiste établit un savoir *écosophique* à travers l'étude et l'analyse des manières de vivre dans un questionnement propre à l'éthique : opposer ce qui *devrait être* à ce qui *est*, et ne pas se laisser enfermer dans l'idéologie d'une nécessité quelconque, tout en restant *sol-idaire* d'un milieu. La géographie sociale au service de la communauté est un outil permettant « d'acquérir la capacité de se mouvoir dans le politique⁶⁰⁶ » en dehors du

⁶⁰⁴ BOOKCHIN MURRAY *et al.*, *La révolution à venir*, *op. cit.*, p. 44.

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p. 44.

⁶⁰⁶ F. ROMERO, *Agir ici et maintenant*, *op. cit.*, p. 223.

contrôle de l'État et de la philosophie étatique. La géographie anarchiste a ceci de déterminant pour notre société contemporaine, qu'elle permet d'ensemencer les imaginaires collectifs, de sortir d'un partage du sensible sclérosant, de développer les potentialités et les puissances créatives pour œuvrer en commun et « cultiver socialement et culturellement d'autres façons d'être en politique, de créer d'autres quotidiens⁶⁰⁷ ». Et pour finir sur les mots d'Elisée Reclus :

Ce n'est pas tel ou tel stade de l'existence personnelle et collective qui constitue le bonheur, c'est la conscience de marcher vers un but déterminé, que l'on veut et qu'on l'on crée partiellement par sa volonté. Aménager les continents, les mers et l'atmosphère qui nous entoure, « cultiver notre jardin » terrestre, distribuer à nouveau et régler les ambiances pour favoriser chaque vie individuelle de plante, d'animal ou d'homme, prendre définitivement conscience de notre humanité solidaire, faisant corps avec la planète elle-même, embraser du regard nos origines, notre présent, notre but rapproché, notre idéal lointain, c'est en cela que consiste le progrès⁶⁰⁸.

⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 223.

⁶⁰⁸ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 391.

CONCLUSION – États des lieux et lieux de l'État : Fin de partie ?

Tous les hommes jouissent également des rayons du soleil et ont droit à être traités en frères.

- É. Reclus⁶⁰⁹.

En pensant, en agissant, en écrivant, on devient. Écrire la Terre avec la plume de nos espoirs et de nos rêves ne consiste pas à esquisser une illustration dépourvue de matérialité.

- S. Springer⁶¹⁰.

D'un flux à l'autre, libertariens et libertaires.

L'ère est à l'accélération et à l'urgence. Partout le vocable de dynamique, de flux, de mouvement, de « en même temps » se fait entendre. Les révolutions industrielles puis technologiques et numériques ont libéré les individus de nombreuses tâches désormais automatisées. Mais paradoxalement, ce surplus de temps semble s'écouler comme de l'eau entre nos mains, il disparaît dans une course à la capitalisation et aux intérêts financiers. Pour ne pas perdre son temps, on le tue à d'autres profits. Mais gagner sa vie, est-ce encore gagner du temps ? Les discours de vitesse, de libéralisation et de dynamique des flux sont monnaie courante pour les logiques capitalistes. Parallèlement, l'augmentation drastique des phénomènes climatiques, les sécheresses, le dérèglement du climat, la montée des eaux, les glissements de terrains, etc., induisent un climat de panique généralisée et des injonctions à prendre des mesures rapides en vue d'empêcher ce qui va arriver. Ce rapport au temps inversé, c'est-à-dire agir non pas pour faire advenir quelque chose, mais agir pour que ce quelque chose n'advienne pas, réduit drastiquement la liberté

⁶⁰⁹ É. RECLUS, *Ecrits cartographiques*, Editions-Héros Limite, 2016, p. 140.

⁶¹⁰ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, op. cit., p. 106.

d'action et le champ des possibles, au même titre que l'imaginaire politique social s'assombrit dans l'autoritarisme. L'espace n'en demeure pas inchangé, dans la mesure où l'accélération se rapporte à la vitesse du mouvement, et qu'un mouvement s'effectue toujours dans l'espace. Au contraire, il subit une contraction, voire une néantisation au profit de l'immanence et de l'ubiquité. Les flux financiers comme les marchandises ou les personnes circulent sur la planète de manière quasi-immédiate, anéantissant la distance spatiale dans l'immédiateté. Nous voudrions être partout, tout le temps, ce qui ne mène nulle part et désolidarise l'individu de la réalité. Les rêves de virtualités augmentées et de métaverse participent de l'imaginaire moderne de l'émancipation qui s'est construit sur l'idée de libération de la nécessité matérielle. L'individu peut se faire tout seul, sans lien, sans ancrage avec la réalité matérielle. Le Progrès moderne pense la liberté dans sa dimension relative : elle est « absence de », absence de loi, d'obstacles, d'entraves physiques et mentales. Ainsi, une branche de l'économie de marché puise, elle aussi dans cette dynamique du flux et appelle à une horizontalité politique. Le capitalisme lui-même prend la tangente anarchiste. Catherine Malabou attire l'attention sur la porosité de l'ontologie du mouvement, duquel se réclament aussi bien « l'anarchisme de fait » que « l'anarchisme d'éveil⁶¹¹ ». L'anarchisme de fait émerge d'un état des lieux qui signe la mort de l'État, dont il est lui-même et paradoxalement le garant. En protégeant les intérêts capitalistes de la classe dirigeante, il assure « l'autoritarisme de l'économie de marché⁶¹² ». Le court-termisme ronge la force politique de l'État qui, sous l'influence de sa politique économique, se vide de son économie politique. Le néolibéralisme ressort plus fort de ces crises sociales, sanitaires, environnementales. Protégé par les forces policières de l'État, il consolide la faiblesse étatique dans un État fort, réduit à la compétence d'exosquelette. Le capitalisme a grandi à l'ombre de l'entité étatique mais il est le parasite qui ronge son hôte : « l'ubérisation pulvérise la fixité régulée dans une technocratie du flux. [...] et les cryptomonnaies parasitent les monnaies de l'État⁶¹³ ». C'est une tout autre gouvernance qui s'établit sur cette même idée du mouvement. Le libertarianisme est autrement plus autoritaire pour les gouvernés, car il associe « la violence gouvernementale [à] l'ubérisation illimitée de la vie⁶¹⁴ ». L'anarchisme de fait

⁶¹¹ C. MALABOU, « La voie anarchiste est la seule qui reste encore ouverte - AOC media », sur *AOC media - Analyse Opinion Critique*, 20 janvier 2022.

⁶¹² *Id.*

⁶¹³ *Id.*

⁶¹⁴ *Id.*

c'est la mort de l'État. C'est jouer stratégiquement et prendre le pouvoir pour mater le roi, tout en garantissant la distribution du plateau et la disposition des pièces. C'est le mat du Berger, en quelques coups, le roi tombe. Échec et mat.

Mais la mort de l'État, n'est pas la mort du gouvernement et de la hiérarchie, d'autant plus lorsque cette dernière est adossée à l'augmentation de la capitalisation de la propriété privée. C'est la distinction principale qui fait que « l'anarcho-capitalisme » n'a d'anarchisme que le nom, n'étant aucunement au service de l'émancipation sociale et collective. Face à ce qu'elle nomme « le polymorphisme de l'anarchisme⁶¹⁵ », c'est-à-dire la coexistence et la porosité qui existent entre anarchisme libertaire et anarcho-capitalisme, entre anarchisme révolutionnaire et anarchisme de marché, Catherine Malabou appelle la philosophie à prendre ses responsabilités et à se confronter réellement à l'anarchie, qui jusque-là reste un impensé⁶¹⁶. Non parce qu'il est impensable, mais parce que les philosophies déconstructivistes se rapportent toujours à l'anarchie dans son caractère relatif. Considéré comme un moyen de critique et de déconstruction à visée révolutionnaire, elle est n'est jamais pensée dans sa dimension absolue : la liberté positive, sans condition. Qu'elles soient à tendance libérales ou communistes, toutes ces doctrines ont circonscrit la liberté dans des limites juridiques, identitaires, idéologiques, en un mot, hiérarchiques et fondées sur l'idée que le peuple est incapable de s'organiser collectivement sans gouvernance extérieure. Soit l'individualisme prévaut, et à chacun son dû, soit c'est le chaos social, livré à l'irrationalité des masses. La géographie sociale libertaire possède la capacité de dégager « l'horizontalité des manifestations alternatives de la gangue de l'anarcho-capitalisme ; [...] tel est le nouveau défi géographique, politique et philosophique du XXI^{ème} siècle⁶¹⁷ », rappelle Catherine Malabou. La position radicale de l'anarchisme sur le concept de liberté permet de défaire l'illusion de la liberté des libertariens, qui reste très encadrée. La main invisible est devenue « coup de pouce » par les théories du Nudge⁶¹⁸, mais l'illusion d'être nous-mêmes les maîtres de notre

⁶¹⁵ *Id.*

⁶¹⁶ C. MALABOU, *Au voleur !*, *op. cit.*.

⁶¹⁷ C. MALABOU, « La voie anarchiste est la seule qui reste encore ouverte - AOC media », *op. cit.*

⁶¹⁸ Le nudge est une technique d'orientation du choix et des comportements des individus et des groupes qui vise à infléchir les comportements de manière prévisible, sans coercition explicite : ni sanctions, ni menaces, ni contraintes fortes. Très développée dans les nouvelles gouvernementalités algorithmiques, cette technique permet de modeler les désirs et les actions économiques tout en préservant l'illusion libertarienne de l'usage absolu du droit de propriété des individus sur eux-mêmes et sur leurs biens.

volonté et de nos désirs dans une société algorithmique qui capitalise notre temps d'attention et de loisir, reste, elle, une illusion comique. « Rien n'est plus matériel que la liberté⁶¹⁹ » ; elle découle toujours d'une infrastructure matérielle et de l'organisation de l'espace, du mouvement, de la production et de la redistribution des moyens de subsistances, de l'agriculture, du travail, etc. La seule invisibilité produite est celle de l'infrastructure hiérarchisée du pouvoir et des logiques de domination. C'est pourquoi l'anarchie libertaire porte un intérêt majeur à la préfiguration du politique, c'est-à-dire au partage du sensible qui se joue en amont et attribue des places et des fonctions entre gouvernants et gouvernés. La vision systémique théorique et la méthode pratique de l'action directe permettent « l'émergence d'un espace matériel de transformation radicale⁶²⁰ » qui prône l'autonomie de l'organisation spatiale et l'autosuffisance relative des écosystèmes.

Changer de plateau, des plateformes aux platebandes.

Si les plateformes internet et les réseaux de flux logistiques sont des formes de mise en relation non négligeables, elles ne constituent pas un espace ancré dans le réel ni ne permettent l'enracinement écologique des communautés avec leur environnement. La numérisation du monde renforce l'illusion que la technologie est la solution pour laisser prospérer le rêve d'une croissance infinie dans lequel le PIB et la création de richesse ne se limitent plus aux potentialités de la biosphère terrestre. Elle entraîne pourtant des conséquences bien matérielles. Derrière l'achat internet, il y a les livreurs, les serveurs, les connecteurs, l'énergie nécessaires aux transports et aux stockages des marchandises et des données, mais aussi l'extraction des matières premières, et souvent l'exploitation des milieux et des hommes à moindres coûts, invisibilisés dans la logique de l'immédiateté. La croissance fonctionne à crédit et si la dette publique peut potentiellement être révoquée par la Banque centrale européenne, la « dette écologique » n'existe pas. La destruction irréversible de l'environnement est une néantisation. Les

⁶¹⁹ P. CHARBONNIER, *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques.*, La Découverte, 2020, p. 18.

⁶²⁰ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste, op. cit.*, p. 26.

crises économique et écologique sont en vérité nourries par la crise politique, en ce que les institutions restent profondément ancrées dans une idéologie dogmatique impuissante à se réformer. Cependant, sans pour autant diaboliser la technologie numérique et la grande flexibilité que nous apportent ces plateformes, il s'agit davantage de questionner leurs usages, comme le faisait Élisée Reclus, et dans ses pas Murray Bookchin. Face à cet espace en réseau mais déconnecté des réalités de terrain, la géographie anarchiste oppose l'espace relationnel ancré dans les liens situés de la production d'un milieu. Il s'agit de penser l'organisation sociale territoriale et de repenser la responsabilité de nos actions locales à résonance globale, à partir de l'existant. Il s'agit de rematérialiser les notions de liberté et d'émancipation, et de nourrir la nature du lien et les liens avec la nature. L'écologie sociale libertaire invite à descendre des plateformes pour protéger et cultiver les platebandes. « L'autonomie ne consiste sûrement pas à s'affranchir de toutes ses dépendances, mais à faire l'inventaire des dépendances qui nous asservissent et de celles qui nous rendent plus libres⁶²¹ » rappelle l'Atelier Paysan. En effet, il s'agit de penser la liberté dans sa définition positive, c'est-à-dire, *à partir de* ses conditions de possibilités et de sa réalité matérielle – par essence limitée – en replaçant l'individu en tant que « choc impulsif du milieu⁶²² ».

L'approche géographique, ontologique et existentielle qu'apporte l'esthétisme et l'attention à la nature permet d'orienter la réalisation de fictions sociales pour se projeter au-delà du politique (comme le rappelle Paul Reclus⁶²³), c'est-à-dire au-delà de l'espace policier et des rapports de pouvoir et de domination capitalistes. Si l'étude a pu démontrer en quoi les géographes anarchistes nourrissaient une autre vision du monde en partant de l'appréciation de l'espace qualitatif et relationnel, en mouvement et vivant ; il existe un hiatus entre la force de la démonstration, celle de la dénonciation du système actuel et la faiblesse de leur mouvement politique « colibriste ». Si le résultat est qualitatif, il est quantitativement dérisoire. À titre d'exemples, en vingt années de lutte, l'association Terre de Liens a sauvé une ferme à agriculture paysanne, là où l'équivalent de mille autres s'effondraient sous le poids de l'agroindustrie⁶²⁴, et les initiatives de lutte comme le collectif des Soulèvements de la Terre se fait dissoudre par le pouvoir exécutif. Si la ZAD

⁶²¹ L'ATELIER PAYSAN FRANCE, *Reprendre la terre aux machines*, op. cit., p. 16.

⁶²² É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, op. cit., p. 105.

⁶²³ P. RECLUS, *Plus loin que la politique*, op. cit..

⁶²⁴ L'ATELIER PAYSAN FRANCE, *Reprendre la terre aux machines*, op. cit., p. 129.

de Notre-Dame-Des-Landes fût un succès, combien de friches sont en train d'être bétonisées pour réindustrialiser la France ou sous la pression de la spéculation immobilière ? Combien de projets de méga-bassines pour une lutte à Sainte-Soline ? Combien de plastique produit pour l'injonction au « zéro-déchet » ? Combien de giga-fermes-usines⁶²⁵ pour un végétarien ? Le règne de l'économie de marché et de la pression capitaliste qu'il induit est systémique et les initiatives individuelles ne peuvent infléchir le cours des choses à elles seules. Penser le contraire, c'est faire prospérer le mythe de la méritocratie et la confiance dans les logiques d'organisation sociale par le marché. C'est également dépolitiser la lutte en faisant porter la responsabilité sur l'individu. Mais seul un changement global et systémique des modes d'organisation spatiale et sociale peut regrouper les forces nécessaires pour orienter les choix politiques et les modes de vie, et tenter de résoudre la crise climatique et sociale. Cette étude ne se posait donc pas tant sur la démarcation et la proposition d'une alternative concrète et construite, que sur la démonstration d'un lien entre théorie spatiale, théorie politique et émancipation collective. De là, il serait intéressant de l'approfondir par une analyse précise des cas cités en exemple et par des enquêtes de terrain sur les modalités concrètes d'organisation des luttes et sur l'effectivité de ce mouvement politique.

Quand bien même la politique « colibriste » est un levier de transformation interne du concept d'émancipation permettant de le détacher de son histoire industrielle et productionniste et de l'imaginaire de la croissance et de l'abondance, le vrai changement ne peut se faire sans un mouvement politique général de réduction de notre dépendance à l'égard des énergies tout en accompagnant les aspirations sociales et collectives qui y sont liées. Pierre Charbonnier rappelle en ce sens que les révoltes des Gilets Jaunes sont issues de la réforme des taxes sur les carburants, sensée dissuader leur usage. Seulement, l'usage des énergies fossiles est une question systémique, qui englobe celle des mobilités, de la consommation, du financement des infrastructures, du travail, de l'organisation spatiale, mais aussi et surtout les imaginaires sociaux qui lient croissance, abondance et liberté. Augmenter le prix des carburants est une réponse partielle à un problème général, imposée par un pouvoir extérieur à la réalité du terrain qui, bien que partant de bonnes

⁶²⁵ Si les fermes géantes existent depuis longtemps aux États-Unis et même en France, la Chine a construit en novembre 2022 une porcherie entièrement automatisée qui condense sur vingt-six étages plus de 650 000 porcs. Cf. « La Chine met en service la plus grande porcherie au monde dans une ferme verticale de 26 étages », sur *Franceinfo*, 26 octobre 2022.

volontés, ne fait qu'augmenter les inégalités en réduisant le champ de liberté des plus précaires. Le changement est bien plus radical : il touche la structure même du pouvoir étatique et celle de l'imaginaire libéral de nos sociétés contemporaines. C'est là la force de la géographie anarchiste. En plus de renouer l'homme au milieu et de remettre en question la bipartition entre Nature et Culture, elle influe sur la préfiguration du politique. Elle joue sur les imaginaires sociaux et sur les capacités d'imaginer collectivement des structures respectueuses de l'humain et de l'environnement vers plus de justice sociale. C'est pourquoi, l'éducation populaire est une mesure phare de l'anarchisme, parmi les nécessaires rapports de forces et la lutte pour des actions alternatives. L'Atelier Paysan apporte en ce sens quelques pistes d'action pour engranger des changements et forger des institutions souples et en adéquation avec l'action collective et démocratique :

Ces luttes, ainsi que nos actions de terrains, doivent également permettre d'expérimenter puis d'imposer de nouvelles formes d'institutions, au fur et à mesure que seront destituées les anciennes. C'est le sens de notre effort à colporter avec force un imaginaire démocratique radical, de délibération directe sur tous les aspects de la vie commune, y compris la production. Un imaginaire créatif, multiple, pour des institutions qui se bâtissent et se réinstituent en permanence. Nous avons besoins de nos propres « politiques publiques », sans nous en remettre à un Etat bureaucratique, sans laisser le terrain non plus à l'industrie⁶²⁶.

« Au lieu de », l'espace processuel de la géographie anarchiste.

Face à ce temps accéléré et à l'espace néantisé, la géographie anarchiste a ceci d'éclairant qu'elle enracine l'homme à la Terre dans une horizontalité politique et une existence non hiérarchisée. Elle questionne la manière d'être au monde, pose l'existence dans une dynamique relationnelle et spatiale, et enracine l'éthique dans l'union intime avec le milieu. Le titre de cette étude tente de faire l'éloge de la considération écologique de la diversité. Si l'on dit d'un évènement qu'il a « eu lieu », c'est bien que le temps s'insère dans l'espace. « Au lieu de », permet de sortir de tout déterminisme d'organisation sociale, de toute domination conservatrice. « Au lieu de » permet de penser « au-delà », à partir de ce qui est, en vue d'un futur souhaitable. De faire « avec le lieu »

⁶²⁶ L'ATELIER PAYSAN FRANCE, *Reprendre la terre aux machines*, op. cit., p. 244.

pour ouvrir les imaginaires vers d'autres formes d'organisation spatiale, c'est partir de l'espace pour en créer d'autres, et actualiser les multiples potentialités que recèle un espace dynamique. « Au lieu de » questionne sans arrêt le choix, la liberté et la volonté des individus à faire monde et à l'habiter, en rendant justice au « en même temps », c'est-à-dire à la multiplicité des formes de vie et des singularités qui cohabitent et coconstruisent des mondes. « Au lieu de », c'est ouvrir le champ des possibles au-delà du discours étatique unique, de l'organisation spatiale et sociale capitaliste et du mythe de l'*homo economicus*. C'est choisir l'organisation éthique qui émerge de la dialectique entre les différentes formes du vivant créant un espace en vue de l'usage du monde selon les besoins du milieu, au lieu de l'administration bureaucratique unique centralisée et généralisée. C'est agir selon la maxime qui fait que chacun traite chaque lieu propre comme un monde en soi qui puisse faire rayonner en même temps la dynamique universelle – intrinsèque à la vie. C'est jardiner les possibles, au lieu des cultures intensives et des dominations expansives. C'est questionner, c'est réapprendre, c'est s'étonner. L'« *au-lieu-de* » n'est pas l'*au-delà*, du « monde d'après » ou de l'autorité extérieure et absolue. Il sourd là où bruissent les arborescences de la vie, se rencontrent les voix et les voies, là où se tissent les liens et l'espace, la matière nécessaire, inhérents au mouvement des feuilles de l'arbre.

La géographie anarchiste permet de repenser l'ontologie même du mouvement et de développer des imaginaires, des circulations, des mobilités, des trajectoires différentes afin de mettre en déroute le vocabulaire technocratique et capitaliste du mouvement qui oriente nos conceptions de l'organisation spatiale, du déplacement, des échanges. Il s'agit de décoloniser nos trajectoires de vie qui décrivent l'espace comme un échiquier. Le « milieu est toujours infiniment complexe⁶²⁷ », et pour déjouer les « raisons d'État », Élisée Reclus oppose la « nature libre » à cet espace raisonné. La géographie est une méthode et un outil sensible pour affirmer une raison géographique et critique des récits de gouvernance hiérarchique. L'anarchisme, quant à lui, est une manière d'être au monde, c'est pourquoi il est géographique : il porte un regard existentiel sur la notion d'habiter. Penser l'espace relationnel permet de percevoir l'espace, non comme un contenant vide, mais comme une réalité toujours matérielle et déjà porteuse de sens. « La géographie,

⁶²⁷ É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 80.

selon Deleuze et Guattari, ne se contente pas de fournir une matière et des lieux variables à la forme historique. Elle n'est pas seulement physique et humaine, mais mentale comme le paysage. Elle arrache l'histoire au culte des origines pour faire valoir l'irréductibilité de la contingence. Elle l'arrache au culte des origines pour affirmer la puissance d'un 'milieu'⁶²⁸ ».

À travers l'esthétique de l'environnement et l'éthique écologique de la diversité, le projet anarchiste invite à se projeter dans le monde, en performant l'angoisse intrinsèque de notre condition humaine. Il permet de repenser le concept de « résilience » très présent dans notre société. Là où, actuellement, le déni climatosceptique et la paralysie provoquée par la théorie de l'effondrement et l'éco-anxiété prônent un « survivalisme bourgeois » qui consiste à attendre passivement la catastrophe. Mais cette attitude vis-à-vis du futur et de la crise climatique, n'est possible que pour une classe aisée, assise sur la hauteur de ses privilèges, dont la question de la subsistance quotidienne n'est pas directement mise en branle par les conséquences du système politique et social. Ce n'est pas tant de transitions que de transformations, de résiliences que de résistances dont nous avons besoin pour mettre à jour le lien qui existe entre crise écologique et misère sociale et tenter d'y répondre. Il s'agit de penser l'anarchie comme la résolution de notre angoisse dans un agir politique. De dépasser l'angoisse climatique et les paradigmes néolibéraux qui sclérosent l'espace public. De repenser les paradigmes de l'individualité non mus par des intérêts égoïstes mais des intérêts collectifs. De repenser la résilience non comme une adaptation mais comme une révolution, et de lutter *pour* des alternatives communes. Tout cela naissant de la culture du sentiment esthétique de l'environnement, provenant lui-même de l'approche relationnelle et de l'imaginaire dynamique du concept d'espace.

Si l'anarchisme possède en lui-même de nombreuses contradictions, que son concept reste un impensé de la philosophie⁶²⁹, au moins permet-il d'élargir l'horizon. La

⁶²⁸ J. LEVY et M. LUSSAULT, *Dictionnaire de la géographie*, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Belin, 2013, p. 254.

⁶²⁹ C. MALABOU, *Au voleur !*, *op. cit.*

force plastique de l'anarchie trouve écho dans les mille diversités des phénomènes de la vie sur Terre, dont la singularité est révélée par le regard attentif de la géographie comparée. De la montagne au vallon, du torrent aux cours d'eau, des forêts aux insectes, en passant par l'art et la technique, la précision du musicien, l'amour de l'agriculteur pour sa terre, la volonté de bien faire ; la géographie sociale anarchiste développe une vision holistique et systémique pour mieux contrer l'individualisme et la course aux profits. En établissant que le point commun entre le politique et l'espace se recoupe dans l'idée de mouvement qui est le propre de la vie, la géographie anarchiste affirme que la vraie nature du milieu est sans cesse remaniée de l'intérieur par ses occupants. La dialectique positiviste et créatrice entre l'humain et la nature démontre que la vraie politique – portant sur la question de la justice et du bien-être commun – ne se « pose » à proprement parler, jamais. Elle est un processus protéiforme qui accompagne l'émergence d'espaces-temps sans cesse remaniés en opposition à l'espace policier. « La santé anarchiste est un genre d'amour. Un amour porté à soi, à la vie à travers soi⁶³⁰ » résume François Bégaudeau. Contre la tyrannie de l'urgence, l'écologie sociale libertaire appelle à prendre soin des mondes présents, non dans la dynamique du présentisme et du *carpe diem*, mais dans la volonté collective d'ancrer dans le monde un futur souhaitable. « En livrant son plaidoyer pour une conscience planétaire, Reclus avait l'audace d'imaginer qu'opter pour la voie de l'empathie, de la générosité et du respect mutuel aiderait les humains à prendre conscience de la profonde signification émotionnelle de l'expérience qu'ils partagent en tant que Terriens⁶³¹ ». La géographie anarchiste appelle à une reterritorialisation et à l'autonomie politique à travers l'auto-institution spatiale : s'ancrer dans le milieu et habiter ce qui nous habite. Au moins, l'anarchisme est-il une bouffée d'air frais face aux horizons saturés des imaginaires modernes. L'œuvre d'Élisée Reclus est une ode à la beauté de l'existant et aux potentialités que recèle ce monde :

L'émotion que l'on éprouve à contempler les paysages de la planète dans leur variété sans fin et dans l'harmonie que leur action des forces ethniques toujours en mouvement, cette même douceur des choses, on la ressent à voir la procession des hommes sous leurs vêtements de fortune ou d'infortune, mais tous également en état de vibration harmonique avec la Terre qui les porte et les nourrit, le ciel qui les éclaire et les associe aux Energies du cosmos⁶³².

⁶³⁰ F. BEGAUDEAU, « L'Anarchie », *Elisée Reclus*, Fayard, 2022, p. 12.

⁶³¹ S. SPRINGER, *Pour une géographie anarchiste*, *op. cit.*, p. 40.

⁶³² É. RECLUS, *L'Homme et la Terre*, 1998, *op. cit.*, p. 104.

« Cette même douceur des choses » témoigne de sa volonté d'ouvrir les cœurs à plus d'empathie et de solidarité. Il semble ne jamais faillir, nulle trace de naïveté pour autant, mais empli de convictions ardentes. Élisée Reclus est un géographe anarchiste, mais homme avant tout. Humaniste et romantique, il convie ceux qui le croisent à la joie de vivre, à l'émerveillement et au plaisir de comprendre, de connaître, de découvrir et d'apprendre. « Cette même douceur des choses » semble dérisoire et quelque peu risible à notre société cultivée de pessimisme et de nihilisme. Mais, « quand on finit ce livre, on aperçoit les fleurs sortir du béton⁶³³ », souligne Floréal Roméro. La géographie anarchiste est avant tout un puissant levier pour subvertir les imaginaires technocapitalistes en reposant continuellement la question de la matérialité de l'émancipation, de laquelle découlent les enjeux de pouvoir et de domination.

Et pour finir sur un peu de poésie, dans la continuité de Floréal : « Nous oublions souvent que le présent est aussi l'avenir que nous sommes capables d'imaginer⁶³⁴ ». La géographie anarchiste est une ode à *L'Homme et la Terre*, qui replace le pouvoir d'agir, de faire et de créer dans les individus et le milieu qu'ils composent. Jardiner les possibles, pour « faire germer ces graines de sens et d'utopie⁶³⁵ ». Le monde est gros de ce qui n'a pas encore été accompli ; alors, semons les possibles !

⁶³³ P. SELEK, SIC in F. ROMERO, *Agir ici et maintenant*, op. cit., p. 15.

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 119.

⁶³⁵ *Ibid.*, p. 121.

BIBLIOGRAPHIE.

- ALAIN, *Propos sur le bonheur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1985.
- ALEX Bastien et Olivier DE FRANCE, « Géopolitique de la nature, nature de la géopolitique », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021, p. 39-51.
- ANTONIOLI Manola, « Les deux écosophies », *Chimères*, vol. 87, n° 3, Érès, 2015, p. 41-50.
- ARGOUNES Fabrice, *Géographies du politique*, Neuilly, Atlande, coll. « Clefs concours Géographie », 2022.
- AUYERO Javier, « L'espace des Luttés, topographie des mobilisations collectives », *Le Seuil*, « Actes de la recherche en sciences sociales », n° 160, mai 2005, p. 122-132.
- BEGAUDEAU François (éd.), « *L'Anarchie* », *Elisée Reclus*, Fayard, sans lieu, 2022.
- BERTILLON Louis-Adolphe, « Revue de biologie », *Presse scientifique des deux mondes*, revue universelle du mouvement des sciences pures et appliquée, n° 1, 1860.
- BONA Dénétem Touam, *Sagesse des lianes. Cosmopoétique du refuge*, Paris, Post-éditions, coll. « Cosmopoétique du refuge », 2021.
- BOOKCHIN Murray, *Post-Scarcity Anarchism*, Wildwood House, Londres, 1874.
- BOOKCHIN Murray, CREPIN XAVIER, et CREPIN XAVIER, *Changer sa vie sans changer le monde: l'anarchisme contemporain entre émancipation individuelle et révolution sociale*, Marseille, Agone, coll. « Contre-feux », 2019.
- BOOKCHIN MURRAY, GAILLARD BENOIT, RAYNMARTH LOUGAR, BENOIT FLORENCE, TOP AYÇANAR, MERIDIANO ERIC, MISTRAL LAURE TRADUCTRICE, LE GUIN URSULA, BOOKCHIN DEBBIE, et TAYLOR BLAIR, *La révolution à venir: assemblées populaires et promesses de démocratie directe*, Marseille, Agone, coll. « Contre-feux », 2022.
- BOQUET Yves, *Géographes et géographies: de la connaissance de la terre à la compréhension des territoires*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. « Collection U21 », 2018.
- BRUN Christophe, « Élisée Reclus ou l'émouvance du monde », *lavedesidées.fr*, 12 novembre 2014.
- BRUNEAU Michel, « Etat-nation en géographie », sur *HyperGeo*, 2 décembre 2016 (en ligne : <https://hypergeo.eu/etat-nation-en-geographie/> ; consulté le 23 janvier 2023).

- CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE RECHERCHE SUR LES ALTERNATIVES SOCIALES LYON, action TRIANGLE, Rhône Saint-Étienne CENTRE MAX WEBER BRON, ANGAUT JEAN-CHRISTOPHE, COLSON DANIEL SOCIOLOGUE, et PUCCIARELLI DOMENICO, *Philosophie de l'anarchie: théories libertaires, pratiques quotidiennes et ontologie actes du colloque de Lyon, [12-15] mai 2011*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2012.
- CHARBONNIER Pierre, *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*, La Découverte, 2020.
- CLARK John P., *La Pensée sociale d'Élisée Reclus, géographe anarchiste*, Sylvie Tomolillo et Ronald Creagh (trad.), Lyon, Atelier de création libertaire, 1996.
- COMITE INVISIBLE FRANCE, *À Nos amis*, Paris, La fabrique éditions, 2014.
- COMTE Auguste, *Système de politique positive*, Paris, 1851, vol. I.
- CORNUAULT Joël, *Élisée Reclus, étonnant géographe*, Périgueux, Fanlac, 1999.
- COUTEAU Pauline, *III. Esquisse d'une généalogie de la mésologie. "La mésologie, un autre paradigme pour l'anthropocène ?"*, Hermann, 2018, p. 77-84.
- DAMASIO Alain, *La Horde du Contrevent*, Paris, Folio Science Fiction, 2021.
- DAVID A, *Pour la vie et autres textes libertaires inédits 1895-1907*, Les nuits rouges, sans lieu, 1998, vol. Préface à la première édition.
- DESCOLA Philippe, « Imaginer une cosmopolitique des vivants : « Nous sommes enserrés dans des concepts issus de la trajectoire historique européenne », Grand entretien avec Philippe Descola », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021.
- DI MEO Guy, « Une Géographie sociale dans le triangle des rapports hommes, sociétés, espaces », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, vol. 81, n° 2, 2004, p. 193-204.
- DIKEÇ Mustafa, « Space, Politics, and the Political », *Environment and Planning D: Society and Space*, 23(2), 2005, p. 171-188.
- EISENZWEIG Uri, *Fictions de l'anarchisme*, Christian bourgeois, Paris, 2001.
- ESTEVE Adrien, *Introduction à la théorie politique environnementale*, Malakoff, Armand Colin, coll. « Cours », 2020.
- FERRETTI Federico, *Élisée Reclus: pour une géographie nouvelle*, Paris, Éd. du CTHS, coll. « Format », 2014.
- GARCIA-BARDIDIA Renaud, *Pierre Kropotkine & l'économie par l'entraide*, [2e édition], Paris, le Passager clandestin, coll. « Précurseur-ses de la décroissance », 2019.

- GERBER Vincent, « Les Idéaux de Bookchin fleurissent au Rojava. », *EcoRev'*, vol. 1, n° 44, 2017, p. 80-90.
- GERBER Vincent et Floréal ROMERO, *Murray Bookchin & l'Écologie sociale libertaire*, [2ème édition], Paris, Le passager clandestin, coll. « Précurseur-ses de la décroissance », 2019.
- GRECO María Beatriz et Castro Antonia GARCIA, *Rancière et Jacotot: une critique du concept d'autorité*, Paris, L'Harmattan, coll. « La philosophie en commun », 2007.
- HÉRACLITE, *Fragments, Maxime, 12*.
- INCE Anthony, « In the Shell of the Old: Anarchist Geographies of Territorialisation », *Antipode*, vol. 44, n° 5, novembre 2012, p. 1645-1666.
- KROPOTKINE Pierre, *De Darwin à Lamarck: Kropotkine biologiste (1910-1919)*, Renaud Garcia (éd.), ENS Éditions, 2015.
- KROPOTKINE Pierre, « Le Principe anarchiste », *Les Temps Nouveaux*, n° 67, 1913.
- KROPOTKINE Pierre, *La Conquête du pain*, Rééd. Éditions du Monde Libertaire, 1892.
- KROPOTKINE Pierre, *Parole d'un révolté*, C. Marpon et E. Flammarion, Paris, 1885.
- KRTOLICA Igor et Olivier DE FRANCE, « Les racines oubliées de la conscience écologique contemporaine. », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021 (consulté le 23 janvier 2023).
- LACOSTE Yves, « Hérodote a vingt-cinq ans. Écologie et géopolitique en France », *Hérodote*, vol. 100, n° 1, La Découverte, 2001, p. 3-12.
- LACOSTE Yves, « Questions à Michel Foucault », *Hérodote : stratégies, géographies, idéologies*, vol. 1, n° 1, coll. « Ed. La Découverte, F. Maspero, Paris », 1^{er} janvier 1976, p. 71.
- LACOSTE Yves, « Attention : Géographie », *Hérodote : stratégies, géographies, idéologies*, vol. 1, n° 1, coll. « Ed. La Découverte, F. Maspero, Paris », 1^{er} janvier 1976, p. 3.
- LARRERE Catherine et Raphaël LARRERE, « Penser une politique de la nature : 'Il faut localiser les injonctions globales' », *Revue internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021 (consulté le 23 janvier 2023).
- L'ATELIER PAYSAN FRANCE, *Reprendre la terre aux machines: manifeste pour une autonomie paysanne et alimentaire*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Anthropocène », 2021.
- LATOUR Bruno, « Inventer une géopolitique de la nature : "Les questions écologiques font éclater la notion d'espace", Grand entretien avec Bruno Latour », *Revue*

- internationale et stratégique*, vol. 124, n° 4, IRIS éditions, 2021 (consulté le 23 janvier 2023).
- LEROI-GOURHAN André, *Les Religions de la préhistoire: paléolithique*, [3e édition], Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 1990.
- LEVY Jacques et Michel LUSSAULT, *Dictionnaire de la géographie*, Nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Belin, 2013.
- LINDGAARD Jade, « La Subsistance, version écoféministe des communs », sur *Mediapart*, 6 janvier 2017 (en ligne : <https://www-mediapart-fr.ressources-electroniques.univ-lille.fr/journal/culture-idees/051221/la-subsistance-version-ecofeministe-des-communs> ; consulté le 7 mars 2023).
- MACE Marielle, *Nos Cabanes*, Verdier, 2019.
- MALABOU Catherine, « La voie anarchiste est la seule qui reste encore ouverte - AOC media », sur *AOC media - Analyse Opinion Critique*, 20 janvier 2022 (en ligne : <https://aoc.media/opinion/2022/01/20/la-voie-anarchiste-est-la-seule-qui-reste-encore-ouverte/> ; consulté le 13 mai 2023).
- MALABOU Catherine, *Au Voleur !: Anarchisme et philosophie*, Humensis, 2022.
- MALATESTA Errico, *L'Anarchie ; suivi du Programme anarchiste*, Montréal, QC, Lux éditeur, 2018.
- MASSEY Doreen, « Globalisation: What does it mean for geography? », *Geography*, vol. 87, n° 4, octobre 2022, p. 293-296.
- MASSEY Doreen, « Some Times of Space », *Olafur Eliasson: The Weather Project*, London: Tate Publishing, 2003, p. 107-118.
- MASSEY Doreen, « Space, Place, and Gender », *University of Minnesota Press*, Minneapolis, 1994.
- METCHNIKOFF Léon, *La Civilisation et les grands fleuves historiques*, Hachette, Paris, 1889.
- PELLETIER Philippe, « Géographie, géographie politique et fondements théoriques de l'anarchisme », *Géographies du Politique*, 2022.
- PELLETIER Philippe, *Noir & vert: anarchie et écologie, une histoire croisée*, Paris, Le Cavalier Bleu éditions, coll. « Mobilisations », 2020.
- PELLETIER Philippe, « Une Géographie et une anthropologie anarchistes. », *L'Espace géographique*, Belin, vol. 48, 2019, p. 77-82.
- PELLETIER Philippe, « Élisée Reclus : Théorie géographique et théorie anarchiste », *Terra Brasilis*, n° 7, 9 décembre 2016 (consulté le 21 janvier 2023).

- PELLETIER Philippe, « Élisée Reclus et la Mésologie », *Lyon Université*, Colloque Retour des territoires, renouveau de la mésologie, Università di Corsica, Corte, 26 mars 2015.
- PELLETIER Philippe, *Géographie et anarchie : Élisée Reclus, Pierre Kropotkine, Léon Metchnikoff et d'autres*, 2013.
- QUET Mathieu, *Flux: comment la pensée logistique gouverne le monde*, Paris, Zones, 2022.
- RANCIERE Jacques, *Les Trente inglorieuses: scènes politiques 1991-2021*, Paris, La Fabrique éditions, 2022.
- RANCIÈRE Jacques, « Ten Theses on Politics », *Theory and Event*, 5(3), 2001.
- RANCIERE Jacques, *Le Partage du sensible: Esthétique et politique*, Paris, Cairn, coll. « Hors collection », 2000.
- RANCIERE Jacques, *La Méésentente: politique et philosophie*, Paris, Galilée, coll. « La Philosophie en effet », 1995.
- RECLUS Élisée, *Elisée Reclus, Du sentiment de la nature dans nos sociétés modernes et autres textes, anthologie composée, présentée et annotée par Joël Cornuault*, Joël Cornuault (éd.), Ed. Premières Pierres, 2002.
- RECLUS Élisée, *Elisée Reclus, Les grands textes*, Christophe Brun (éd.), Flammarion, sans lieu, coll. « Champs classique », 2014.
- RECLUS Élisée, *L'Homme et la Terre*, Giblin Béatrice (éd.), Paris, la Découverte, coll. « La découverte poche Série Sciences humaines et sociales », 1998.
- RECLUS Élisée, « À Mon frère le paysan (1899) », 1925.
- RECLUS Élisée, *Lettre à sa mère, Zéline à Orthez, de Berlin, avril 1851, Correspondance*, Alfred Costes, Paris, 1925, vol. III.
- RECLUS Élisée, *La Terre : description des phénomènes de la vie du globe*, Hachette, Paris, 1905, vol. II.
- RECLUS Élisée, *L'Homme et la Terre*, Hachettes, Paris, 1905.
- RECLUS Élisée, « VII, L'Etat Moderne », dans *L'Homme et la Terre*, Librairie Universelle, Paris, 1905, vol. IV.
- RECLUS Élisée, *L'Evolution, la révolution et l'idéal anarchique*, Lux Editeur, Montréal, 1902.
- RECLUS Élisée, *L'Anarchie*, 1896.

- RECLUS Elisée, « L'Idéal et la Jeunesse La Société nouvelle, année 10, tome 1, 1894 (p. 729-739) », *année 10, tome 1*, 1894, p. 729-739.
- RECLUS Elisée, « Leçon d'ouverture du cours de géographie comparée dans l'espace et dans le temps », *La Revue de l'université, Bruxelles*, 1894, p. 16.
- RECLUS Élisée, *Pourquoi sommes-nous anarchistes ? (1889)*, Paris, L'Herne, coll. « Carnets », 2016.
- RECLUS Élisée, « Du Sentiment de la nature dans les sociétés modernes », *La Revue des deux mondes*, n° 63, 15 mai 1886.
- RECLUS Élisée, *Nouvelle géographie universelle : la Terre et les hommes*, Hachette, Paris, 1876, vol. I « L'Europe Méridionale ».
- RECLUS Élisée, *Les Phénomènes terrestres*, Hachette, Paris, 1870, vol. I, Les continents.
- RECLUS Élisée, *L'Océan : étude de physique maritime*, 1867.
- RECLUS Élisée, *Correspondance*, Schleicher Frères, Paris, vol. I.
- RECLUS Élisée, *La République Française*, sans date.
- RECLUS Élisée, *Ecrits cartographiques*, F. Féderreti (éd.), Editions-Héros Limite, coll. « Feuilles d'Herbe », 2016.
- RECLUS Paul, *Plus loin que la politique: l'organisation communale*, Genève, Editions Héros-Limite, coll. « Géographie(s) », 2020.
- REPORTERRE, « Après Sainte-Soline, repenser la lutte », sur *Reporterre, le média de l'écologie*, sans date (en ligne : <https://reporterre.net/Apres-Sainte-Soline-repenser-la-lutte> ; consulté le 11 avril 2023).
- REPORTERRE, « Mégabassines : les raisons de la colère », sur *Reporterre, le média de l'écologie*, sans date (en ligne : <https://reporterre.net/Megabassines-les-raisons-de-la-colere> ; consulté le 11 avril 2023).
- ROMERO Floréal, *Agir ici et maintenant: penser l'écologie sociale de Murray Bookchin*, Rennes, Éditions du Commun, 2019.
- RONAI Maurice, « Paysages », *Hérodote : stratégies, géographies, idéologies*, vol. 1, n° 1, coll. « Ed. La Découverte, F. Maspero, Paris », 1^{er} janvier 1976, p. 125.
- SALLUSTIO Madeleine, « Collectifs utopiques en milieu rural. », *Editions Université Libre de Bruxelles*, Civilisations, n° 70, janvier 2021, p. 9-26.
- SPRINGER Simon, *Pour une géographie anarchiste*, Québec, Lux Editeur, 2018.
- TERRE DE LIENS, « La propriété des terres agricoles en France, À qui profite la Terre ? », 2023.

WILLIAMS Raymond, *Keywords: A Vocabulary of Culture and Society*, Oxford University Press, USA, 1985.

ZWER N et P REKACEWICZ, « Y a-t-il une géographie anarchiste ? L'exemple d'Élisée Reclus. Entretien avec Federico Ferretti », dans *Cartographie radicale, explorations*, La Découverte, Paris, 2021, p. 222-223.

« La Chine met en service la plus grande porcherie au monde dans une ferme verticale de 26 étages », sur *Franceinfo*, 26 octobre 2022 (en ligne : https://www.francetvinfo.fr/economie/emploi/metiers/agriculture/la-chine-met-en-service-la-plus-grande-porcherie-au-monde-dans-une-ferme-verticale-de-26-etages_5440462.html ; consulté le 13 mai 2023).

« Drôles d'essais 3/9 : La sagesse des lianes avec Dénétem Touam Bona. », dans l'émission *Par les Temps qui courent*, n° 3, France Culture, 2 mai 2022.

« Les passoires thermiques, une urgence environnementale et sociale », sur *National Geographic*, rubrique « Environnement », 31 janvier 2022 (en ligne : <https://www.nationalgeographic.fr/environnement/les-passoires-thermiques-une-urgence-environnementale-et-sociale> ; consulté le 26 avril 2023).